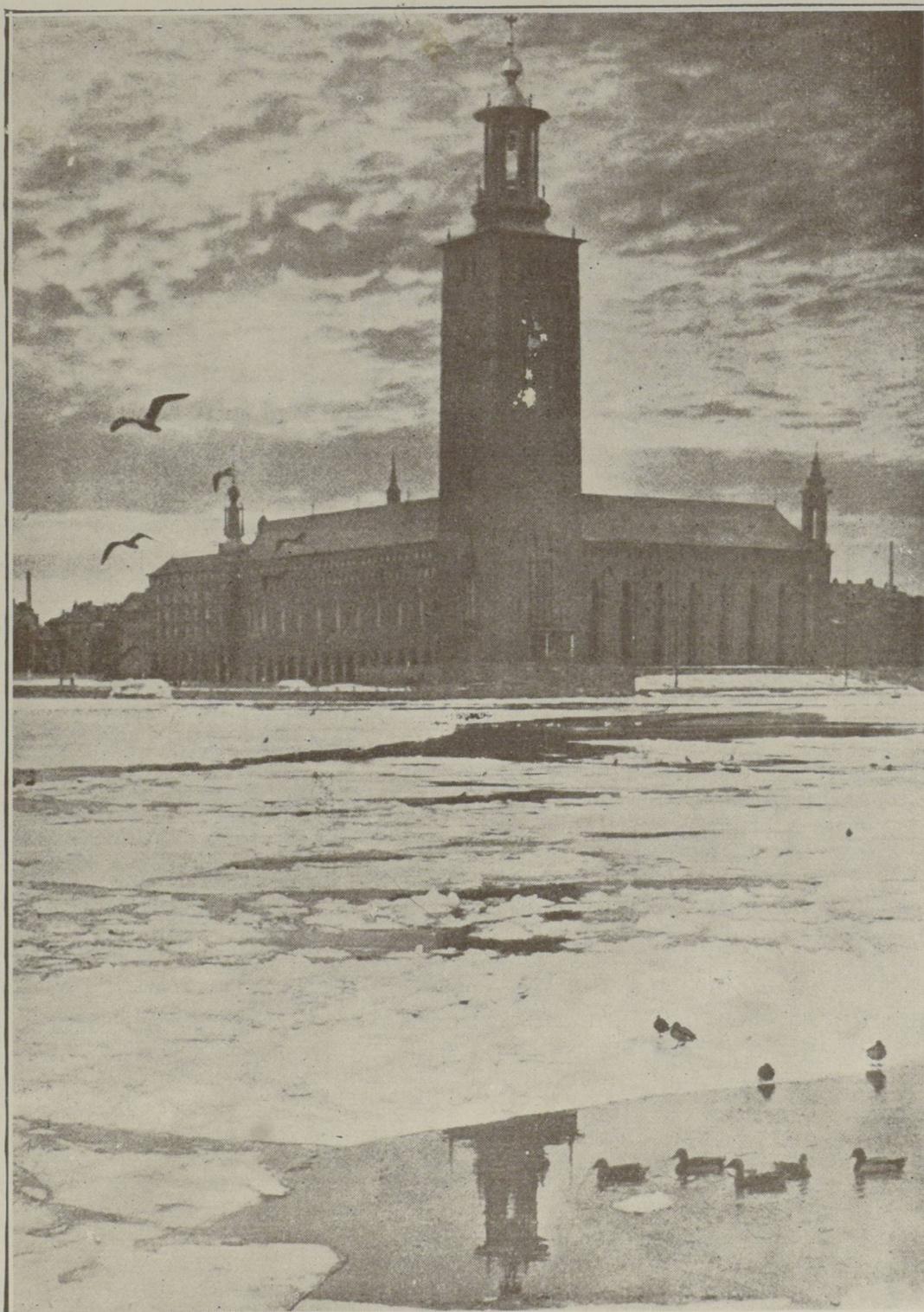


# L'APOTRE



L'HÔTEL DE VILLE DE STOCKHOLM

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## TEXTE

## Pages

49 — Un déficit . . . . .	THOMAS POULIN.
51 — L'embuscade . . . . .	HECTOR CARBONNEAU ( <i>Le Canada Français</i> ).
56 — Les grottes de Bétharram . . . . .	JEAN VALDANGE. ( <i>Le Noël</i> ).
59 — Conte de demain . . . . .	R. ST-Y. ( <i>Le Quartier latin</i> ).
61 — Buck gagne le pari fait par son maître . . . . .	JACK LONDON ( <i>Le Journal d'Agricult.</i> )
63 — Le vieux presbytère . . . . .	CHARLES BAUSSAN ( <i>Le Noël</i> ).
65 — L'avenir des régions circumpolaires . . . . .	H. DE VARIGNY ( <i>La Science Moderne</i> ).
68 — La clef d'or ( <i>Légende</i> ) . . . . .	GEORGES PROSPERO ( <i>Bull. de l'œuvre expiatoire</i> ).
70 — Abraham Martin dit l'Écossais et les Plaines d'Abraham . . . . .	P.-G. R. ( <i>Le Bull. des Rech. Hist.</i> )
71 — Au catéchisme (Réponses originales) . . . . .	( <i>La Semaine relig. de Lille</i> ).
72 — Le Monsieur de Bombay . . . . .	MGR LAVEILLE.
74 — Le chasseur de tigres . . . . .	MAC-DOWGAL.
81 — Éphémérides canadiennes : septembre 1928 . . . . .	
83 — Éducation à la mode . . . . .	
84 — La machine humaine : Les vaccins . . . . .	LE VIEUX DOCTEUR.
86 — Coin de l'ouvrier : Prions pour nos morts . . . . .	PIERRE LÉPINE.
88 — Femina : La curiosité . . . . .	JEANNE LEFRANC.
89 — Boîte aux lettres . . . . .	JEANNE LEFRANC.
89 — Le pauvre ( <i>poésie</i> ) . . . . .	CHARLES LEMERCIER ( <i>La Maison</i> ).
90 — Au coin du feu . . . . .	
91 — Les livres . . . . .	
92 — Anita ( <i>feuilleton</i> ) . . . . .	M. DELLY.

## ILLUSTRATIONS

50 — Le Manoir Richelieu . . . . .	
56 — Les grottes de Bétharram. La voûte des Casse-têtes vers la sortie . . . . .	
58 — Les grottes de Bétharram. La promenade sur le lac . . . . .	
60 — Type d'ancien manoir seigneurial et dépendances. ( <i>Dessin de M. le notaire Gérard Morisset</i> ) . . . . .	
64 — La cathédrale d'Ypres . . . . .	
79 — Vue de Lausanne, sur le lac Lemman . . . . .	
80 — S. G. Mgr Charles Lamarche . . . . .	
81 — L'avers et le revers de la médaille officielle de la Confédération . . . . .	
82 — Le R. P. Gérard Michaud, C. SS. R. . . . .	
82 — Le R. Frère Irénée, C. SS. R. . . . .	
82 — Le nouveau timbre canadien d'aviation . . . . .	
83 — La croix de pierre érigée à l'Île-aux-Coudres . . . . .	
87 — Le palais royal à Pnom-Penh, capitale du Cambodge . . . . .	

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

“ L'Apôtre est ” imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, OCTOBRE 1928

N° 2

## Un déficit

**L**ES statistiques nous ont apporté ces semaines dernières une découverte aussi intéressante qu'instructive.

Nous ne produisons pas suffisamment de beurre pour suffire à la consommation locale. Pour suffire à nos besoins nous devons importer de l'étranger.

Le consommateur s'en doutait bien un peu au prix qu'il devait payer son lait et son beurre. Chose assez étonnante, la mise des vaches au pâturage abondant que l'on sait de cette année n'a pas empêché le consommateur des villes de voir le prix de son beurre se tenir à la hausse.

Il y a bien l'intermédiaire qui peut être responsable ; mais il n'est pas la seule cause ; l'abondance et la rareté d'un produit ont toujours leur mot à dire dans la fixation des prix que doit payer le consommateur.

Cette constatation d'un déficit dans la production du beurre est lumineuse d'enseignements

Elle nous apprend, en gros, que nous ne tenons pas notre agriculture suffisamment à date ; nous ne sommes pas suffisamment renseignés sur les besoins de notre propre marché, ou nous ne voulons pas nous occuper de ses besoins

\*

\* \*

Nous avons entendu un ingénieur agricole le dire bien clairement aux cultivateurs qu'ils ne tiennent pas suffisamment compte du marché local.

Or, le marché local est d'abord celui de la paroisse, celui du district, de la province et

du pays. Il ne faut pas changer cette progression ascendante pour une progression descendante

On le fait trop souvent, aussi, avec le résultat que l'on entretient artificiellement une vie trop chère, ou qu'on décourage un marché qui doit être, au contraire, cultivé.

Quand on a dit que le foin ne se vend pas, on croit trop souvent sa fin irrémédiablement assurée

Si le foin ne se vend pas, les vaches le mangent. Et les vaches cela donne du lait, et le lait cela se vend brut, produit de la crème ou du fromage, même du fromage d'hiver.

Si le foin ne se vend pas, et si on en récolte plus que notre troupeau de vaches peut en consommer, d'autres animaux en mangent, et des animaux ça se vend sur pied, abattus, ou encore en conserve.

Et si le foin ne se vend pas, il y a encore, dans un grand nombre de cas, la ressource de recourir plus à la petite culture. Il y a encore là matière à vente, car ce marché de la petite culture est à développer. On peut le trouver dans sa maison même, dans son village, dans son district et encore dans la conserve.

Sait-on que nous faisons venir presque toutes nos conserves des autres provinces ? Ce sont des millions que le consommateur de notre province est incapable de donner à notre propre agriculture, parce que celle-ci refuse de lui produire ce dont il a besoin.

Ces millions ainsi partis pour ailleurs représentent autant d'argent à distribuer dans la province, (à l'agriculture, aux transports, au commerce) ; autant de travail.

\*  
\* \*

Le remède ?

Car il y a un remède à ce déficit qui se traduit en malaise agricole, en manque de travail sur les fermes pour les fils et les filles de cultivateurs, en départs pour les villes.

On le trouvera d'abord, ce remède, dans l'instruction que fournissent les agronomes, les revues, les journaux ou pages agricoles. Les agronomes sont bien ceux qui doivent être les plus consultés, et surtout les plus écoutés. Ils ont l'avantage de connaître le district qu'ils ont à desservir, de savoir mieux que quiconque ce que l'on peut avantageusement produire dans ce district et de mieux renseigner sur les méthodes de production et d'écoulement des produits.

Il y a ensuite, comme remède, la coopération. On l'apprendra, ou plutôt on en acquerra l'esprit en écoutant encore les agronomes, les missionnaires agricoles, et, d'une manière pratique, en fondant et en rendant vivant un cercle de l'Union professionnelle.

L'agriculture, pour se tenir à date, a besoin d'être de plus en plus scientifique. De plus en

plus elle devient une industrie ; il faut qu'on le sache.

Si les autres industries savent vivre en compagnie pour atteindre le succès, l'agriculture doit aussi vivre en compagnie par la coopération.

Ainsi, elle nous évitera les déficits comme ceux que l'on souligne et, en même temps, elle apportera plus de prospérité.

Sortons-nous de la tête que tout doit être fait par la législation.

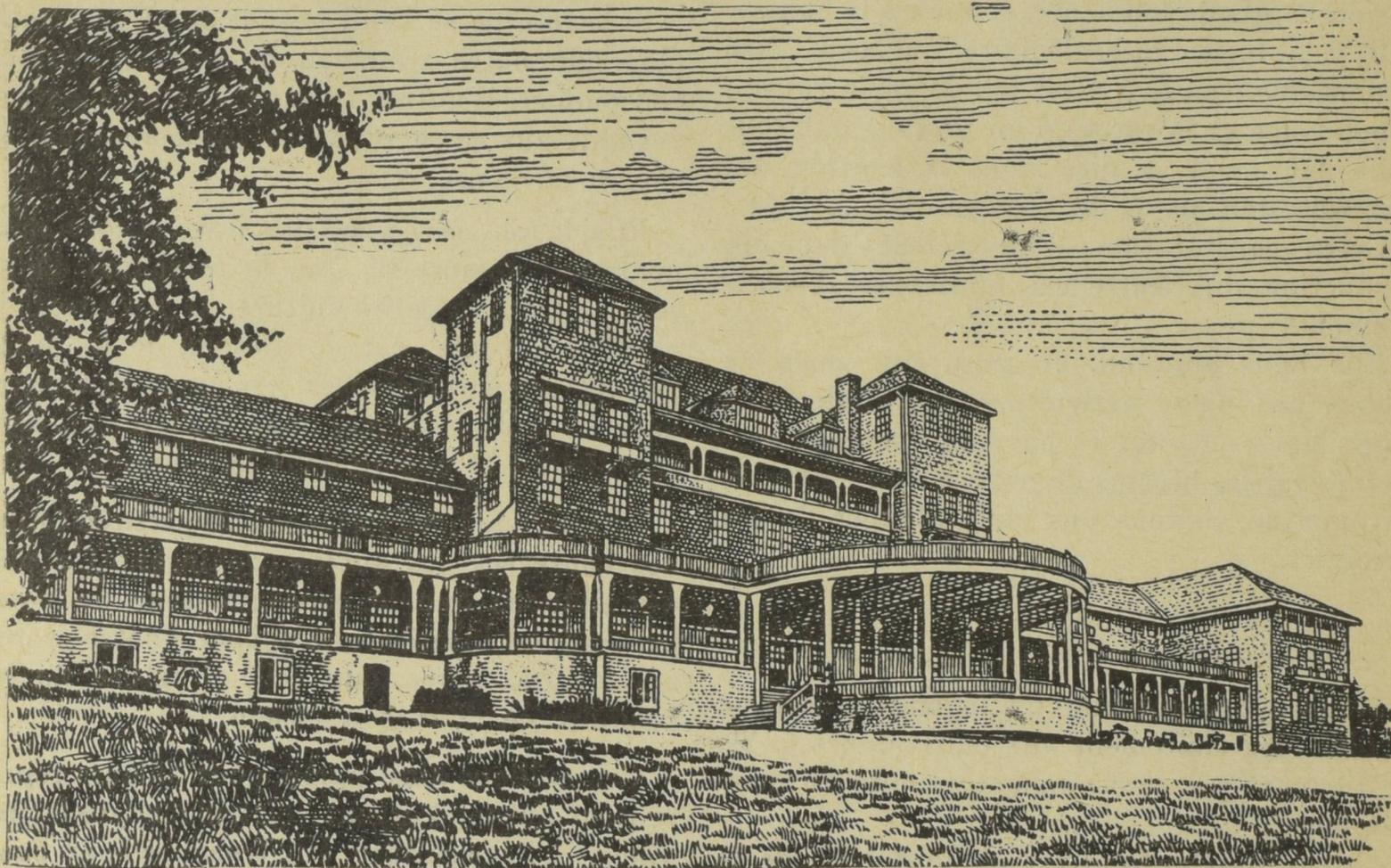
La législation a fait en bonne partie sa part en permettant la coopération et en y engageant les cultivateurs. Elle ne peut toujours pas conduire les gens par la main.

Elle a fait aussi en bonne partie sa part en multipliant les sources de renseignements. Encore là elle ne nous instruira pas sans nous.

Renseignons-nous donc ; unissons-nous professionnellement et pénétrons-nous le plus vite possible de l'esprit coopératif.

Même avec cela il y aura encore des crises, mais elles seront beaucoup moins fortes.

Thomas POULIN.



LE MANOIR RICHELIEU, à la Pointe au Pic, détruit récemment par un incendie.

# L'embuscade

## I



ÉTAIT un soir d'hiver de 1838.

Au fond d'un cirque décrit par l'Arroostook, affluent de la rivière Saint-Jean, dans l'ouest du Nouveau-Brunswick, se voyait, au pied d'une colline coiffée de vieux cyprès, une baraque en bois rond type de logis bâti pièce sur pièce, que l'on trouve encore partout dans nos chantiers d'exploitation.

La neige, qui avait tombé en gros flocons toute la journée, drapait le paysage de son blanc suaire. Au pied du campement, le cours d'eau, si vif, si emporté aux jours de crues, s'était maintenant figé en un long ruban de glace qui se déployait au loin en méandres cassés de ci de là par quelques ressauts, chutes ou cascades immobiles et silencieuses. Sur les bords de la rivière, la futaie éventrée montrait de larges accrocs où gisaient, sous leurs chapes blanches, des amas de billes et de débris d'écimage.

Le chantier était désert. Un silence profond régnait sur le parterre des coupes, silence des soirs vaporeux, silence de la forêt léthargique seul troublé par le glapissement lointain des renards, les cris de bêtes vagabondes ou le chamailis des geais anuités autour du camp.

A l'intérieur de la loge, quarante bûcherons, harassés des labeurs de la journée, achevaient un frugal repas à la lumière des bougies de suif, tombant obliquement sur leur visage bistré par les neiges. Près du poêle de fonte, où brûlaient d'une flamme plaintive des quartiers de hêtre vert, Pataud, le gardien de céans, dormait en paix à la chaleur du foyer. Des odeurs de tanin, émanant des cordées de vêtements étendus à sécher, s'exhalaient par tout le plain-pied. Aux entrevous du plancher, au-dessus des grabats s'étageant le long des murs, quarante fusils de gros calibre, suspendus deux par deux, jetaient une note sombre sur cette scène familière de la vie des bois.

Les gars avaient peu à peu vidé les tables. Leur faim satisfaite, leur estomac regaillard, ils allumaient à la braise du foyer les pipes de terre bourrées de gros tabac. Sous l'éclat des tisons, qui illuminait subitement leur physionomie, on eût pu lire des expressions étranges, vagues, mornes, embuées, assombries par je ne sais quel trouble, quelle perturbation intérieure.

D'habitude, après souper, on ressassait les histoires de l'ancien temps, on fredonnait les vieux refrains, on rigolait, on turlupinait, on se trémoussait, on secouait ses fatigues et sa misère. Mais ce soir-là, au lieu des giges dan-

sées allègrement au son des crincrins, au lieu des légendes racontées au coin du feu avec cet art qui sait évoquer, au milieu des frissons, tout un monde fantastique à faire dresser les cheveux, au lieu des plaintes modulées à califourchon sur les chaises, les yeux clos dans la mélancolie des heures, alors que l'esprit tout entier s'envole loin, bien loin vers les êtres aimés, au lieu des éternelles parties de pitro jouées sous l'âcre fumée des pipes, dans un demi-silence ponctué de coups de poing affirmatifs sur les tables en sapin, au lieu de tout cela, un vif émoi dans le camp, des fronts embrunis par l'inquiétude, des regards où luisaient de terribles éclairs, des sautes d'humeur inaccoutumées, un levain de colère qui monte et se répand bientôt en violences, en menaces, en imprécations.

C'était l'aboutissement des récriminations entamées depuis quelque temps. De petits nuages s'étaient d'abord formés à l'horizon, ils avaient traîné dans le ciel, ils s'y étaient accumulés avant de se résoudre en orage, de crever et de s'effondrer en tempête. Toute cette effervescence tenait à une question territoriale qu'on agitait depuis longtemps dans le pays, qu'on avait vainement discutée jusqu'en Europe et qui, à cette heure troublée, menaçait d'allumer une nouvelle guerre en Amérique du Nord. Le Maine était sans frontière. Dans la région disputée à l'Angleterre par les États-Unis, les exploitants des deux nations se livraient une lutte opiniâtre. De fait, la guerre des bûcherons était déjà déclarée. Elle se poursuivait avec d'autant plus d'âpreté et de vigueur qu'elle procédait d'intérêts immédiats.

Établi sur cette enclave depuis à peine un an, le chantier n'avait pas encore été attaqué. On parlait beaucoup d'incursions dans les établissements voisins. On citait même des contingents de blessés, des morts, enfin, que sais-je ? Il y a tant de rumeurs au fond des bois. Était-ce le bruit d'un combat lointain qui, se répercutant dans la vallée, avait vibré de futaie en futaie et d'arbre en arbre jusqu'à eux ? Mystère. Les forestiers ont là-dessus des secrets que nous n'entendons pas. Durant les longues heures passées en compagnie de la nature, ils se taisent devant ses plus belles manifestations. Ils écoutent mugir les cataractes, gronder les torrents, gémir la brise et parler les échos. Ils observent, ils songent et s'ils sont sobres de paroles, c'est qu'au contact des nobles éléments ils se replient sur eux-mêmes et laissent aller, courir, vagabonder leur imagination.

Michel LaRamée, le maître de chantier, venait de se lever. Du pied il avait reculé brusquement son siège. Il arpentait la pièce d'un pas précipité, la lèvre frémissante, marmonnant je ne sais quelle malédiction, et le poing tendu vers un ennemi invisible qu'il semblait darder

dans l'ombre avec ses yeux de fauve. Lui, le plus paisible des hommes et le meilleur des camarades, il sentait gronder en lui une haine mortelle envers ceux qu'il appelait "les écu-meurs de la forêt". Lui, franc, honnête, loyal envers tous, il souhaitait qu'on lui rendît le réciproque, rien de plus. Mais pouvait-il s'attendre au réciproque avec ces malandrins qui, pour s'assurer la mainmise sur ces domaines, ne reculaient devant rien. Tôt ou tard, il faudrait en découdre, c'était écrit. Alors pourquoi ne pas se tenir sur le qui-vive et, sans provocation, attendre patiemment le choc ? Il avait confiance dans le courage et la détermination de ses hommes et, quant à lui, il se savait de taille à lutter contre un coup de main. Géant irrésistible, il ne connaissait pas, comme il le disait lui-même, le bout de sa force. Sous sa tignasse de bœuf sauvage, qui lui donnait un aspect farouche, presque féroce, il cachait une indomptable résolution. Avec ce froncement de sourcils rayant son front de rides affreuses, avec ces traits convulsionnés et ces yeux injectés de sang, ce n'était plus le gaillard à la face épanouie, qui savait rire d'une blague ou même d'un contretemps et s'attendrir, à l'occasion, au récit touchant d'une épreuve. C'était un lion se dressant dans toute sa force, secouant violemment sa crinière, crispant ses muscles et gonflant sa vaste poitrine avant d'ébranler l'air par ses rugissements.

Sa colère, longtemps aiguillonnée par ses hommes, subitement éclata. Il se dressa, effrayant, et sortit tout à coup de son silence comme un projectile enflammé de la gueule d'un canon.

— Qu'ils prennent garde, les scélérats ! Nous leur en avons assez cédé. Pour chaque perche de terrain consentie de bonne guerre, ils s'en sont approprié une stade. C'est trop d'audace. Leurs méfaits me dépassent. Ma patience est à bout. Bientôt, ils seront rois et maîtres chez nous. Il est temps de leur crier : "Halte-là, pillards ! pas une aune, pas un pouce de plus, nom d'un diable ! Il y a un bout à la patience humaine." Mais consolons-nous de ces pertes. Nous avons retraité librement comme la mer à l'heure du flux. Mais l'horizon se brouille, la tempête gronde derrière nous. Le reflux se prépare, grossi par les vents du large. Gare à eux ! Il paraît qu'ils méditent une attaque de nuit, une camisade, quoi. C'est ainsi qu'ils ont pris d'assaut le chantier du Fer-à-cheval, il y a un mois. Mais c'est égal, qu'ils viennent, les mille-gueux, nous les attendons. Si le roi de Hollande a été impuissant à fixer cette frontière, nous en planterons une, nous aux confins de nos bois.

A ces mots qui tombèrent d'aplomb comme un orage de gros grêlons, un volier de plectrophanes des neiges vint donner avec violence contre les carreaux de la fenêtre.

Le molosse, subitement réveillé, poussa un sourd grognement.

— Mauvais présage ! fit le patron, le malheur n'est pas loin.

Au dehors, le vent s'était élevé, hurlant lugubrement sa plainte dans les déchirures profondes de la forêt. Aux angles exposés des massifs, il cinglait les arbres qui, pris de subites saccades, cliquetaient comme des squelettes. La neige enlevée par la bourrasque poudroyait en longues traînées à la surface glacée du cours d'eau, tourbillonnait en fines gerbes dans les laies de la sylve, montait en immenses panaches dans les défrichés pour aller s'abattre à quelque distance en longs cordons immaculés. Parfois la forêt s'effaçait tout entière sous ces milliards de particules formant écran. L'instant d'après, à la lueur de quelques débiles constellations, elle étalait à nu ses entrailles. Dans cette poussière glaciale, les troncs livides des frênes disparaissaient pour reparaître, tels des spectres de nécropoles courbés sous leurs linceuls, des fantômes inconsolés simulant dans la mort les gestes de la vie. C'était le poudrin classique des pays de la côte. Un mortel n'y voit pas la longueur de son nez. Il aveugle les voyageurs sur la route, il les désoriente, les dévoie, les écarte de leur itinéraire et finit souvent par les perdre ou les étouffer.

Les hommes restèrent longtemps songeurs, accroupis auprès du feu ou allongés paresseusement, la pipe aux dents, sur les couchettes, dans une demi-somnolence voisine de l'assoupissement. Quel bonheur pour ces ouvriers d'être à couvert de l'intempérie dans cette solide baraque en grumes, que les tempêtes les plus effroyables n'eussent pas réussi à ébranler. Quelle amollissante volupté que de sentir rayonner sur leurs fatigues, aux heures filandreuses qui précèdent les songes, dans le prestige des rêveries ou le vide des pensées, la douce chaleur d'un bon feu de bûches !

Mais qu'est-ce donc ? Au dehors, un bruit confus de voix ? ... La neige crie sous des pas ? ...

Le chien bondit vers l'entrée.

Toc ! Toc ! Toc !

Les bûcherons se dressent et d'un même élan se précipitent vers leurs haches gainées le long des murs. Le patron pâlit.

— Qui va là ? demanda-t-il, d'une voix altérée.

— *Two Government officers from the State of Maine*, fut la réponse.

*Two Government officers from the State of Maine !* Ces mots résonnaient au fond de son être comme un glas funèbre. L'heure était donc arrivée pour eux, enfin. Que pouvaient d'ailleurs vouloir ces deux officiers sinon leur ordonner de déguerpir ? ... Autant de réflexions rapides qui traversaient le cerveau de La Ramée comme il se hâtait lentement vers la porte.

— Que désirez-vous ?

— *Nothing but to deliver you an important message.*

— A la bonne heure ! eh bien ! entrez ! dit-il, après avoir tiré l'énorme verrou forgé.

Deux hommes en uniforme se présentèrent tout enneigés, la barbe et les moustaches hérissées de glaçon. Le chef, qui de sa taille remplissait l'encadrement de la porte, s'écarta pour les laisser pénétrer.

— On est, paraît-il, des forbans qui vivent sur le bien d'autrui, reprit le maître de céans mais on héberge les gens qui viennent de loin, surtout par un temps aussi enragé.

— *This is the damnest journey we ever undertook,* repartit l'un d'eux, *and think how important must have been our mission to travel fifty miles on foot through the bush by such a raw weather.*

— Au diable la mission ! fit le patron. Venez vous chauffer près du feu. Tenez, asseyez-vous sur ces bûches, vous devez être bien fatigués.

— *Very tired indeed.*

Puis, lorsque les deux hommes eurent secoué la neige qui les couvrait et qu'ils se furent bien réchauffés, l'un d'eux, qui était porteur d'une dépêche, tira de sa poche un long parchemin qu'il déploya lentement et lu en anglais d'un ton grave en articulant chaque mot :

A tous les exploitants (bûcherons, chasseurs piégeurs) canadiens établis dans la vallée de l'Aroostook

#### SACHEZ

Que vous êtes ici sur le territoire américain, engagés dans l'exploitation de ses richesses ;

Que vous poussez cette exploitation en dépit des nombreuses défenses qui vous ont déjà été signifiées par le Gouvernement des États-Unis et que cet acte constitue une violation du droit des gens ;

Que ledit Gouvernement, à la suite des plaintes qui lui ont été formulées par ses nationaux, a décidé de recourir à la force pour réprimer ces contraventions ;

Qu'il vous est accordé vingt-quatre heures pour évacuer le territoire violé, à défaut de quoi vos biens (armes, outils, matériel, chevaux, fournitures, etc.) seront saisis et vous serez constitués prisonniers de la République américaine.

En foi de quoi j'ai signé.

(X) Gouverneur de l'État du Maine.

L'industriel avait écouté cette lecture sans desserrer les dents. Lorsqu'elle fut terminée il dit :

— C'est tout ?

— *That is all,* répondit l'officier, en lui tendant le parchemin.

La Ramée le prit et le lança au feu.

— Nous ne gardons que les lettres sentimentales, dit-il avec ironie, les autres nous les

détruisons. Allez dire à votre maître que nous sommes ici chez nous et que nous entendons y rester en dépit de ses menaces.

— Jusqu'à ce qu'on nous en déloge !... Vivants ou morts !... Tant que nous aurons du sang dans les veines et de la poudre à vous brûler au visage !... hurlèrent les hommes les uns après les autres.

Étonnés de tant d'audace, les envoyés esquissèrent, en tournant les talons, un salut à la militaire, et disparurent bientôt dans le rideau de neige.

Le sort en était jeté. Il fallait défendre son bien ou déguerpir. A cette dernière idée, personne ne s'arrêta. Les Canadiens français n'aiment pas la guerre, mais quand il s'agit de défendre leurs foyers et leurs biens, ils sont opiniâtres et terribles à la lutte. Ils l'avaient prouvé dans la Guerre de sept ans et en 1812 ; ils venaient de le démontrer encore sur les rives du Saint-Laurent. Inutile donc de songer à conjurer l'inévitable. On allait se mettre en état de défense. Les armes ne manquaient pas, les munitions non plus, Dieu merci ! Ils savaient qu'un bûcheron ordinaire vaut deux soldats bien aguerris. Ils avaient conscience de leur force et de leur courage et aussi de leur supériorité dans un combat d'embuscade. Ils choisirent ce moyen qui leur permettrait de prévenir les coups d'un ennemi beaucoup plus nombreux. Ainsi décidèrent les quarante valeureux gaillards, avant de regagner leurs couchettes pour la nuit.

A l'extérieur, la tempête avait redoublé de violence. Le vent, chassant devant lui d'épais nuages de fins cristaux, les soulevait jusqu'à la tête des arbres. La forêt tout entière vibrait sous le souffle du Nord. A chaque convulsion des massifs, les troncs glacés des hêtres et des bouleaux, ébranlés sur leurs fortes racines, craquaient avec des bruits sinistres d'armes à feu. Ces coups de carabine partis des baliveaux gelés, sous la huée de la tempête, se prolongèrent bien avant dans la nuit, retentissant sur le sommeil des bûcherons comme l'écho affaibli d'une fusillade.

## II

Le délai marqué par l'ultimatum allait bientôt expirer. Dans le tumulte du branle-bas, des hommes, décuplés par l'héroïsme, allaient et venaient au pas de course. Ils avaient, dans la journée, exécuté des travaux de géants. En face du chemin de halage, que les Yankees suivraient probablement pour atteindre l'assiette du chantier, un rempart d'arbres abattus, érigé en cul-de-sac, masquait la vue du baraquement. La loge elle-même était convertie en une formidable citadelle. Sur les tables oblongues, des vieux sabres, des coutelas, des haches, des carabines ; ici des cornes et des

poires à poudre, là des sacs de plombs et de balles. Et au-dessus de tout cela, la résolution de vaincre ou de mourir.

Au signal du chef, les bûcherons s'éparpillèrent le long des chemins de vidange et des voies d'accès, derrière les arbres géants qui fraternisant dans ce combat qu'on pressentait être inégal, les couvraient de leurs fûts.

Il était dix heures du soir. Ils attendirent. L'air était vif et sonore. Pas un souffle n'agitait les cimes. Du fond du firmament, dans la poussière d'or des constellations, la lune, prestigieuse, répandait sur la tapis immaculé des clairières, tout quadrillé de fines lignes d'ombre, sa magie de clartés. Au bord des rus et par les layons glacés des sous-bois, des lièvres courant à la provende s'arrêtaient, curieux, semblant flairer dans le calme léthargique qui tombait des cieus et noyait toutes choses, des pulsations de vie humaine.

Les gars restèrent longtemps immobiles, l'oreille aux écoutes, épiant chaque bruit, scrutant au fond du silence, interrogeant les échos. Au moindre cri d'oiseau nocturne, au moindre trotton des bêtes en maraude, ils serraient convulsivement leurs armes. Enfin, après une longue attente, des bruits d'abord confus se firent entendre dans le lointain, puis des éclats de voix parvinrent, distincts, aux oreilles des bûcherons. Quelques instants plus tard, l'air retentit d'un cliquetis d'armes, puis on vit défilér, au clair de lune, une troupe d'une cinquantaine de soldats. Ils suivaient le grand chemin deux par deux. Tout à coup, ils débouchèrent sur le carrefour. C'était le moment favorable pour nos gens.

Minute d'angoisse indescriptible. Tous les combattants ont connu ce moment redoutable, cette transition subite de la paix à la guerre, de la timidité à l'audace, de l'impassibilité à la rage, du scrupule au meurtre, de l'humanité au carnage. A un signal donné, une fusillade éclate de tous les arbres environnants. Des balles, rayant partout l'obscurité, sèment la mort et le désarroi parmi les agresseurs. Pris en croupe par les bûcherons qui, en lançant des cris sauvages, les refoulent dans l'impasse, ils se trouvent soudain serrés, immobilisés au pied de l'abatis. Alors, ce fut une mêlée terrible, un éblouissement, un combat féroce, acharné, épouvantable. On se frappait à coups de crosse de fusil, on s'abattait à coups de hache. Des colosses se crochetaient, s'étreignaient, s'étouffaient dans la neige déjà rougie de sang.

Combien de temps dura cette bataille ? Personne ne le sut jamais. Les rangs des assaillants s'étaient à moitié vidés. Au milieu du tumulte, on vit tout à coup apparaître Michel La Ramée, les muscles tendus, les dents serrées, tête en avant, sans arme. Il tombe comme une avalanche parmi les uniformes, il se rue sur les

plus audacieux. De ses énormes poings velus, il frappe en avant, en arrière, à droite, à gauche, partout, sans cesse. Si bien qu'après quelques minutes de ce combat homérique, de la magnifique compagnie qui avait cru faire une bouchée de cette poignée de *bûcheux*, il ne restait plus qu'un seul *Yankee* d'une taille herculéenne, en train de s'escrimer avec le grand Jean Mailloux et décidé en apparence à vendre chèrement sa peau. Malheureusement, ce dernier est frappé à mort et le vainqueur plein d'audace veut châtier La Ramée qui survient mais trop tard pour protéger la victime. Il fond sur lui dans un accès de rage. Le patron recule, mais se ramasse sur lui-même et rebondit comme un tigre sur le géant en l'apostrophant :

— Ah ! tu vas me payer ça toi ! Tiens attrape, gredin !

Son poing s'abat avec un bruit d'os cassé sur la nuque du colosse. Celui-ci chancelle, pirouette sur lui-même et s'affaisse de tout son long.

Le maître de chantier s'arrêta. Le champ de combat était horrible à voir. Au pied de la barricade, dans le carrefour inextricable où les Américains étaient tombés en débouchant du grand chemin de débarras, des cadavres jonchaient la neige durcie et maculée de sang.

Il allait reprendre haleine quand un bouchon de fumée attira soudain son attention. A l'instant même, des cris d'alarme jetèrent l'épouvante dans la nuit.

— Au feu ! au feu !

L'habitation brûlait. Les boucaniers, avant de s'enfuir, avaient allumé l'incendie. C'était là leur revanche.

— Lâches ! hurla l'industriel au désespoir.

Il s'élança à toutes jambes vers la case.

Le feu avait éclaté avec la rapidité d'une embuscade. Il dévorait simultanément la maison et ses dépendances. Sans eau et sans moyens de défense contre l'incendie, il était inutile de songer à le combattre. Plus rien à faire que de regarder monter ces paquets de fumée noire coupés de jets de flammes, cette explosion d'enfer qui lançait jusqu'au firmament des lueurs d'un rouge sinistre.

Tous les hommes encore valides étaient là, immobiles comme des statues, impuissants à conjurer l'élément qui anéantissait leur toit. A quelques pas en arrière, sur le rain de la forêt, l'abri des chevaux et la remise flambaient avec tout ce qu'ils contenaient de matériel et de provisions. Une perte totale et irréparable.

Alors l'horrible leur apparut. Sortis vainqueurs de la lutte, ils se voyaient maintenant vaincus. C'était, après le vertige du combat, l'éblouissement du désastre, après le triomphe des armes et des poings, la déroute affolante et effarée. Qu'allaient-ils faire de leurs blessés qui réclamaient des soins immédiats ?

Devant cette fournaise qui engloutissait d'un seul coup leur triomphe et l'espoir d'une saison, ils étaient là atterrés, pétrifiés. Des spectres se dressaient devant eux, ceux de la faim, du froid, de la fatigue en pleine solitude. Ils avaient épuisé les ressources de leurs muscles dans la bataille ; il ne leur restait que leurs cognées et leurs armes. Que leur valaient ces instruments de mort ? C'était la misère échelonnée qui s'abattait sur eux.

La Providence seule pouvait les sauver.

Alors leurs âmes, dans un suprême élan, s'élevèrent vers le Maître de leur destinée, ce Maître qui les aimait sans doute, mais qu'ils avaient négligé de servir, qu'ils avaient blasphémé peut-être. Exaucerait-il leurs prières ?

L'aurore allumait au bord de l'horizon sa première flambée. Elle baignait les cimes de légers reflets d'or et projetait dans les vides de la forêt un jour indécis. Quelques étoiles sur le point de s'éteindre piquaient encore le zénith. Le jour allait bientôt poindre et déchirer le voile qui flottait encore sur de cruelles réalités.

Il fallait prendre sans délai une décision héroïque. Le patron de l'établissement en ruines avait jusque là gardé le silence.

— Je crois, dit-il, qu'il existe à trente milles en aval, sur la rivière Saint-Jean, un chantier nouveau où nous trouverions l'hospitalité et les soins voulus pour nos blessés. Une heure de travail nous suffirait pour fabriquer des traîneaux qui, bien garnis de branches de sapin, pourraient servir au transport des invalides. En une grosse journée de marche, nous atteindrons l'endroit, si nous en avons la force. Chemin faisant, nos armes nous procureront de quoi nous soutenir. Ces bois abondent en gibier de toute sorte. Si nos pauvres gars, ajouta-t-il, en indiquant les cinq esclopés peuvent supporter le trajet, nous sommes tous saufs.

La proposition était sage, elle fut acceptée d'emblée. On se mit immédiatement à l'œuvre pendant qu'une équipe s'occupait d'ensevelir les morts. En moins d'une demi-heure, les lisses et les paumelles des traîneaux furent prêtes. On en pratiquait l'assemblage quand un cliquetis d'armes suivi d'une rumeur d'armée en marche monta tout à coup d'un chemin creux.

Étaient-ce les Américains qui revenaient plus nombreux et bien décidés cette fois à les exterminer ?

Ils n'eurent que le temps de sauter sur leurs armes et de se mettre en garde quand, ô bonheur inespéré ! ils reconnurent les uniformes anglais. Une patrouille de deux cents soldats néo-brunswickois venait d'apparaître comme par enchantement en face du cirque.

C'était le salut.

## III

Si d'aventure, lecteurs, il vous arrive jamais de remonter le cours de l'Aroostook jusqu'à l'emplacement de l'ancien chantier du Massacre, vous y verrez, sur une petite butte dominée par des cyprès, un cailloux erratique sur lequel on a gravé au ciseaux l'épitaphe que voici :

Ci-gît

Jean Mailloux

Julien Deveaux

André LeBlanc

Bûcherons tués

Dans une rencontre

Avec les Américains

Le 20 décembre 1838

En face, s'élève un autre tertre funéraire. Quelques saules y balancent mélancoliquement leurs cimes. Écartez de vos mains les hautes herbes, vous y trouverez, à demi-enfouie dans le terreau, une pierre longue et plate. Grattez la mousse qui la recouvre, il y a là quinze noms.

Et sur ce sol resté canadien, au-dessus de cette poussière qui recouvre vainqueurs et vaincus, flotte, dans l'air embaumé des bois, le souvenir impérissable d'un triomphe.

Dernière et suprême revanche !

Hector CARBONNEAU.

(*Le Canada Français*).

## Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

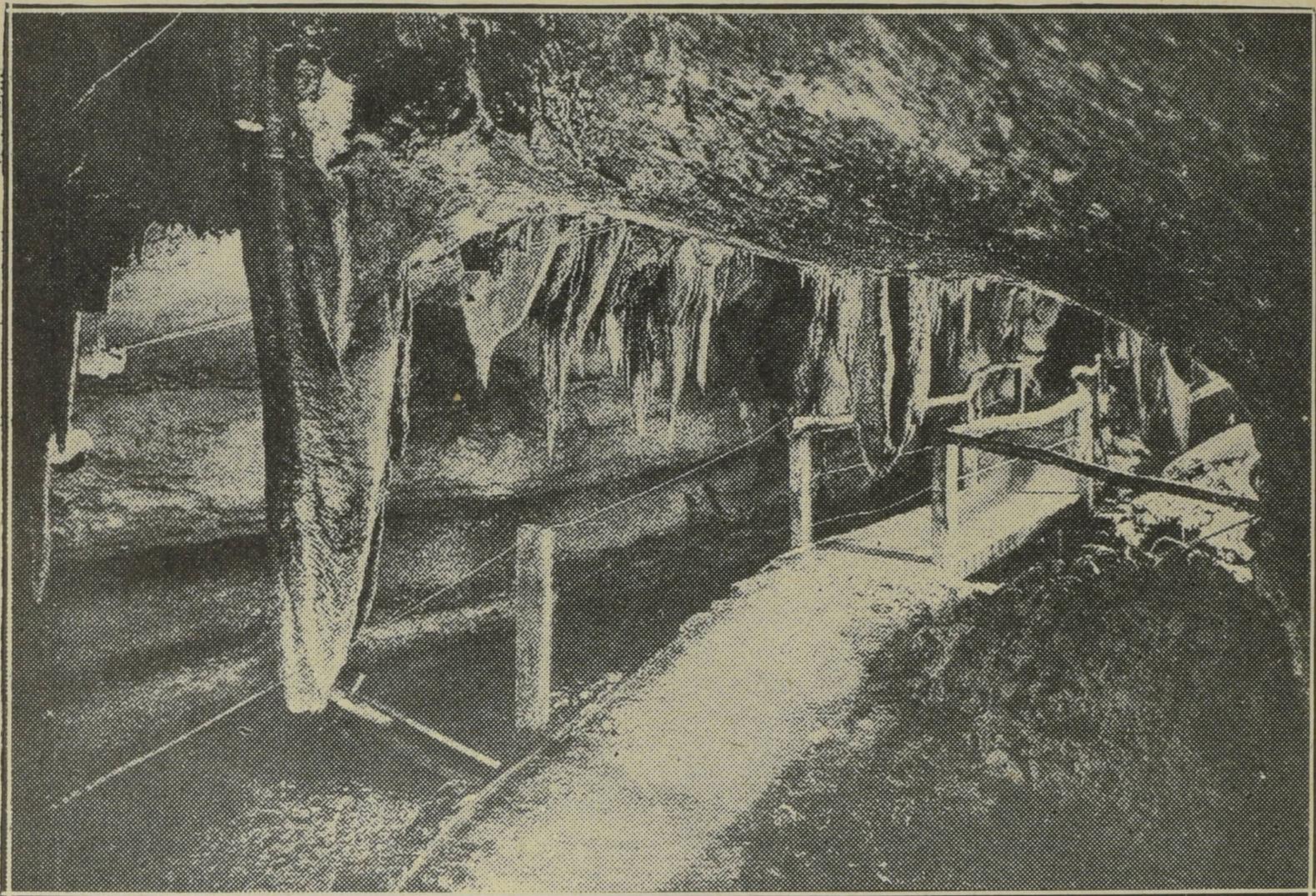
QUEBEC

## Les grottes de Bétharram

**L**ES Grottes de Bétharram sont situées à une douzaine de milles de Lourdes et à près de 1500 pieds d'altitude. Elles occupent le centre d'un admirable décor de montagnes, au bas desquelles serpente le Gave. L'exploitation pratique des grottes eut lieu en l'année 1903, mais l'ère des grands travaux d'aménagement ne date que de 1914. Le visiteur peut parcourir plus de trois milles sous

Lorsque le touriste vient de Lourdes, se dirigeant vers Pau, il traverse de pittoresques et vieux villages, dont l'un des plus jolis est certainement celui de Bétharram.

Par un coude brusque de la route, l'on se trouve subitement sur un pont, haut jeté au-dessus du Gave, un pont unique, superbement revêtu d'un lierre opulent, retombant en verdure sombre, traînante, dans les gouffres insoupçonnés d'une belle eau tranquille. Le Gave s'étend là, telle une nappe lumineuse où se reflètent de grands peupliers ; puis il se précipite en une chute bruyante, et l'eau devient blanche, chatoie au soleil, s'évapore en buée fine.



LES GROTTES DE BÉTHARRAM. La voûte des Casse-têtes vers la sortie.

terre. 4,500 lampes électriques savamment distribuées contribuent à mettre en relief les plus beaux groupes de stalactites et de stalagmites qu'il soit permis à l'œil humain de contempler. Des salles superbes se développent sur différents plans, et la traversée de la Rivière souterraine en barque, présente un charme tout particulier. Nos abonnés liront avec intérêt l'article suivant paru dans le Noël et donnant une bonne idée du charme que présente la visite de ces grottes. Les deux illustrations que nous donnons sont reproduites d'un album acheté aux Grottes mêmes et gracieusement prêté au directeur de l'Apôtre par M. Léon Gray, rédacteur à l'Action Catholique.

Et le touriste s'arrête charmé sur le pont de lierre. Son regard suit la route qui descend brusquement, longeant le Gave, vers une vieille chapelle dont les pierres grises accusent la patine du temps, sanctuaire très ancien, et but autrefois renommé de pèlerinage, un peu délaissé aujourd'hui. Mais quelques fervents de la Vierge y viennent encore : des artistes ; et la quasi solitude qui règne maintenant aux pieds de Notre-Dame de Bétharram donne à ses rares et dévots visiteurs une impression si exquise de calme et de paix profonde, qu'on songe à revenir là un jour pour mourir.

La route continue ensuite toute droite, bordée d'un côté par de petites maisons co-

quettes, de l'autre par des peupliers tremblants, tristes, qui pourtant teintent à peine d'une légère mélancolie un endroit si charmant.

Le vieux sanctuaire est appuyé contre une colline élevée, la colline du Calvaire. Un chemin raide, ombragé de beaux arbres, châtaigniers tordus, sapins dont les aiguilles rouges répandues sur terre font glisser les pas, grimpe en lacets jusqu'au sommet. Tout du long ce sont des chapelles blanches, enfouies sous des bosquets de bambous en s'élançant gracieusement vers le ciel. Et ces chapelles sont les stations du chemin de la croix.

Çà et là, par des échappées, on aperçoit en bas le village, le Gave, le pont pittoresque ; des routes ensoleillées dans une vallée riante, un fond de hautes montagnes, et, du côté opposé à celles-ci, s'étendant bien loin vers Pau, Bayonne et la mer, une plaine semée de clochers et de hameaux.

Entre Bétharram et sa voisine, Saint-Pé, cet autre village aux vieilles maisons extravagantes, perchées, chevauchant les unes sur les autres, laissant déborder des terrasses à moitié disparues sous les lianes, village marqué au coin du cachet de l'originalité la plus étrange ; entre Bétharram et Saint-Pé, dis-je, se trouvent, creusées par la nature, sous la montagne de l'Izarce, les grottes aujourd'hui célèbres de Bétharram.

Je les ai revues, l'autre jour, avec mes amis. Nous étions partis de Pau en voiture. La route courait toute jolie dans le matin, fleurie de jardins. Devant nous, des villages se détachaient en noir sur le fond estompé des montagnes. Ils étaient comme baignés dans une brume couleur de pervenche, faite de brouillard et de soleil.

Aussitôt après Bétharram, laissant à gauche le pont de lierre, nous quittons la route pour prendre un chemin qui, tout d'abord, suit le Gave, et monte ensuite à droite, abrupte et rapide, vers l'Izarce.

Lorsque nous atteignons le vrai chemin des grottes, celui qu'il faut prendre en montant sur sa droite, tout s'apaise, se calme autour de nous ; la nature est moins riche aussi et plus sauvage. Mais la fête recommence pour les yeux lorsqu'on arrive au pied de l'Izarce. Une passerelle étroite et légère est lancée sur un ravin profond. Nous le traversons, et nous voici presque immédiatement dans le chalet accroché au flanc de la montagne, et duquel, par une disposition assez originale, nous allons pénétrer de plain-pied dans les grottes. On nous a ouvert une grande porte vitrée au fond de la salle, un couloir froid et sombre où l'on frissonne, une grille de fer, puis un passage bas, étroit, et nous sommes entrés.

Dès l'abord, c'est une impression de conte de fées. On devine devant soi une enfilade de salles fantastiques, défiant toute architecture,

éclairées par des lampes électriques, qu'on a su répartir pour laisser aux grottes tout leur mystère.

La première salle dans laquelle nous arrête le guide est appelée salle des Mammouths : on y a retrouvé les ossements d'animaux antédiluviens. Elle porte aussi le nom de salle des Pavés, que lui vaut la configuration bizarre de sa voûte, affectant l'aspect de différents pavages.

Au sortir de cette salle, nous suivons un chemin boueux, côtoyant à droite un abîme de nuit et de rochers, dans lequel on a jeté un petit escalier rapide, tremblant de hardiesse, pour descendre à la rivière. Car, au fond de ce gouffre, à 80 mètres de profondeur, coule une rivière vers laquelle nous reviendrons après la visite des grottes supérieures.

Mais nous continuons, pour le moment, notre marche en avant, enveloppés d'une demi-obscurité délicieuse. À chaque pas, des surprises sont ménagées, surprises de la nature mises par l'homme en valeur : ici, un rocher en figure d'éléphant, transparent devant une lumière rose ; là, une stalactite formant une aile d'ange. Plus loin, dans ce coin lumineux nous croyons voir une réduction de village, avec ses toits massés et son clocher dans le fond.

Puis, nous voici dans la salle des Lustres. D'admirables stalactites descendent des voûtes, rejoints par des stalagmites qu'il a fallu des siècles pour former. Ce sont des lustres étranges, des colonnes fières, les unes énormes, les autres grêles, paraissant soutenir toute la salle. C'est une merveille ; et c'est aussi un bruit fin de goutte d'eau tombant dans le silence. Au milieu de la salle, à nos pieds, car nous nous trouvons sur une sorte de balcon à mi-hauteur, un bloc de pierre supporte une apparence de statue, dans laquelle on reconnaît Jeanne d'Arc sur son bûcher. Et, de rencontrer cette apparition au centre de la terre, on se sent comme pénétré d'illusion et de rêve.

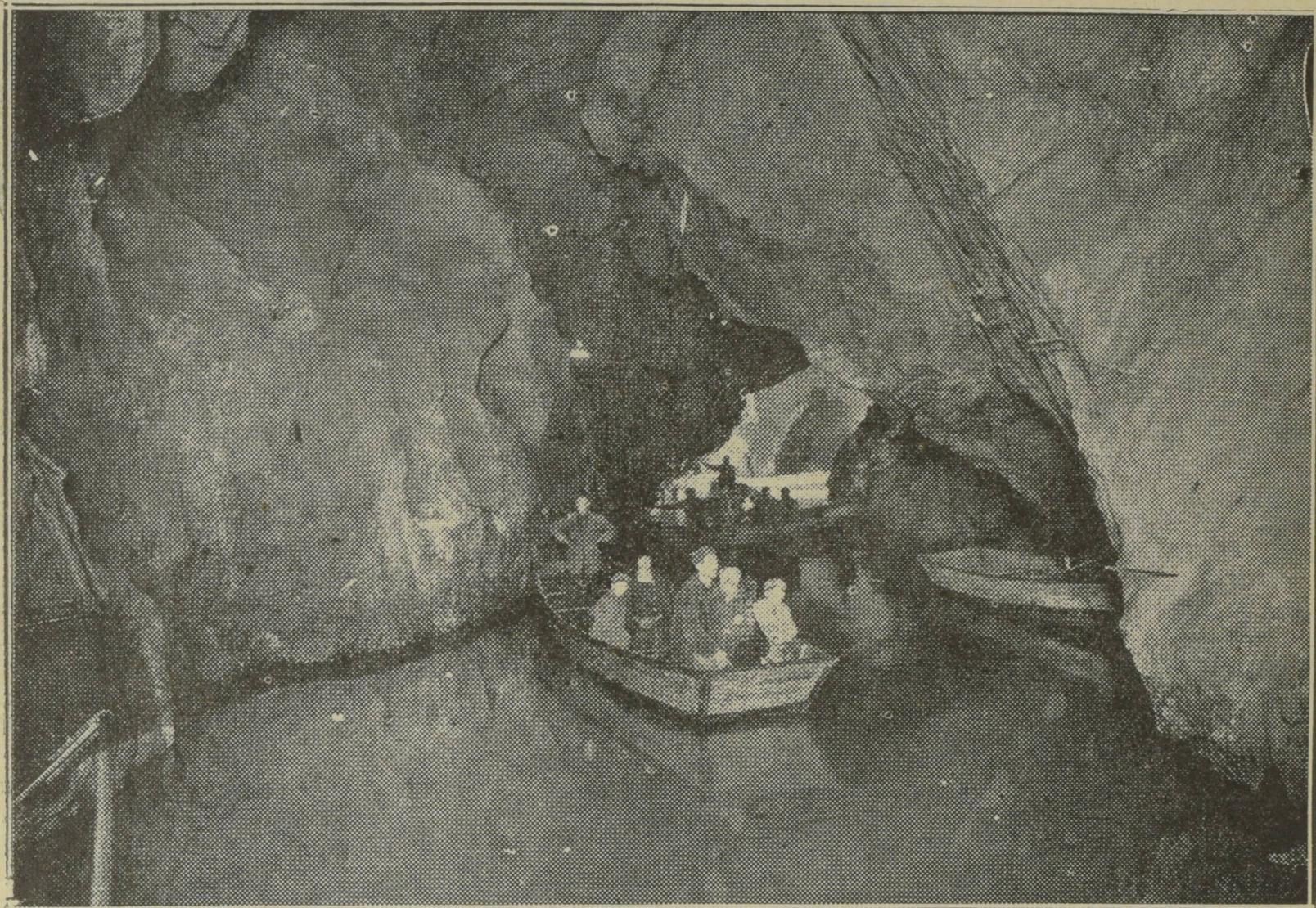
Nous contournons la salle qui est la dernière de celles du haut que l'on visite actuellement. Le guide nous montre un trou noir que nous entrevoyons vaguement, et que l'on a exploré, nous dit-il, sur un parcours de deux kilomètres, sans être encore parvenu à trouver une sortie ou à rencontrer le fond des grottes. J'éprouve une sensation mêlée de plaisir et de peur à rester là un instant, tout près de cet inconnu, ouvert peut-être sur des abîmes. — Et nous passons.

Nous sommes maintenant descendus dans la salle même, au bord d'un petit lac naturel, un bassin plutôt. Puis nous refaisons le chemin déjà parcouru, rencontrant des rochers d'une sonorité extraordinaire, marchant silencieusement au sein d'un décor fantastique qui nous transporte en des pays d'imagination.

De nouveau, nous nous retrouvons à notre point de départ, au haut de ce petit escalier

vertigineux dégringolant parmi les rochers. La descente commence. Elle va se continuer en 258 marches, dans une sorte de couloir étroit, où parfois il faut se mettre de côté pour passer. Puis nous traversons des salles basses, aux parois comme fouillées par la main d'un mystérieux artiste, au sol humide et tourmenté. Nous devons nous baisser souvent, glisser entre deux roches obstruant notre marche ; et, enfin, nous faisons halte au centre d'une salle, sur une petite terrasse entourée de balustrades de bois.

de la rivière. Quelques barques plates sont là, dans lesquelles on peut tenir à six personnes. Nous embarquons pour une navigation souterraine sur une longueur de 300 mètres. La rivière coule si resserrée entre ses murs de roche, que le bateau en tient toute la largeur, et que le guide le dirige en se poussant avec les mains contre les parois. Et celles-ci montent au-dessus de nos têtes en se resserrant toujours plus, si bien qu'elles ne laissent plus qu'une fente étroite, se continuant jusqu'à une hauteur de 40 mètres.



LES GROTTES DE BÉTHARRAM. La promenade sur le lac.

Subitement, nous sommes plongés dans une obscurité complète. Et, presque aussitôt, une lueur s'allume, là-haut, près de la voûte, une lueur verte, douce, qui éclaire tout un cloître inaccessible, évoquant des visions de moines en prières.

C'est la salle du cloître.

De nouveau, l'obscurité retombe sur nous. Et voici qu'en face c'est une autre salle s'éclairant de lumière blafarde, vrai chaos de pierres et de rocs bouleversés, énormes et terribles sous l'éclat de cette blancheur soudaine. On admire, on voudrait s'attarder, vivre plus longtemps ces impressions uniques. Mais déjà il faut reprendre la descente pour aboutir enfin, par un escalier plus à pic que les autres, auprès

Nous sommes à 80 mètres sous terre. Je songe involontairement à toute la masse de l'Izarce sur nous. On étouffe un peu à cette profondeur : l'air s'y fait lourd et rare.

Dans la barque, nous restons muets, pris par l'étrangeté de cette promenade, impressionnés malgré nous. On n'entend que le clapotement sinistre de l'eau, les heurts contre la pierre, les recommandations brèves du guide : "Attention ! Baissez les têtes ! Garde à vous !" Et, dans le lointain, nous voyons le couloir long qui continue, la rivière miroitante, sous les lampes pâles trouant l'obscurité.

Tout à coup, un bruit de cascade montant dans le silence ; un bruit qui nous paraît énorme effrayant, de plus en plus fort ! L'espace d'une

seconde, l'idée folle passe en éclair dans le cerveau, l'idée que nous allons sombrer dans un gouffre. Mais, le temps à peine de concevoir cette invraisemblable frayeur, et notre embarcation est venue doucement échouer sur le sable. Nous sautons à terre ; quelques pas plus loin se trouve la très petite cascade qui remplit toute la grotte de sa rumeur, faisant résonner d'innombrables échos. La rivière se perd là, en terre ; on ne la retrouve pas ensuite. Mais on peut aller plus loin à pied sec ; et nous allons jouir d'un inoubliable spectacle.

Nous sommes arrivés dans une salle immense, d'une hauteur de 50 mètres, la salle d'Enfer, nous apprend notre guide en l'illuminant des feux de vingt lampes électriques. Puis il nous fait avancer encore, nous replonge pour un instant dans la nuit, et, tandis que nous attendons, haletants, voici soudain un éblouissement.

Une profusion de lumières électriques teintées d'arc-en-ciel met des lueurs à tous les coins d'une salle féerique : lumières vertes et lumières roses, lumières blanches, lumières d'or ; c'est une débauche de rayons se jouant dans ce palais des fées, un palais de songe.

Et nous restons là, extasiés, plongés dans la lumière, qui, des voûtes, tombe sur nous et va se perdre dans la nuit.

Il faut pourtant s'arracher à cette contemplation, sans pouvoir aller plus loin.

Nous reprenons la rivière, le couloir, l'escalier dangereux, un peu las, presque émus des mystères souterrains entrevus.

Et, remontés au grand air, en pleine lumière vraie, nous partons pensifs, admirant, du fond de nos âmes, les œuvres de Dieu !

Jean VALDANGE.

## Conte de demain

“ UNE MOITIÉ DU MONDE EN 1979 ”

**D**EPUIS 1977, c'est-à-dire depuis deux ans, Jean Sorel étudie la médecine à Montréal. Un soir chaque semaine il va trouver son grand-père Antoine, vieux praticien à la retraite. Jean prise ces petites causeries où l'aïeul a toujours quelque bon souvenir à narrer.

Or, un soir on parle des femmes. Jean est un peu observateur. Le docteur l'a toujours été.

— Ah ! mon Jean, j'ai été plus heureux que toi, j'ai vu de vraies femmes, moi, quand j'étais étudiant de ton âge !

— Mais, qu'avaient-elles donc de plus qu'aujourd'hui ?

— Dans mon temps, par exemple, les dames portaient des robes.

— Qu'est-ce que c'est que des robes ? Sont-ce ces vêtements un peu amples qui descendent presque jusqu'aux genoux et dont nos grand'mères sont affublées sur les portraits de leur temps ?

— Précisément. Le mot n'est plus dans nos nouveaux dictionnaires, mais c'est quand même cela.

— Ce devait être drôle. Ainsi on pouvait discerner le sexe fort du sexe faible parmi les gens qu'on coudoyait ?

— Juste. D'ailleurs les personnes du beau sexe ne fumaient pas encore sur la rue. Dans les salons et à l'ouvrage, mais pas dehors.

— Elles ne fumaient pas ? Mais cela a donc bien changé !

— Bien plus, dans ce temps-là elles avaient des cheveux qui descendaient au moins jusque sur les oreilles.

— Mais, ce n'est pas croyable ! Comme cela beaucoup moins de calvities dans le sexe ?

— Certain. Depuis l'habitude des cheveux courts à la Pompadour, il y a autant de crânes luisants chez les femmes que chez les hommes.

— Et moi qui croyais que les belles de votre temps mettaient des perruques pour se faire photographier !

— C'est bien changé, va, mon vieux. Aujourd'hui tu jases longtemps avec une femme et tu ne le sais pas. Autrefois elles avaient la voix douce, les mains fines, des cheveux et une robe. On n'en rencontrait que très peu dans les carrières libérales.

— Mais, dites donc, grand-père, est-ce que le monde marchait sur la tête dans ce temps-là ?

— Non, mais les mères étaient contentes lorsqu'elles voyaient s'accroître leur famille. Tu ignores peut-être que Montréal avait plus d'un million de population.

— J'ai bien vu cela dans ma géographie, mais je ne le croyais pas. Dire que de nos jours on n'y trouverait pas 300,000 âmes. Comment peut-il se faire qu'en un demi-siècle la population ait diminué autant ?

— C'est bien simple, mon cher, il n'y a plus de femmes maintenant. Le peu qui reste n'a pas le temps d'être mère : trop d'occupations ; les affaires, etc.

— Alors, c'est la lutte pour la vie, comme dirait Darwin. Le sexe fort l'a emporté, quoi !

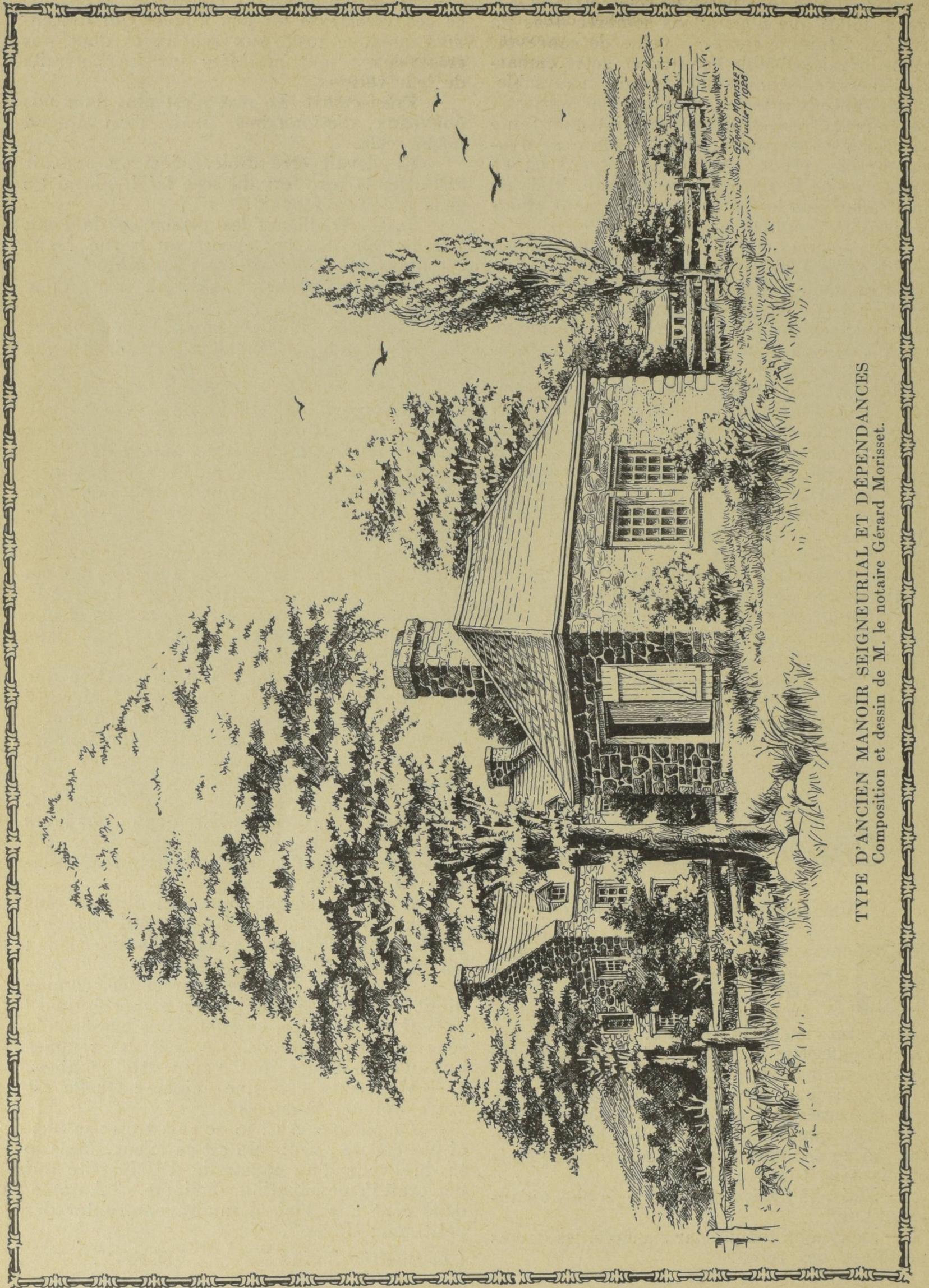
— Il y a eu lutte, en effet, mais pas dans le sens que tu l'entends. Ce sont les femmes qui, d'elles-mêmes, ont voulu être hommes.

— Vraiment, c'est une énigme ! Quelle est votre opinion là-dessus ?

— La mienne. Ah ! je ne sais trop : je n'en ai pas encore ; peut-être est-ce mieux. Mais je te dirai celle d'un camarade d'Université qui déplorait l'émancipation féminine. “ Antoine, dans cent ans d'ici, il faudra emprunter des petits aux singes ”.

( *Le Quartier Latin* )

R. ST-Y.



TYPE D'ANCIEN MANOIR SEIGNEURIAL ET DÉPENDANCES  
Composition et dessin de M. le notaire Gérard Morisset.

## Buck gagne le pari fait par son maître

**U**N jour, à l' "Eldorado Saloon", lieu de réunion bien connu des chercheurs d'or de l'Alaska, les hommes buvant et fumant vantaient les mérites de leurs chiens respectifs.

— Le mien est capable de traîner à lui seul un poids de six cents livres, disait l'un, ne mentant que de moitié.

— Et le mien en tirerait bien sept cents, dit Matthewson, un des nababs de l'endroit.

— Sept cents ? fit Thornton. Buck en traînerait mille !

— Oui-da ? ricana le nabab jaloux. Il est si fort que ça ? Et sans doute il serait capable de faire démarrer mon traîneau qui est là, fixé dans la neige, peut-être même de le tirer à lui seul sur un parcours de cent mètres ?

— Tout à fait capable, répéta tranquillement Thornton.

— Eh bien, dit Matthewson, en articulant très haut la proposition, afin que chacun pût l'entendre, je parie mille dollars qu'il ne le fait pas ; et les voilà !

Il déposait en même temps sur le bar un sac de poudre d'or roulé et gonflé comme une saucisse.

Il y eut un silence. Thornton se sentit rougir, sa langue l'avait trahi.

Très sincèrement, il estimait que son chien était de force à traîner un poids semblable, mais il n'avait jamais mis sa vigueur à pareille épreuve. De plus, les trois associés étaient loin de posséder la somme engagée. Il fallait pourtant se décider ; on attendait sa réponse.

— Mon traîneau est à la porte avec vingt sacs de farine de cinquante livres chacun, dit Matthewson avec un rire brutal. Ne vous gênez donc pas.

\*  
\* \*

Thornton gardait un silence préoccupé, cherchant une excuse, quand ses yeux errants s'arrêtèrent sur le visage d'un vieux camarade, Jim O'Brien, un autre roi de l'or de la région.

Cette vue lui rendit tout son sang-froid, et se dirigeant vers lui :

— Pouvez-vous me prêter mille dollars ? lui demanda-t-il.

— Sûr, répondit O'Brien, en déposant près du sac de Matthewson un autre sac non moins rebondi. Mais je crains bien, John, que la bête ne réussisse pas.

En un clin d'œil, les occupants de l'Eldorado se répandirent dans la rue pour assister à l'épreuve ; les tables furent désertées, joueurs

et croupiers sortaient en masse pour voir le résultat de la gageure, et parier eux-mêmes. Quantité d'hommes couverts de fourrures entourèrent le traîneau, chargé de ses mille livres de farine, qui stationnait depuis deux heures devant la porte avec un froid de 60° Farenheit au-dessous de zéro.

\*  
\* \*

Les patins avaient gelé sur la neige durcie ; on pariait deux contre un que Buck ne l'ébranlerait pas. Une contestation s'éleva sur le mot "démarrer" ; O'Brien prétendait que c'était le droit de Thornton de dégeler d'abord les patins, laissant Buck tirer ensuite ; Matthewson affirmait avoir compris dans son pari le brisement de la glace sous les patins gelés. La majorité des hommes présents lui ayant donné raison, les paris contre Buck montèrent de un à trois, personne ne le croyant capable d'un pareil tour de force. Thornton, en voyant le traîneau attelé de dix chiens que Buck devait remplacer tout seul, se repentait de plus en plus d'avoir parlé si vite.

Matthewson triomphait.

— Trois contre un ! criait-il. Je vous donnerai un autre billet de mille à ce compte-là, Thornton. Voulez-vous ?

Mais ce défi avait réveillé en Thornton l'esprit de combat, et il était décidé à tenter l'impossible. Il appela Hans et Peter, dont les bourses réunies n'arrivèrent qu'à former un total de deux cents dollars ; cette somme constituait tout leur avoir, mais ils n'hésitèrent pas à l'engager contre les six cents dollars de Matthewson.

\*  
\* \*

Les dix chiens furent dételés, et Buck tout harnaché les remplaça au traîneau. On eût dit qu'il avait saisi quelque chose de la surexcitation générale, qu'il se sentait à la veille de tenter un grand effort pour le maître adoré. Des murmures d'admiration s'élevèrent à la vue de ses formes superbes. Il était merveilleusement en forme ; pas une once de chair superflue ; son poil lustré reluisait comme du satin ; sur son cou et ses épaules, sa crinière se hérissait, ondulant à chaque mouvement ; sa large poitrine et ses fortes pattes étaient proportionnées au reste du corps. Et les connaisseurs ayant palpé les muscles qui saillaient sous la peau en fibres serrées, et les ayant trouvés durs comme du fer, les paris redescendirent à deux contre un.

— Pardieu, monsieur, dit à Thornton un richard de Skookum-Beach, je vous en offre huit cents dollars avant l'épreuve, huit cents, tel qu'il est là.

Thornton secoua la tête, et vint se placer près de Buck.

— Vous ne devez pas être à côté de lui, protesta Matthewson. Franc jeu et de la place !

\*  
\* \*

La foule se tut, on n'entendait que les voix des parieurs offrant Buck à deux contre un ; mais les vingt sacs de farine pesaient trop lourd pour que les assistants se décidassent à délier les cordons de leur bourse.

Thornton s'agenouilla près de Buck, lui saisit la tête à deux mains, pressant sa joue contre la sienne, et, tout bas, il murmura :

— Fais cela pour moi, Buck, pour l'amour de moi ! . . .

Et Buck gémit d'ardeur réprimée.

La foule les examinait curieusement ; l'affaire devenait mystérieuse, cela tenait de la sorcellerie. Quand Thornton se releva, Buck saisit avec ses dents la main de son maître, et la mordit légèrement : c'était une réponse muette et un message d'amour. Thornton recula lentement.

— Maintenant, Buck ! dit-il.

Buck tendit les traits, puis les relâcha de quelques centimètres, ainsi qu'il avait appris à le faire.

— *Haw ! . . .*

La voix de Thornton résonna dans le silence intense.

Buck, obliquant vers la droite, fit un mouvement en avant, et un bond qui tendit soudain les traits, puis il arrêta net son élan. Le chargement trembla, et, sous les patins, on entendit un pétitement sonore.

— *Gee ! . . .* commanda Thornton.

Buck recommença la manœuvre à gauche. Le pétitement devint un craquement, le traîneau remua, les patins grincèrent et glissèrent de quelques centimètres. La glace était brisée ! Les hommes retenaient leur respiration.

Alors vint le commandement final :

— *Mush ! . . .*

La voix de Thornton retentit comme un coup de clairon. Buck fit un pas en avant, raidissant les traits, son corps tout entier tendu dans un effort désespéré ; sous la fourrure soyeuse, les muscles se tordaient et se nouaient comme des êtres vivants ; la large poitrine rasait la terre, les pattes se crispaient fiévreusement, les griffes creusaient dans la neige durcie des rainures profondes. Le traîneau oscilla, trembla, parut s'ébranler. Une des pattes de l'animal ayant glissé, un des spectateurs jura tout haut ; puis le traîneau, par petites secousses, fit un mouvement en avant, et ne s'arrêta plus, gagnant un centimètre . . . deux . . . dix !

Sous l'impulsion donnée, la lourde masse s'équilibrait, avançait visiblement. Les hommes, haletants d'émotion, se reprenaient à respirer ; Thornton courait derrière le traîneau, encourageait Buck par petits mots brefs.

La distance à parcourir avait été soigneusement mesurée, et quand le bel animal approcha de la pile de bois qui marquait le but, une acclamation se fit entendre qui se changea en clameur, lorsqu'ayant dépassé les bûches, il s'arrêta net au commandement de son maître. Les hommes enthousiasmés, y compris Matthewson, jetaient en l'air chapeaux et gants fourrés.

Agenouillé près de Buck, Thornton rayonnant avait pris à deux mains la tête du molosse et la secouant rudement, lui administrait la suprême récompense (1), accompagnée d'une volée de ses meilleurs jurons.

— Monsieur, bégayait le nabab de Skookum-Beach, je vous en donne mille dollars, monsieur, entendez-vous ? Mille dollars . . .

Douze cents ! . . .

Thornton se releva ; ses yeux étaient mouillés de larmes qu'il ne songeait pas à cacher.

— Non, monsieur, non, répondit-il au roi de Skookum-Beach. Allez au diable, monsieur ; c'est tout ce que j'ai à vous répondre.

Buck ayant saisi entre ses dents la main de Thornton penché sur lui, la pressait avec tendresse ; et les spectateurs, discrets, se retirèrent pour ne pas troubler le tête-à-tête des deux amis.

Jack LONDON,  
*The Call of the Wild*  
(*L'appel de la Forêt.*)

(Du *Journal d'Agriculture*).

—————

La vraie vertu a besoin d'épreuves ; elle croît, elle se fortifie, elle se conserve dans les tentations, les adversités et les tribulations, soit qu'elles viennent de Dieu, ou des créatures.

SAINTE MADELEINE DE PAZZI.

—————

Pour que l'art véritable exerce son influence sur les âmes, il est indispensable qu'il plonge ses racines dans le sacrifice.

CHANOINE BUATHIER.

—————

De peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

MASSILLON.

(1) Cela consistait à lui prendre les joues à deux mains et à lui secouer la tête rudement.

## Le vieux presbytère

**L**E curé me fit entrer chez lui. Il marchait avec peine.

— Je ne vais pas vite, me dit-il. Mes rhumatismes ! Et comment n'en attraperait-on pas ici ?

De la rue, nous avions, pour arriver au corridor de sa maison, descendu trois marches, et l'appui des fenêtres était tout près du sol du dehors.

— Quand il pleut un peu fort et un peu longtemps, me dit le curé, l'eau passe sous la porte. L'hiver ma cave est inondée quelquefois pendant des semaines.

Cela se voyait assez : les murs, les meubles étaient moisiss.

Pourtant, il l'aimait, son presbytère, et il avait bien raison. Cette vieille maison grise était toute proche de l'église, et comme elle était bien placée. Du jardin, qui faisait terrasse, et dont les allées n'étaient les unes que des berceaux de roses et les autres que des berceaux de treilles, on dominait la Loire et toute la vallée : un voilier descendait, comme en dormant, le fil de l'eau, et sur l'autre rive, devant les peupliers, des faucheurs entassaient le foin dans des charrettes.

Mais plus encore qu'elle n'avait la douceur du paysage, cette maison avait la douceur du passé. Cinq ou six siècles y avaient mis tour à tour la main. Deux fenêtres avaient les moulures de leur XIII<sup>e</sup> siècle : ces hauts murs n'avaient-ils pas été alors la maison du prieur ? A la pointe d'un pignon, un lévrier de pierre noircie et rongée montait la garde, et dans le salon, au-dessus de la cheminée, une musette et un tambourin, enguirlandés de ruban et de marguerites, avaient l'air d'avoir chanté avec ceux qui jouaient aux bergers et aux bergères : "Colin, Colin..."

En se racontant elle-même, cette maison-là racontait un peu l'histoire de France, et même elle la racontait bien. Et il y en avait un chapitre triste qu'elle disait, ou plutôt que disait toute cette humidité, cette moisissure, qu'écrivaient ces taches sur les tentures et ces lignes blanches sur le carrelage.

Prend-on assez garde à ce fait, où se peint la vie de notre société ? Il y a, si l'on peut dire, bataille entre la rue et la maison. Quand l'une est en hausse, l'autre est en baisse ; quand l'une monte, l'autre descend. N'est-ce pas vrai, d'une façon générale ?

Aux temps passés, qu'était la rue ? Un passage, où l'on ne demeurait pas, où l'on ne s'arrêtait pas, où l'on n'avait point envie de s'arrêter parce que l'on n'y était pas bien. Elle était tant bien que mal pavée, plutôt mal que bien, et le ruisseau était au milieu. Que n'a-t-on pas

dit contre ce ruisseau ? Assurément, il n'était guère agréable en temps de pluie pour ceux qui avaient à traverser la rue, et il y avait des jours où l'on était obligé d'y jeter le pont d'une planche.

Ce qui était inconvenient pour la rue se tournait en avantages pour la maison. Les eaux et l'humidité étaient ainsi chassées le plus loin possible des logis ; les murs en étaient secs et sains.

Il ne faudrait pas tout à fait l'oublier : la maison n'était pas faite pour la rue ; c'était la rue qui était faite pour la maison ; c'était la rue qui devait être la fidèle servante de la maison et amener à sa maîtresse les visiteurs, lui apporter les provisions.

A la longue, les sabots, les souliers des piétons, les fers des chevaux, et plus encore les roues des voitures et des charrettes usaient la rue et la creusaient. Ils l'usaient et la creusaient davantage à mesure que se développaient, avec les relations de société et les trafics du commerce, les allées et venues, les promenades et les voyages, le mouvement à mesure que l'on sortait davantage, que l'on quittait davantage la maison.

Il a fallu réparer la rue. C'était bien, mais on a trop bien fait peut-être, on a fait plus que réparer. Comme on était maintenant souvent dans la rue, on a voulu y être bien, les pieds au sec et pas dans la boue. On a exhaussé le sol de la rue ; on a supprimé le ruisseau du milieu, et l'on en a fait deux, un de chaque côté.

Alors, dans les petits villages où la rue était trop étroite pour qu'on pût y établir des trottoirs, c'est la maison qui a payé l'assainissement et l'embellissement de la rue ; c'est la maison, comme celle de mon hôte le curé, qui a désormais été enterrée, qui a reçu l'eau et l'humidité dont ne souffrent plus les passants.

Les temps nouveaux sont venus où la maison n'a plus été reine, où c'est la rue qui lui a pris sa royauté. Ne dirait-on pas aujourd'hui que la maison n'est faite que pour la rue ? Elle en reçoit les commandements ; elle obéit à son alignement ; pour regarder la rue, pour y vivre autant qu'elle le peut, elle ouvre aussi grands que possible tous les yeux de ses fenêtres ; elle est tournée tout entière vers la rue, alors qu'elle était jadis repliée sur elle-même. C'est la rue qui, maintenant, semble être, qui est le centre de la vie ; l'homme de la rue a remplacé l'homme de la maison.

Quel changement ! Et que nous sommes loin de la maison tout enfermée dans son "quant à soi", la maison qui ne s'occupait pas de la rue et qui ne voulait pas que les gens du dehors s'occupassent d'elle ; ni sussent ce qui se passait chez elle ! C'est la maison qui n'avait sur la rue qu'un pignon, avec une fenêtre, souvent étroite

comme la meurtrière d'un château fort, et qu'il gardait tous ses yeux et tout son cœur pour sa cour à elle — sa cour close de hauts murs et fermée d'une solide porte de chêne, — pour son jardin, ses arbres et ses fleurs !

Ne croyons pas que ce soient là de petites choses. Ce sont des signes révélateurs d'une révolution dans les mœurs. La rue est large aujourd'hui, et sans doute il ne faut pas s'en plaindre, il faut se réjouir d'avoir des rues larges, et propres, et saines. Mais dans ce progrès la maison n'a-t-elle pas été un peu sacrifiée, ou tout au moins oubliée ? N'y avait-il pas moyen d'embellir et d'assainir la rue sans faire tort à la maison, et n'est-il pas permis de regretter que la rue ait pris, si l'on peut dire, le haut du pavé ?

La rue est large, oui ; mais dans les maisons qui maintenant la regardent, qui maintenant ne vivent plus que pour elle, les pièces ne sont-elles pas de plus en plus étroites, et les familles nombreuses n'ont-elles pas de plus en plus de peine à s'y loger ? Les enfants seront-ils donc obligés d'aller tous jouer dans la rue ?

Oh ! les grandes salles, les grandes chambres d'antan, où les pas sonnaient sur les carrelages, où les murs avaient des échos comme les

bois, où l'on pouvait, l'hiver, comme au jardin et sans se cogner aux meubles, jouer à cache-cache, danser *La tour, prends garde*, faire des parties de barre ! Où êtes-vous ? Et où sont vos joies et les leçons de vos joies ?

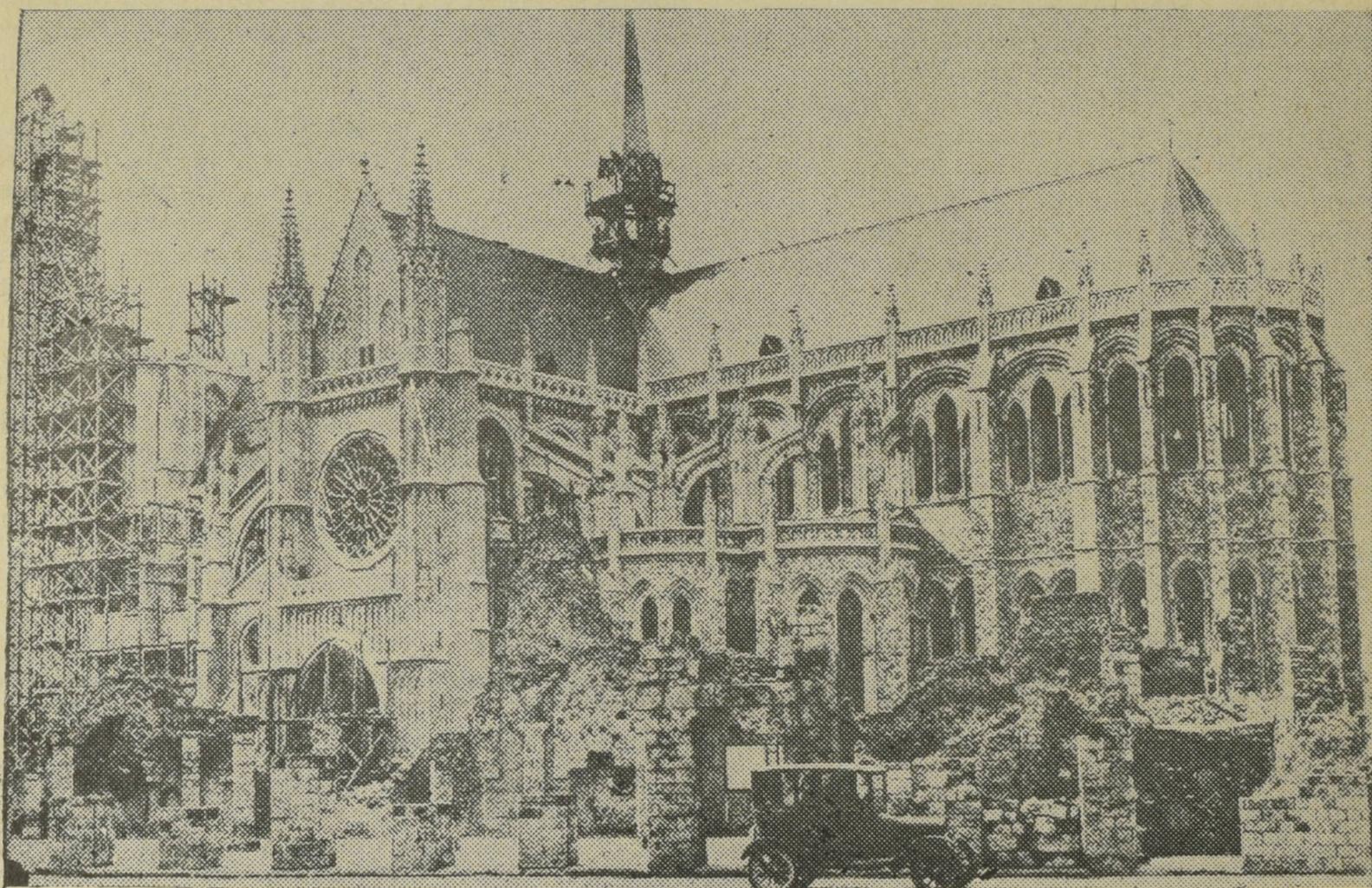
Est-ce une société idéale que celle où beaucoup de petites gens, et même beaucoup d'autres, vivent moins à la maison qu'au dehors, comme les bêtes sauvages qui ne rentrent que le soir dans leur trou ?

La maison, pourtant, ce n'est pas de la pierre et du bois, c'est — comment dirais-je ? c'est tout un écheveau de fils d'or qui attachent les uns aux autres, pour en faire la famille, le père, la mère, les enfants, qui les attachent par mille nœuds de joies, de peines, de souvenirs, même des choses les plus petites, mais vues ensemble et seulement par les habitants de la maison.

Non, il n'est pas possible que la rue ait tout pris, et continue à prendre tout cela ; il n'est pas possible que l'homme n'ait plus de maison.

Charles BAUSSAN.

(*Le Noël*)



LA CATHÉDRALE D'YPRES. Près du nouvel édifice en construction on voit les ruines de l'ancienne cathédrale détruite par les Allemands.

## L'avenir des régions circumpolaires



U récent Congrès de Leeds de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, il a été, comme d'habitude, parlé de beaucoup de choses nouvelles et intéressantes. Entre autres, M. R. N. Rudmose Brown a émis des opinions méritant grande attention.

Le thème général du conférencier a été que l'humanité, qui s'occupe beaucoup des tropiques, ne s'occupe pas assez des régions circumpolaires, et que, pourtant, celles-ci présentent des ressources très variées, trop négligées, mais dont l'importance va sans cesse croissant étant donnée la multiplication incessante de la population mondiale.

Le chiffre des humains augmente chaque jour, jamais la population n'a été aussi nombreuse, et il est manifeste que toute augmentation de population exige primordialement une augmentation dans la production des aliments. Or, les contrées arctiques et antarctiques présentent des possibilités très certaines à cet égard, et d'autre part, il est assuré qu'elles présentent d'autres ressources comme matières premières, insuffisamment connues. D'où la conclusion que l'exploration de ces contrées s'impose, non pas au point de vue de la curiosité ou de la cartographie, mais au point de vue économique. Il faut voir ce qu'elles peuvent donner à l'homme surabondant, quels secours elles peuvent lui fournir.

M. Rudmose Brown a longuement exposé quelles explorations s'imposent, de quelles façons il convient de les conduire ; il a parlé aussi des ressources qu'on y peut chercher, et c'est sur ce dernier point qu'il a parlé de la façon la plus intéressante au point de vue pratique.

\*

\* \*

Qu'est-ce donc que les terres polaires peuvent fournir à l'homme pour lui faciliter l'existence ?

Le passé l'a montré : la fourrure et les graisses animales ; et avec l'imprévoyance et l'amour du gaspillage qui ont caractérisé le " stupide XIXe siècle " trappeurs et chasseurs ont détruit et massacré la faune, comme si elle était inépuisable. Les terres polaires les plus proches ont été les premières dévastées : le Groenland, le Spitzberg, le Canada, la Sibérie, et les chasseurs en quête de fourrures ont, si l'image est licite, tué la poule aux œufs d'or. C'est maintenant que l'on commence à s'apercevoir qu'il fallait non pas exterminer, mais élever les

animaux, pour s'assurer une source permanente de fourrures : tout comme on s'assure une suffisance de laine en élevant le mouton.

A fréquenter les territoires arctiques, l'homme s'est aperçu d'autre chose. Il a constaté que ces terres, très étendues, ne sont pas stériles : elles peuvent porter de la végétation ; et elles en portent, qui fait vivre d'abondants troupeaux qui, d'ailleurs, ont été terriblement maltraités. L'élevage de ces troupeaux était possible : on a préféré les décimer. Tout le nord de la Sibérie, de l'Alaska et du Canada, présente, au-dessus de la limite nord de la végétation arborescente, de très vastes espaces, dont l'ensemble a plus que la superficie de la totalité des États-Unis, 5 millions de milles carrés de terres libres de glace. Tous ces parages présentent une couverture végétale alimentaire qui témoigne de la fécondité du sol, et ce sont les pâturages naturels du Caribou, du Renne, du Bœuf musqué. Ces animaux sont indigènes et adaptés au climat ; ils n'émigrent pas vers le Sud en hiver. Ce sont des ressources alimentaires utilisables, à condition toutefois de ne pas continuer à les exterminer, et d'en pratiquer l'élevage méthodique.

Le renne a été domestiqué depuis longtemps dans le Vieux Monde ; on se demande même s'il ne l'était pas déjà dès l'âge de la pierre. C'est grâce au renne que vivent la plupart des populations de la *tundra* du Vieux Monde, de la Laponie au détroit de Bering : Lapons, Ziryans, Samoyèdes, Ostiaks, Tongouses, Koryaks, etc. Ils l'élèvent pour sa chair et sa fourrure, son lait et son cuir, et ceux qui font ainsi vivent certainement mieux que les tribus restant purement chasseresses, laissant faire l'élevage par la nature, comme c'est le cas pour les Esquimaux, lesquels d'ailleurs vivent la plupart du temps de poisson et de mammifères marins.

Ces pâturages arctiques ne sont pas appréciés à leur juste valeur : il n'en est pas tiré le parti qui sera possible. Ce thème a été abondamment développé par V. Stefansson dans *The Friendly Arctic* et *The Northward course of Empire* (1921-1922), et l'argumentation de l'auteur repose sur des faits d'expérience. En particulier sur l'expérience faite dans l'Alaska, et qui a commencé en 1891. Le renne n'est point indigène dans l'Alaska ; on n'y rencontre que son parent, le caribou. En 1891, un petit troupeau de 16 rennes fut importé de Sibérie. L'année suivante, en arrivèrent 167 autres. C'était le gouvernement américain qui faisait les frais de l'importation : il voulait donner aux Esquimaux de l'Alaska, qui avaient exterminé le gibier, le moyen de vivre, non plus en chasseurs imprévoyants, mais en éleveurs sages. L'expérience a fort bien réussi. En trois ans, chaque troupeau avait doublé. Les 1,280

animaux importés avant 1902 sont devenus à peu près 500,000. Et les pâturages naturels de l'Alaska peuvent, d'après les évaluations des experts, faire vivre plus de 3 millions de ces animaux. Il est vrai, ceux-ci sont d'une petite variété, mais on pense les faire plus grands par croisements avec le caribou. D'ici vingt ans, l'Alaska pourra fournir le marché de la boucherie d'un million de carcasses de renne par an : l'équivalent de près de 3 millions de moutons. Toute cette viande serait consommée en partie sur place, en partie au loin, expédiée frigorifiée.

Le succès obtenu dans l'Alaska montre ce qu'on pourrait faire dans le Canada arctique, les Mauvaises Terres et les Iles de la même région ; peut-être aussi en certaines parties du Groenland. Il faut considérer que ces parages et partie du Spitzberg ont autrefois porté et fait vivre de vastes troupeaux de rennes. Seulement le chasseur les a exterminés, avec la collaboration du loup. En supprimant les chasses et aussi le loup, on arriverait à les rendre très productifs. C'est à quoi tâche le Canada, et le premier soin de la Norvège, en prenant possession du Spitzberg, a été d'y prohiber totalement la chasse jusqu'en 1934. Après, on verra ce qu'il y a à faire.

L'Alaska présenterait une superficie capable de faire vivre 4 millions de rennes. Et la *tundra* arctique, d'après Stefansson, pourrait faire vivre 100 millions de rennes et peut-être 500 millions de bœufs musqués. Même en réduisant ces chiffres de moitié, on voit que les terres arctiques inutilisées sont capables de fournir autant de viande qu'un milliard de moutons : dix fois la population ovine que fait vivre actuellement l'Australie. Le jeu vaut la chandelle assurément. Et à mesure que les terres de la zone tempérée se peupleront davantage et qu'il sera besoin de plus de viande, les terres impropres à la culture des céréales mais pouvant donner à pâturer devront de plus en plus attirer l'attention et être exploitées. Il n'y a pas à songer à cultiver les céréales dans la tundra arctique ; le sol est médiocre, et l'été trop court pour la maturation du grain ; jamais le fermier ne tentera de s'y substituer à l'éleveur et au berger. La viande de bœuf se fera plus rare mais le déficit sera compensé par la chair du renne et du bœuf musqué.

Les troupeaux arctiques ne donneront pas seulement de la viande de boucherie : ils fourniront aussi du cuir et de la laine. La laine du bœuf musqué a la qualité de celle du mérinos et l'emporte sur le cachemire. Mais sera-t-il possible de tondre des animaux ayant à résister à l'hiver arctique, et à la torture infligée par le moustique en été ? Car le moustique y abonde.

L'industrie du renne est, dans l'Alaska entre les mains de l'Esquimau. C'est pour celui-ci qu'elle a été organisée, et il possède

maintenant 70 p. 100 du troupeau. En Sibérie les troupeaux sont entre les mains des indigènes qui seront seuls à le consommer, sur place, au lieu que de l'Alaska une forte exportation est prévue.

\*  
\* \*

Quel sera l'effet de l'organisation de l'industrie pastorale arctique sur la population indigène ? Il est permis, dit M. Rudmose Brown, de concevoir quelques doutes à l'égard des Indiens, et des Esquimaux du Canada. Car assurément, ceux-ci seront employés surtout à surveiller les troupeaux ; toute la besogne de boucherie, de conservation et de transport sera nécessairement entre les mains de représentants des races plus civilisées. L'Esquimau et le blanc seront en contact plus intime, et on peut douter que la cohabitation soit très profitable au premier. D'habitude là où deux races aussi différentes se rencontrent, c'est généralement au grand dommage de la moins avancée, à qui des virus et des maladies nouvelles pour elle sont apportés, et qui, le plus souvent, en meurt plus ou moins vite. C'est assez probablement ce qui se passera dans les parages arctiques. Déjà l'on discerne, dans les territoires du nord-ouest du Canada, que les Esquimaux sont de plus en plus dans la dépendance des Américains, Canadiens et Européens ; et ce ne sont pas les Esquimaux de la meilleure espèce ; celle-ci se trouve plus au nord, vivant de la chasse seule. En Sibérie aussi, les indigènes paraissent faiblir. De sorte qu'en définitive ce sont les civilisés qui bénéficieront des mesures prises pour le bien des races arriérées : ils coloniseront et peupleront les parages arctiques, et feront voir qu'ils sont parfaitement capables d'y vivre et de s'y employer. On est, dit l'économiste anglais, pleinement autorisé à prévoir le jour où les "mauvaises terres" du Canada arctique, les *tundras* de la Sibérie, le Groenland et la Sibérie, dans cent ans, seront occupés par une population éparsée, occupée à élever et à exploiter des troupeaux de rennes et de bœufs musqués. Il y a cent ans, qui donc prévoyait que l'on élèverait le mouton en Australie, et que l'on cultiverait le blé dans les plaines du Canada ?

Mais on demandera peut-être si les populations d'origine européenne vont pouvoir s'adapter à la vie dans les parages arctiques. Généralement, l'humanité va plutôt du froid au chaud, ou tempéré, qu'elle ne suit la route inverse.

La question a son importance, car, en somme il n'est point prouvé que la race blanche soit apte à vivre de façon permanente sous les tropiques. Qu'elle puisse y vivre certains espaces de temps "en plongeur", allant ensuite se refaire sous les climats tempérés ou même froids,

cela est certain. Mais y mener une existence permanente ? Cela est beaucoup plus douteux. On pourra objecter que si le blanc a peine à vivre dans les régions chaudes, cela tient à ce qu'il a la prétention d'y apporter sa physiologie, son hygiène, ses habitudes des contrées tempérées, et que celles-ci ne valent rien dans les conditions nouvelles. C'est très vrai, et il est concevable que, par suite de modifications profondes dans sa façon de vivre sous les climats chauds, par sélection aussi, une race pourrait se former ayant les qualités et l'hygiène requises pour cet habitat. Mais ce sera long et difficile, et avant le moment où ceci arrivera, les tropiques auront été appropriés par les races de couleur, mieux préparées et disposées au genre de vie requise.

D'autres part, les blancs s'adaptent aisément aux climats froids. Les ressources ne leur manquent pas pour s'organiser dans ceux-ci une existence acceptable ; il leur est aisé de faire venir ce qui n'est pas fourni naturellement par le sol, de se construire des habitations adéquates, etc. On se défend mieux contre le froid que contre la chaleur, et le premier constitue un stimulant énergétique. Sans doute, les habitants des zones tempérées ont beaucoup tourné leurs regards et leurs pas vers les régions chaudes, mais la marche de la civilisation et de l'industrie est bien plutôt vers le Nord, et le maximum d'activité se rapproche plus du pôle que de l'équateur, et n'est plus sous le parallèle de Rome ou d'Athènes mais sous celui de Londres et de Berlin.

\*  
\* \*

Le pôle offre des ressources nombreuses à l'activité et au savoir-faire des blancs ; il offre des besognes à accomplir, et qui sont profitables, des territoires à occuper et à exploiter, et qui présentent un grand intérêt, eu égard à la multiplication de la population humaine.

Les climats polaires, ou plutôt arctiques, ne sont pas malsains, et diverses expéditions y ont vécu sans peine. Il est vrai, les membres de celles-ci étaient particulièrement énergiques, robustes et jeunes, etc., il ne faut pas trop faire état des observations faites à cet égard. Si les territoires arctiques doivent être colonisés et exploités, il faut que la population puisse y vivre de façon suivie, et s'y reproduire, et ne pas faire comme tant de blancs fourvoyés dans les contrées chaudes, qui comptent les jours pour ainsi dire, les rapprochant du moment où ils pourront se replonger dans la zone tempérée.

Possède-t-on des exemples de colonisation du genre de celui qui est désirable ? Pas beaucoup évidemment. Il y a le cas des Danois du Groenland. Ils y réussissent, certainement

et se portent bien, mais ils ne considèrent pas le Groenland comme une demeure permanente ; ce sont des exilés qui aspirent au retour au Danemark. Au Spitzberg, il y a des familles norvégiennes qui sont établies depuis des années, et qui y élèvent des enfants vigoureux.

Il y a même une vieille colonisation arctique qui a disparu, mais qui allait bien. Celle des anciennes colonies norse, fondées au Xe siècle, au Groenland du sud-ouest. Mais on dira : elles ont disparu, n'est-ce pas le preuve que la colonisation arctique est impossible ? On nous dit, en effet, que ces colonies, à leur apogée devaient comporter une population de 2 ou 3,000 hommes, femmes et enfants, occupant quelque 280 fermes, où étaient élevés du bétail, du cheval, des chèvres, des moutons, où se faisait de la culture — pas bien brillante — et où l'on chassait l'ours, le renne et le phoque. Les colonies marchèrent assez bien tant que les rapports avec l'Europe durèrent : mais ceux-ci se ralentirent et cessèrent, et quand au XVIe siècle finissant les rapports avec le Groenland furent repris, les colonies avaient disparu. Cela n'est pas très encourageant à première vue, évidemment.

Mais de récentes recherches faites par les Danois à Herjolfsnès, près du Cap Farewell, ont montré que les colonies n'ont nullement disparu parce qu'elles avaient été exterminées par les Esquimaux, ou auraient dégénéré par fusion avec ceux-ci. Les Norse ne s'étaient pas croisés avec les Esquimaux. Les tombeaux, par les vêtements et ornements retrouvés, ne témoignent pas d'une influence des Esquimaux ; les squelettes ne témoignent pas de croisements avec ceux-ci. Ce qui est évident toutefois, c'est que la rachitisme était fréquent, et que les malformations et preuves d'un rabougrissement étaient nombreuses. La mortalité infantile était élevée aussi. Ce qui semble établi, c'est que l'acclimatation n'était pas faite, et les probabilités sont qu'en réalité les colons ont succombé à un régime alimentaire défectueux. Le régime purement carné que supportent les Esquimaux a pu ne pas leur convenir, et sans doute si les communications commerciales avec le Danemark avaient continué, les colons auraient pu recevoir la farine et les céréales. En termes de physiologie, il est bien possible que les colons aient succombé à l'absence de vitamine antirachitique dans leurs aliments, et à l'insuffisance, en hiver des rayons solaires qui provoquent l'élaboration de cette vitamine aux dépens de l'ergostérol des tissus.

Aujourd'hui ce drame ne se passerait plus. Les apports avec la zone tempérée seraient assurés. Les colons ayant de la viande à vendre recevraient des visiteurs pouvant leur fournir les aliments et vitamines requis, et apporter

des colons nouveaux, du sang neuf, permettant d'éviter l'excès des unions consanguines.

Les conditions actuelles ne sont plus, à beaucoup près, celles qui régnaient du Xe au XVIe siècle. Un contact permanent, assuré, avec la civilisation est possible. Un échange de nouvelles, aussi, et même de distractions, grâce à la T. S. F. Un apport d'aliments très variés encore, grâce aux conserves. L'aventure dont les colonies du Xe siècle furent victimes ne se renouvellera pas. Est-ce à dire que les parages arctiques vont se peupler demain? Non, sans doute, mais peu à peu la pression de population y incitera. Ce sont naturellement les parties les plus méridionales de ces parages qui se peupleront et coloniseront les premières. Et il restera toujours un arrière-pays septentrional où seuls passeront, à la moins mauvaise saison, l'explorateur et le chasseur.

N'oublions pas que la région arctique ne présente pas seulement un intérêt pastoral. Il y a un intérêt industriel. Elle renferme des minerais et combustibles, du cuivre, de la cryolithe, et tout cela a de la valeur, et tentera l'industrie, tôt ou tard. Le Spitzberg déjà est exploité.

Ajoutons toutefois que selon toute probabilité, autant qu'on en peut juger présentement, les parages antarctiques ne connaîtront point la colonisation. Ils ne présentent pas les conditions requises, géographiquement. Sans doute la chasse à la baleine y est possible. Mais la baleine durera-t-elle? Les vues de M. Rudmose Brown sont intéressantes et défendables. L'avenir fera voir si elles sont justes.

H. DE VARIGNY.

(*La Science Moderne*).

### BON MOT

Pour une dépêche du nouvel an :

UN CLIENT, GRINCHEUX : — Voilà une heure que je suis devant votre guichet.

L'EMPLOYÉ, PHILOSOPHE : — Il y a 18 ans que je suis derrière, monsieur, et je ne me plains pas.

— Je vous ai dit que mon mari m'a rouée de coups.

— Lui, un manchot?

— Justement ! il m'a frappée à bras raccourcis.

### TOILETTE FÉMININE

Entre maris.

L'UN : — Ma femme est aussi économe qu'industrielle ; elle m'a fait une cravate avec une de ses vieilles robes.

L'AUTRE : — Eh bien, la mienne s'est fait une robe avec une de mes vieilles cravates.

## La clef d'or

(Légende.)



EN, ce jour-là, — c'était le Jour des Morts — pendant que, de mon mieux, je priais pour mes chers disparus, une voix — on aurait dit un écho lointain de la voix de Dieu, recueilli, porté par un ange — vient me conter l'histoire que voici :

A la porte du *Paradis*, le matin de la *Tous-saint*, il y eut un grand mouvement : *saint Pierre* était radieux. Il avait vu monter de la Vallée des Larmes toute une légion d'âmes d'élite, dont les actions d'éclat se trouvaient inscrites en lettres d'or au Livre de Vie : des âmes de héros chrétiens qui s'en étaient allés porter la parole de la Vie éternelle à ceux qui ignoraient la vérité ; des âmes de saintes religieuses dont la vie s'était écoulée, à l'ombre du cloître, en prières pour les malheureux qui ne savent plus prier, en se mortifiant pour tant d'êtres qui ne connaissent que la volupté pour maître ; des âmes de héros qui avaient sacrifié et la famille et l'amour et jusqu'à leur existence pour le bien, pour la gloire de leur pays ; d'autres âmes encore, non moins d'élite, devant lesquelles les portes du *Paradis* s'ouvraient de suite.

Mais voilà que soudain, *saint Pierre* vit arriver l'âme de Marthe Bilhaut, pauvre petite épave de la vie ouvrière de Paris ; une *orpheline*, qu'une tante fit venir auprès d'elle, à la mort de sa mère, afin de ne point laisser l'enfant seule au pays. Avant peu, cette parente fut enlevée, épuisée tant par la maladie que par des privations endurées héroïquement, offertes avec joie pour le soulagement des chères âmes du *Purgatoire*.

Ainsi Marthe resta seule, luttant pour la vie dans la grande capitale. L'enfant y conserva son âme innocente et pure au milieu des tentations qui l'entouraient. Son cœur conserva la fraîcheur d'une pâquerette, mais son corps s'étiola dans l'air étouffant des ateliers. C'était une petite *fleur blanche* des champs, et le souffle flétrissant de Paris, n'ayant pu corrompre son âme, s'était vengé en la tranchant au physique.

Marthe tomba malade, fut portée à l'hôpital, et Dieu miséricordieusement la rappela vers Lui.

Quand *saint Pierre* vit son âme paraître devant lui, le saint rendu sans doute difficile par les âmes d'élite dont il venait de voir l'entrée triomphante dans le *Paradis*, hésita avant de la laisser pénétrer.

A l'ange qui garde le Livre de Vie, il demanda ce qu'il y voyait inscrit. L'ange regarda, mais ne vit qu'une page virginale ; aucune action d'éclat n'y fut inscrite pour Marthe. Et *saint*

Pierre, devant le néant de cette page, fut sur le point d'envoyer l'âme de Marthe au *Purgatoire*, quand survint son ange gardien.

“ J'ai bien veillé sur la petite, dit-il, et si vous voulez, saint Pierre, l'interroger avant de l'envoyer au *Purgatoire*, j'en serais heureux. Elle est restée pieuse au milieu des railleries de l'impunité, chaste en présence de la tentation, bonne malgré les méchancetés de ses compagnes d'atelier.”

Alors saint Pierre l'interrogea.

“ Pensiez-vous quelquefois à Dieu ?

— Le matin, à mon réveil, ma première pensée montait à Lui ; le soir, le dernier élan de mon cœur allait à Dieu.

— Et pendant la journée ? demanda le saint.

— A chaque son de cloche, je remerciais Dieu de l'heure qui venait de s'écouler, je lui demandais de bénir celle qui commençait.”

Saint Pierre s'étonna, et pour cacher son embarras, dit à l'ange qui garde le Livre de Vie d'y inscrire la réponse.

“ Et la sainte Vierge, pensiez-vous quelquefois à elle ? ”

Marthe surprise de cette question, ne put s'empêcher de s'écrier :

“ Mais, *saint Pierre, un enfant peut-il oublier sa mère ?* ” Puis elle continua : “ Là-bas, au pays, quand mon cousin Jean revint du service, M. le curé lui demanda si — au régiment — il avait parfois pensé à la sainte Vierge, et Jean lui répondit : *Bien sur, M. le curé, tous les matins je lui disais “ Bonjour ma Mère ! Et tous les matins, à l'heure de l'Angelus, je faisais comme Jean et je disais : Sainte Vierge, ma bonne Mère, je penserai à vous bien souvent, au cours de cette journée, pensez un peu à moi : je suis si seule ! ”* ”

Saint Pierre, de plus en plus étonné, dit à l'ange qui garde le Livre de Vie, d'y inscrire la réponse.

“ Et les autres saints, aviez-vous quelque dévotion envers eux ?

— A saint Joseph, qui fut si bon, si tendre père pour l'Enfant Jésus, je demandais de me protéger durant ma vie, de ne point m'abandonner à l'heure de la mort.

— Inscrivez dit saint Pierre, et l'ange qui garde le Livre de Vie inscrivit.

“ J'habitais à Montmartre. Saint Pierre était le patron de ma paroisse, je l'invoquais chaque jour. Pour ne pas le séparer de S. Paul, je leur disais : Mes bons amis, S. Pierre et S. Paul, priez pour moi !

— C'est vrai, dit S. Pierre, se rappelant soudain, cette petite nous invoquait tous les jours !

“ Continuez, dit-il à l'enfant.

— A saint Antoine de Padoue et aux patrons des causes désespérées, sainte Anne et saint Jude, je me recommandais afin d'avoir toujours du travail ; jamais il ne m'a fait défaut. Je portais une médaille de saint Roch et, quand

plusieurs de mes compagnes d'atelier sont tombées malades de la fièvre typhoïde, je n'ai rien eu : par reconnaissance et en souvenir du saint, j'ai pris soin d'un malheureux dont personne ne voulait s'occuper, puis en hiver, pour l'amour de Dieu, j'émiettais du pain sur le toit pour les oiseaux affamés — je vivais si près d'eux ! ” J'invoquais saint Christophe pendant les orages et, grâce à lui, je n'ai jamais eu de mal.

— Inscrivez ! “ dit encore saint Pierre ”. Et l'ange qui garde le Livre de Vie de nouveau inscrivit.

“ Enfin ! dit Marthe, chaque jour je priais sainte Barbe, la suppliant d'obtenir de Dieu la grâce de ne point mourir *sans les sacrements*. Bien sûr, on ne l'invoque pas en vain ! Portée à l'hôpital, je sentais que je n'en sortirais pas vivante. Je me désolais de ne point voir de *prêtre*, je priais sainte Barbe plus que jamais. Et voilà qu'une pauvre femme, ma voisine de lit, dit un jour :

“ Vous savez, petite, vous qui avez encore de la religion, si vous voulez avoir un curé, il faut le demander bien fort, on ne vous l'amènera pas ; faut pas attendre si vous en avez envie.” C'est sainte Barbe, bien sûr, qui lui avait inspiré cette parole. Le prêtre est venu ; quand je lui ai confié que les meilleurs moments de ma pauvre vie furent passés *cœur à cœur avec Dieu*, il me dit doucement que mon âme était mûre pour l'Éternité, sans doute voulait-il me faire comprendre que je devais bientôt mourir ! ”

L'enfant se tut.

— “ Inscrivez, dit encore saint Pierre ”.

Mais l'ange qui garde le Livre de Vie s'approcha, montrant la page à saint Pierre. Elle n'était plus virginalement blanche, mais resplendissante ! Quoique sur cette feuille aucune action d'éclat ne fût inscrite, saint Pierre vit que l'existence de l'enfant s'était écoulée en une longue prière silencieuse du cœur, prière d'amour qui toujours monte au Trône de Dieu, embaumée comme le parfum de l'encens, prière qui constitue *la clé d'or du Paradis*. Saint Pierre, répétant à lui-même la parole du prêtre : “ Son âme est mûre pour le ciel ”, dit à l'Ange :

“ Qu'elle entre dans les demeures célestes ! ”

Aussitôt, devant les yeux éblouis de Marthe, s'ouvrit une voie lumineuse et le cortège des saints, si souvent invoqués par l'enfant, vint la recevoir et la conduire au séjour de l'éternelle félicité !

Georges PROSPERO.

(*Bulletin de l'œuvre expiatoire*).

Les cœurs pleins d'afflictions sont des cœurs pleins d'anges.

Père FABER.

## Abraham Martin dit l'Écossais et les Plaines d'Abraham



ABRAHAM Martin dit l'Écossais a une histoire assez obscure. On a prétendu qu'il était d'origine écossaise. Les preuves écrites manquent absolument pour appuyer cette prétention. Le surnom l'*Écossais* donné à Abraham Martin est cependant une présomption en faveur de cette opinion.

Martin dit l'Écossais arriva à Québec avec Marguerite Langlois, sa femme, et leur fille Anne, entre 1614 et 1621.

Abraham Martin a laissé son prénom aux plaines où les armées française et anglaise se rencontrèrent le 13 septembre 1759. Le premier concessionnaire de ce terrain fut le chirurgien Adrien Duchesne, qui en fit don au sieur Martin, ainsi que le démontre la pièce qui suit :

“ Nous soussignés certifions à qui il appartiendra que l'an dernier, mil six cent quarante-cinq, que le sieur Adrien Duchesne, chirurgien dans le navire de M. de Repentigny, estant à Québec, nous a dict qu'il avait donné la terre qui luy a été donnée en la ville de Québec, à Abraham Martin, *pilote de la rivière*, et qu'il y pouvait faire travailler en toute assurance. Si le temps luy eust permis d'en passer contract de donation, il l'aurait fait. Ce que nous attestons estre véritable. Fait ce quinziesme jour d'aoust mil six cent quarante-six.

“ Giffar-Tronquet - Letardif - Delaunay - Bissot-Guetet ”.

Un acte de Lecoustre du 27 décembre 1647 qualifie Martin de *pilote royal en ce pays*.

Voilà deux documents authentiques qui affirment que Martin était pilote de la rivière, c'est-à-dire du Saint-Laurent.

Nous avons donc le droit de le proclamer “ le premier pilote du roi en ce pays ” aussi longtemps qu'on ne pourra nous fournir les noms de ceux qui l'on précédé dans cette charge.

Abraham Martin décéda à Québec le 8 septembre 1664.

Le 1er juin 1667, les héritiers de Martin vendaient aux Dames Ursulines de Québec “ la quantité de trente-deux arpents de terre défrichées situées en la banlieue de Québec avec une maison et une grange sises sur la d. terre. ” C'est là la concession qu'Abraham Martin avait reçue de Duchesne avec en plus douze arpents que les MM. de la Compagnie lui avaient donnés par contrat du 16 mai 1650. Les Dames Ursulines payèrent leur acquisition douze cents livres tournois (1).

(1) Acte de Pierre Duquet, notaire à Québec, 1er juin 1667.

En 1922, la Compagnie du Pacifique Canadien, dont le rôle dans le domaine maritime du Canada est bien marqué par les somptueux vaisseaux qu'elle maintient sur la route du Saint-Laurent, a élevé un monument à Abraham Martin, à la basse-ville de Québec, sur les quais où accostent ses transatlantiques.

Ce monument, œuvre du sculpteur Henri Hébert, porte l'inscription :

Ce monument  
Rappelle au passant  
Abraham Martin  
dit l'Écossois  
premier pilote  
du Roy  
sur le Saint-Laurent  
et laboureur  
des plaines illustres qui  
portent son nom.

Bon nombre de familles Martin réclament Abraham Martin comme leur premier ancêtre canadien. Nous croyons qu'elles font erreur. Entre 1640 et 1700, une douzaine au moins de Martin, originaires de différentes provinces de France, vinrent s'établir au Canada. Les familles Martin d'aujourd'hui doivent plutôt descendre de ces colons.

Pour nous, Abraham Martin dit l'Écossais ne laissa pas de descendants de son nom si ce n'est le chanoine Martin. De son mariage avec Marguerite Langlois, il avait eu dix enfants que nous retraçons ici :

1° Anne Martin née en France en 1614, se maria à Québec, le 17 novembre 1635, à Jean Côté, et décéda au même endroit le 4 décembre 1683. Jean Côté était mort le 28 mars 1661.

2° Eustache Martin, né à Québec, le 24 octobre 1621. Décédé non marié avant le 1er juin 1667.

3° Marguerite Martin, née à Québec, le 4 janvier 1624, elle se maria à Québec, le 22 mai 1638, à Étienne Racine (2). Décédée au Château-Richer, le 25 novembre 1679.

4° Hélène Martin, née à Québec, le 21 juin 1627, elle devint, le 22 octobre 1640, la femme de Claude Étienne, puis, le 3 septembre 1647, la femme de Médard Chouart des Groselliers.

5° Marie Martin, née à Québec, le 10 avril 1625, elle se maria, le 21 janvier 1648, à Jean Cloutier (3) et décéda le 25 avril 1699.

6° Adrien Martin, né à Québec, le 22 novembre 1638. Décédé non marié, avant le 1er juin 1667.

7° Madeleine Martin, née à Québec, le 13 septembre 1640, elle se maria, le 6 février 1653, à Nicolas Froget ou Forget, puis, le 1er février 1681, à Jean-Baptiste Fonteneau.

(2) Contrat de mariage devant Jean Guitet, le 16 novembre 1637.

(3) Contrat de mariage devant Claude Lecoustre, le 27 décembre 1647.

8° Barbe Martin, née à Québec, le 4 janvier 1643 et mariée, le 12 janvier 1655, à Pierre Biron. Elle décéda à Québec le 5 octobre 1660.

9° Anne Martin, née à Québec, le 23 mars 1645, et mariée, le 12 novembre 1658, à Jacques Ratté (4).

10° Charles-Amador Martin, né à Québec le 7 mars 1648, fut ordonné prêtre, le 14 mars 1671. A l'érection du chapitre de Québec, le 8 novembre 1684, il reçut un canonicat. Il décéda le 19 juin 1711.

Il est donc certain qu'Abraham Martin n'a plus, depuis 1711, de descendants de son nom. Toutefois, par ses filles, il laissa une très nombreuse postérité. Les Côté, les Racine, les Cloutier, etc., sont répandus un peu partout dans la province de Québec.

P.-G. R.

(Le Bull. des Rech. Hist.)

## Au catéchisme

### RÉPONSES ORIGINALES

**P**OUR signaler à MM. les Curés et aux catéchistes la tournure inattendue que peut prendre parfois dans l'imagination enfantine le meilleur des enseignements, nous allons citer quelques réponses faites aux examens d'instruction religieuse dans deux diocèses de France en juillet dernier.

Les questions posées à l'examen du premier degré étaient faciles ; aussi la plupart des réponses données sont-elles exactes ; quelques-unes cependant sont incorrectes ou incomplètes. La principale disposition pour communier, écrit un candidat, consiste à avoir les mains jointes et les yeux baissés." Les définitions de l'orgueil sont très variées : " C'est un péché qui consiste à se croire plus conséquent que les autres." D'après un autre : " C'est un vice qui nous fait voir comme important le personnage que l'on est." Il a dû ne recevoir que rarement le sacrement de la Pénitence, l'élève qui écrit : " L'absolution, c'est un soufflet que donne le prêtre en vous imposant les mains pour chasser nos péchés." Très diverses sont les traductions des paroles de N.-S. au bon larron. Le bon larron dit à N.-S. : " Puisque tu es tout-puissant, sauve-toi de là." Jésus lui répondit : " Monsieur, je meurs pour vous." — Un candidat termine le récit très détaillé de la Passion par ces paroles : " Le bon larron pleura et regarda N.-S. N.-S. lui répondit : " Allons, ne pleure pas, nous sommes côte-à-côte sur la croix, nous serons de même dans la maison de mon Père bien-aimé."

Pour l'examen du deuxième degré, les travaux sont, en général, très soignés. Les réponses

pour le catéchisme sont excellentes. Quelques candidats omettent, par exemple, les principales cérémonies de la confirmation et notent des détails, qui, à leurs yeux on le devine, sont de première importance : " Pour la Confirmation il ne faut pas oublier de préparer la plus belle chaise pour l'évêque et les plus beaux ornements, puis le vicaire général passe dans les rangs et Monseigneur nous donne un soufflet, ou petite tape qui ne fait pas mal, c'est cela être confirmé."

Belle réponse... Une lauréate, après avoir énuméré une longue liste des motifs qui ont poussé N.-S. à instituer l'Eucharistie conclut : " Il y a un motif qui "supprime" tous les autres, c'est l'amour ; parce que Jésus nous aime, Il est capable de tout et pour rester toujours avec nous Il aime mieux rester prisonnier au Tabernacle."

Une petite fille très attentionnée nous confie que " la mère de Moïse, avant d'exposer son fils sur le Nil, l'enveloppa dans un imperméable ". Pourquoi Moïse n'est-il pas entré dans le ciel ? " C'est qu'avant de mourir il frappa deux fois le rocher, aussi Notre-Seigneur crut qu'il lui en voulait et... il lui ferma la porte." Ruth fut récompensée de son dévouement en épousant Job.

La Vie de Notre-Seigneur nous fournit des détails qui vont jeter un jour nouveau sur des questions délicates. Savez-vous pourquoi Joseph, et Marie ne purent trouver de place dans l'hôtellerie ? Un enfant vous en donne une raison décisive : " C'est que, les bergers et les mages qui venaient pour l'adorer occupaient tous les logements ". Mais un autre va résoudre la difficulté d'une façon très simple : " Joseph qui était charpentier eut vite fait de construire une petite étable."

Les Juifs s'étonnaient de la science de Jésus : " D'où lui vient, disaient-ils, cette science, à lui qui n'a pas étudié ? Une petite fille nous expliquera le mystère : " Jésus revint d'Égypte à l'âge de quatre ans, il s'établit à Jérusalem et tous les matins il allait "au cours". Un enfant de patronage, que n'effraye pas la netteté des termes, explique ainsi la perte de Jésus au temple : " Jésus aidait son père à Nazareth ; or, un jour que Joseph et Marie avaient été voir un défilé, ils perdirent Jésus." Un autre ajoute irrévérencieusement : " A part son escapade dans le temple parmi les docteurs, rien ne montre dans la vie de Jésus jusqu'à trente ans sa divinité." Un petit Parisien, qui n'a certainement jamais fait paître des brebis mais qui a le souci de la justice, place dans la bouche de Notre-Seigneur s'adressant à saint Pierre cette recommandation : " Paye mes agneaux, paye mes brebis."

Certaines petites filles expliquent dans un langage imagé ce qu'elles ont compris. " L'aube dit une future couturière, c'est comme un

(4) Contrat de mariage devant Audouard, le 19 août 1657.

gilet, la chasuble est un paletot et chacun sait que le gilet se met avant le peletot." Une autre nous apprend que la chasuble est faite comme un "tablier fantaisie". Une troisième souligne que le prêtre dans les processions porte le Saint-Sacrement sous un "dé".

Les mariages "mixtes" sont ceux qui ne sont faits qu'à la mairie, entre parents, et sans témoins dignes de ce nom ; l'Église peut les défaire comme elle veut, car elle ne prend pas au sérieux ce qui peut s'appeler une sorte de "noviciat au mariage".

"L'encens est un mélange d'huile d'olive et de baume pour signifier la pureté" ; "le Saint-Esprit est la troisième personne du singulier" : la "charité consiste à aimer le péché comme nous-mêmes". Le Jeudi-Saint "il y a dans chaque paroisse la lavement des pieds des vicaires". "Nos devoirs envers les prêtres sont de prier pour eux et de leur donner du pain bénit et des cierges."

Sur l'histoire de l'Église, quelques fantaisies. Ainsi il faut rectifier certaines appréciations données par quelques candidats. A cette question "Quels Ordres religieux ont fondés saint Dominique et saint François d'Assise ?" une candidate répond : "Saint Dominique a fondé les frères prêcheurs ou frères Majeurs, ainsi appelés parce qu'ils se croient plus que les autres, par opposition aux franciscains ou frères mineurs, ainsi appelés parce qu'ils se croient moins que les autres." "Ces frères-là, nous dit un candidat, prêchent plutôt les peuples sauvages, non civilisés" et il ajoute : "Il y en a beaucoup en France".

Les chefs du Protestantisme sont bien connus des lauréats. L'un d'eux cependant confond Luther avec J.-J. Rousseau, un autre appelle Calvin : "l'Évêque de Genève" et nous raconte avec détails l'histoire d'Henri VIII, "connu sous le nom de Barbe bleue". Il conclut : "Tous ces gens-là ne valent pas Jésus-Christ, qui était le plus saint des hommes. La preuve qu'il n'avait pas de péché, c'est qu'un jour, il dit à des gens qui l'écoutaient : "Levez le doigt, celui qui dit que j'ai fait des péchés" et personne ne leva le doigt. Il est au Ciel N.-S. c'est sûr, puisque c'est dans le *Credo* ; aussi j'aime mieux être Catholique."

Ces amusantes et curieuses réponses prouvent qu'il faut beaucoup de pédagogie, de préparation, de science pour faire le catéchisme. Il est difficile de donner aux enfants des notions qu'ils ne puissent pas déformer. Ils sont inattentifs, distraits, encombrés d'images différentes, et, ainsi, exposés à ne retenir que sous une forme tronquée et erronée ce que nous leur enseignons de notre mieux.

(*La Semaine religieuse de Lille*).

## Le Monsieur de Bombay



ŒUR Théodorine était aux abois. Aucune réserve dans la caisse. Que faire ? Solliciter des Pères Jésuites l'argent nécessaire pour suffire aux premiers besoins ? Sœur Théodorine préfère leur demander de prêter en nature les denrées indispensables, sauf à leur faire remettre l'équivalent le plus tôt possible.

Mais voici que, le troisième jour de la retraite, la fille employée d'ordinaire à l'économat va trouver la supérieure, la priant de venir visiter le réservoir aux provisions. On y voit empilés des sacs contenant des produits de toute espèce : riz, sucre, café. Des récipients contiennent du vin, de la bière, auxquels on a joint d'excellentes confitures. Boîtes et sacs portent le nom et l'adresse de Sœur Théodorine ; le tout est arrivé dans une charrette à bœufs.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait attendre le charretier ? dit la supérieure.

— Il n'a pas voulu s'attarder. Il a dit que le monsieur dont il était l'envoyé lui avait prescrit de revenir une fois la charrette déchargée, et sans attendre de réponse.

— N'a-t-il pas dit le nom de ce monsieur ?

— Non. Il a ajouté seulement qu'il devait rentrer sans retard à Bombay.

La communauté était sauvée pour quelque temps de la famine. Mais il fallait tout d'abord rendre aux Pères Jésuites les provisions empruntées. Or, le dernier jour de la retraite, la supérieure reçut un pli inattendu, contenant 200 roupies envoyées par une dame inconnue. Elle put, avec cet argent, faire acheter sans retard, à Bombay, les denrées destinées au magasin de provisions des religieux.

La main de saint Joseph était trop visible pour que Sœur Théodorine oubliât de proclamer, une fois de plus, sa protection. C'était le moyen de s'assurer de nouvelles faveurs.

Un an après, le même inconnu envoya encore à Bandora une charrette chargée de présents variés. Elle contenait notamment une grande quantité de ces foulards à carreaux rouges si appréciés des Indiens, qui s'en couvrent la tête, ou s'en entourent le cou, pour peu qu'il fasse un peu frais.

Sœur Théodorine désirait justement faire cette surprise à ses vieillards. Elle fut aussi charmée que stupéfaite d'un pareil envoi. Le don était, cette fois, accompagné d'une lettre, mais qui ne dévoilait pas le bienfaiteur.

Peu de temps après, la supérieure avait conduit quelques-unes de ses meilleures élèves à la campagne, et elles étaient allées prier dans une petite chapelle dédiée à Notre-Dame du

Bon-Conseil. Elles sortaient de la chapelle, lorsqu'un étranger s'approcha de la Sœur, et lui dit :

— Vous venez passer la journée ici avec vos enfants ?

— Oui, c'est une récompense accordée à toutes celles qui ont donné pleine satisfaction durant le trimestre dernier.

— C'est très bien. Vous avez été contente, je crois, de ce que je vous ai envoyé récemment, surtout des mouchoirs à carreaux ?

— Oh ! Monsieur, c'est donc vous qui m'avez envoyé cela ?

L'inconnu baissa la tête sans rien dire, salua profondément et se retira. Sœur Théodorine sut, plus tard, que c'était un ancien major de l'armée anglaise, qui, devenu veuf, partageait son temps, à Bombay, entre la prière et les œuvres de charité. Mais qui lui avait inspiré de secourir la pauvre maison, au moment même où la famine était à ses portes ?

#### LA DAME DE BANDORA.

Un matin de la même année 1871, Sœur Joséphine, économe, se présente au bureau de la supérieure :

— Il y a encore, dit-elle, un peu de riz au réservoir ; mais il faudrait des ingrédients pour faire le curry (sauce piquante qu'on mange avec le riz) ; il faudrait du poisson ou de la viande ; il faudrait des pommes de terre ; il faudrait même du bois pour faire la cuisine. Or, il n'y a plus rien de tout cela. N'avez-vous pas encore un peu d'argent pour envoyer acheter au bazar ce qui est nécessaire pour le dîner de nos pauvres ?

— Non, dit Sœur Théodorine, mais j'ai confiance que notre bon Père saint Joseph enverra aujourd'hui de quoi servir un bon dîner à ces chers pauvres.

Un peu avant 9 heures, nouvelle instance de Sœur Joséphine. Cette fois, elle a le visage consterné.

— Eh bien ! dit-elle, nos pauvres n'auront rien à manger aujourd'hui !

A peine a-t-elle tourné le dos, qu'un laquais galonné d'or se présente au petit parloir. Grand, de bonne mine, d'une politesse pleine d'affabilité, il rappelle, par sa mise, les serviteurs des rajahs ou ceux des gouverneurs anglais. Il remet une lettre à Sœur Théodorine. Celle-ci l'ouvre, et y trouve quelques lignes fort brèves d'une dame, qui lui envoie en même temps des billets pour une certaine somme.

La supérieure rappelle immédiatement Sœur Joséphine, et, lui tendant un billet de dix roubles :

— Envoyez vite au bazar, dit-elle, acheter ce dont vous avez besoin pour le dîner.

Cependant, Sœur Théodorine interroge le laquais :

— Où donc demeure cette bonne dame ?

— Au mont Bandora.

— Attendez un instant ; je vais écrire quelques mots pour la remercier.

— Ce n'est pas nécessaire. Elle m'a dit de vous remettre la lettre et de revenir aussitôt.

Sur ce, il salue gracieusement et disparaît. Cependant la supérieure voudrait exprimer à tout prix sa gratitude :

— Rappelez donc ce jeune homme, dit-elle à Sœur Joséphine.

Mais il n'est plus là. Les deux religieuses sortent dans la rue, qui est fort longue ; elles regardent à droite et à gauche : aucune trace de l'inconnu.

Peu de temps après, Sœur Théodorine rapportait le fait à Mgr Meurin.

— C'est probablement, dit-il, la Sainte Vierge qui vous a envoyé cet argent. Il y a au mont Bandora une Vierge miraculeuse renommée, appelée *Our Lady of mount Bandora*. C'est d'elle sans doute que vous avez reçu ce message et ce secours.

Sur quoi la supérieure remarquait, plus tard :

— Je pense toujours que c'est par l'intercession de saint Joseph que je fus aidée ce jour-là. Il se sera peut-être arrangé avec sa chère et chaste épouse pour m'envoyer de l'argent, et il me semble que ce serviteur pouvait bien être un ange.

Mgr LAVEILLE.

(Extrait d'*Une sœur Missionnaire*, Sœur Théodorine de la Passion).

Une femme judicieuse, appliquée, et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut.

FENELON.

L'homme n'est pas consolé par l'homme, et ayant lui-même besoin de secours, il ne peut donner aux autres qu'un secours insuffisant dans l'adversité. Otez Jésus, le modèle de la vertu est ruiné de fond en comble ; le souffle qui élève les grandes âmes n'est plus qu'un air qui se dissipe dans le vide.

Cardinal MATHIEU.

Il n'y a qu'à glisser pour faire le mal ; pour faire le bien il faut gravir.

L'esprit oisif est une maison ouverte à tous les malfaiteurs.

Ne dépensez pas pour votre superflu le nécessaire de vos parents.



# LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

2

Le tigre que j'avais abattu était vraiment colossal. Il n'y a que les sunderbands du delta du Gange pour en produire de semblables. Je frémis en l'examinant. Sa tête avait les dimensions de celle d'un bœuf de grosseur ordinaire ; elle était presque carrée ; les yeux grands, ronds, rougeâtres et protégés par une forêt de poils, lui donnaient un aspect terrible. Les membres étaient énormes, et les ongles d'une dureté et d'une longueur effrayantes. De sa large gueule sortait une langue couleur de sang corrompu.

C'était bien là le véritable tigre, dépassant de beaucoup en taille et en puissance tout ce que j'avais vu dans la ménagerie du lord Bentinck.

Ma joie était extrême, on le conçoit. Elle redoubla, s'il est possible, lorsque je constatai que j'avais abattu le monstre d'un seul coup. En effet, ma première balle l'avait frappé entre les deux yeux, et était sortie derrière l'épaule droite. Ce coup unique avait été mortel. Ma seconde balle n'avait pas atteint le tigre. Il fallut dix hommes pour le transporter à Rajapoot, d'où j'expédiai mon domestique au colonel Lochleven pour lui annoncer mon brillant succès. Quant aux autres officiers, je n'avais pas à m'inquiéter de leur apprendre la nouvelle ; j'avais reconnu autour de moi plusieurs de leurs gens déguisés.

## II

COMMENT ON REFAIT SA FORTUNE.— FÊTE DE RAM-LILA.— PARTIE DE CHASSE OFFICIELLE.

En vérité, il y a d'étranges retours dans la société, et la position d'un homme dans l'esprit de ses semblables tient à bien peu de chose. J'étais venu au Bengale avec d'honorables états de service, une réputation intacte et autant d'habileté qu'un autre dans ma profession ; de plus, j'avais le courage, sous ce climat torride, de vivre avec la simplicité et la tempérance d'un soldat, et je n'avais recueilli que le dédain ; on me fuyait comme un être inférieur, comme le paria de la pauvreté.

Or, un beau jour, ou plutôt une belle nuit, je me place sur la route d'une bête féroce, je lâche un coup de carabine. Cette action très simple accomplie, et toute naturelle chez un homme de guerre destiné par état à braver tous les périls, je reviens parmi mes collègues qui m'évitaient auparavant. Aussitôt ils se pressent à l'envi autour de moi, me serrant les mains avec effusion, me comblant d'éloges et de félicitations. J'emportai les deux cents guinées que j'avais gagnées par suite du pari. On m'invita à toutes les tables, on se disputa ma présence dans les réunions les plus aristocratiques ; on me montra du doigt dans les lieux publics ; en un mot, je devins un personnage, un héros, et cela pour avoir eu la chance de loger une balle dans la tête d'un tigre avec la même précision que j'eusse pu le faire dans une cible. Singulier revirement de l'opinion, n'est-il pas vrai ?

Mais il n'y avait qu'un homme dont l'estime me fût particulièrement chère, celle du colonel Andreas Lochleven. Malheureusement il nous quitta bientôt, appelé à un poste plus considérable en Angleterre, dont il ne devait pas jouir de longues années. En partant, il emporta ma peau de tigre, et me laissa, avec les plus sages recommandations, son excellente carabine.

Une nouvelle occasion ne tarda pas à s'offrir pour moi d'éprouver la sûreté de cette arme. Le mois d'octobre approchait, ramenant la grande fête annuelle religieuse du pays : le Ram-Lila (dieu hindou). A cette occasion, le gouverneur général réunit dans un banquet tous les personnages marquants de l'armée, et le lendemain s'ouvre une grande partie de chasse.

Il paraît que mon nom et mon exploit de Rajapoot étaient parvenus jusqu'aux oreilles de lord Bentinck, car je reçus de sa part une invitation, non à dîner, mais, ce que je préférerais, à la chasse qui devait suivre. Le gouverneur eut même la gracieuse attention de mettre un éléphant à ma disposition et à celle de mes amis.

Bien que mon début de Rajapoot n'eût aucunement augmenté mon goût pour la chasse au tigre, je me réjouis cependant de la courtoisie dont j'étais l'objet. J'étais fier de pouvoir me produire devant lord Bentinck, et sous les yeux de ses illustres hôtes. Nul doute que mon avenir ne dût prochainement s'en ressentir. Je résolus donc de me distinguer à tout prix, et j'attendis avec impatience la fin des fêtes qui offraient cependant un attrait particulier.

Enfin, nous étions au jour tant désiré. Avant trois heures du matin, je fus éveillé par des rumeurs qui montaient de toutes les parties du camp, ordinairement silencieux à ce moment. C'était la chasse qui s'apprêtait. M'étant habillé à la hâte, j'éprouvai une agréable surprise en apercevant, au sortir de mon bengalo, l'éléphant que le gouverneur m'avait promis, et qui stationnait déjà à ma porte.

J'envoyai chercher le major Bedlan, le même qui avait tenu et perdu contre moi le pari proposé, au sujet du tigre de Rajapoot. Il avait soldé, avec une bonne grâce parfaite, les deux cents guinées de l'enjeu, et nous étions, depuis lors, dans les meilleurs termes. Je lui avais offert une place sur mon éléphant, et il avait accepté avec reconnaissance.

Brompson devait également se joindre à moi.

Ces compagnons ne tardèrent point à paraître, costumés à l'anglaise et armés jusqu'aux dents. Ils étaient suivis d'un véritable bataillon de domestiques, dont les uns portaient des vivres, les autres des armes ou des vêtements de rechange.

Nous nous occupâmes sur-le-champ de nous établir confortablement sur l'éléphant. C'était la première fois que je montais l'un de ces puissants animaux, l'usage à Barrackpouër n'en étant permis qu'au gouverneur et aux gens de sa maison. Lord Bentinck en entretenait dix des plus beaux et des plus renommés, de véritables éléphants de guerre, en un mot. Toutefois, il en avait fait venir douze autres pour la circonstance, et il m'avait expédié un de ces derniers.

Mon éléphant, couvert d'une magnifique housse écarlate, brodée d'or, portait sur le dos une sorte de caisse de phaéton, où trois personnes, au plus, pouvaient s'asseoir. La croupe était surmontée d'un petit siège pour un domestique. Le cocher ou cornac, accroupi sur la tête de l'animal, garnie d'un coussin, avait un fusil en bandoulière et un grand sabre pendu au côté ; de plus, il tenait une courte hallebarde en cuivre, à pointe émoussée destinée à presser la tête de l'éléphant, quand il n'obéit point assez promptement ; mais d'ordinaire il est d'une admirable docilité, et je ne crois pas qu'il existe de cheval de manège saisissant aussi bien les intentions de son cavalier.

Chacun de nous offrit d'abord à l'éléphant un morceau de pain d'épice, qu'il prit adroitement dans nos mains, en nous témoignant à sa manière la satisfaction qu'il ressentait. La distribution faite, il se coucha sur le ventre, ploya les jambes de derrière, et écarta tout à fait celles de devant ; il demeura immobile dans cette position, malgré la gêne qu'elle devait lui causer. Un valet appuya une échelle le long des flancs de l'animal, et nous gagnâmes par ce moyen notre petit coupé. Un officier sike, qui avait sollicité la faveur d'occuper le siège du domestique, nous suivit. Notre caisse ayant été soigneusement fermée, on suspendit l'échelle au côté droit de l'éléphant. Puis, quand nous fûmes complètement installés, le cornac, flattant de la main notre colossale monture, lui commanda de se relever doucement et sans secousse, pour ne point incommoder ses maîtres.

Bien que l'animal eût reçu la meilleure éducation, je crus, lorsqu'il se redressa, que j'étais à bord d'un navire qui faisait naufrage. Ce n'est, en effet, que par un violent effort que cette masse énorme réussit à se remettre debout. À la vérité, cette manœuvre n'a rien de dangereux, elle n'est que pénible pour les voyageurs.

Nous nous rendîmes au parc du gouverneur, qu'animaient un mouvement extraordinaire : partout des éléphants, des chameaux, des chevaux allant et venant au milieu d'une multitude de piétons.

À quatre heures et demie, lord William Bentinck quitta le palais avec les officiers généraux de sa suite.

Ce brillant état-major prit place aussitôt sur les éléphants qui l'attendaient, rangés devant le perron d'honneur.

À cinq heures, la chasse s'ébranla et se mit en marche tumultueusement, au bruit des acclamations, des fanfares, des sons assourdissants du tam-tam. Néanmoins, elle présenta un spectacle imposant quand elle se déroula dans les plaines du Gange avec ses vingt-deux éléphants, ses cent cinquante chameaux, ses chars nombreux, ses cinq cents cavaliers et son millier de domestiques. Je me demandai si, avec cet immense appareil, nous ne ferions point fuir tous les tigres de la contrée. Mes compagnons, à qui je communiquai mes craintes, me rassurèrent. À leur dire, les régions que nous allions parcourir avaient été explorées, et on savait, de source certaine, que les tigres et autres fauves y pullulaient ; les hommes qui nous accompagnaient devaient servir à les envelopper.

Ayant laissé derrière nous le Gange et les sunderbands où l'on ne peut pénétrer qu'avec la hache ou le feu, nous remontâmes au nord, vers les vastes jungles des principautés sikes.

Charmé d'abord d'être perché sur un éléphant, j'enviai bientôt le bonheur des cavaliers qui galopaient à nos côtés. L'éléphant, en effet, n'a que deux allures : l'une assez douce, mais très lente ; l'autre plus vive, mais très dure et extrêmement fatigante. Dans ce dernier cas, l'animal avance à pas démesurés, jetant ses jambes antérieures, au lieu de les poser. On tangué, on roule, on est cahoté ; l'on dirait une combinaison de tous les mouvements désagréables, et cela pour faire deux lieues à l'heure.

Je finis cependant par m'habituer à ce mode de locomotion. Au bout de deux jours, nous atteignîmes les pays sikés. Un moment, je demeurai convaincu que nous allions être victimes de la plus cruelle déception pour le chasseur, celle de ne point rencontrer de gibier. Durant la route, on nous avait promis monts et merveilles ; et quand nous parûmes, tous les tigres avaient évacué la contrée ; il nous venait des notables de tous les villages, protestant que, de mémoire d'homme, jamais tigre ni bête féroce ne s'étaient montrés dans leur canton.

Alarmé de ces rapports, je consultai mes compagnons, qui n'en firent que rire. Ils m'expliquèrent qu'il en était ainsi à toutes les grandes parties de chasse. Je ne tardai point à reconnaître que ces députations qui ne cessaient de nous donner des nouvelles décourageantes n'avaient d'autre but que de se débarrasser de nous. Toutes, en effet, affirmaient que leur pays, à la vérité, était exempt de bêtes fauves ; mais qu'à vingt lieues de là nous en trouverions autant et plus, peut-être, que nous n'en désirerions. Enfin c'était à qui nous éloignerait de son territoire, et certes, ce n'était pas sans motif. Notre cavalerie et les nombreux maraudeurs qui nous suivaient levaient sans scrupule un large tribut sur la chétive pitance des villages que nous traversions, bien que nous n'omissions jamais de payer exactement pour nos gens. Quant à réprimer ces désordres, il n'y fallait pas songer, enracinés qu'ils étaient par une habitude immémoriale ; d'ailleurs, nous n'en avons pas le temps. Il est facile de le comprendre ; nous étions un fléau pour les cantons où nous passions, et chacun d'eux cherchait à s'en préserver en le détournant sur ses voisins.

Ne prêtant aucune attention aux observations que nous adressaient les habitants, nous choisîmes la région qui nous parut la plus convenable, et nous nous disposâmes à ouvrir la chasse. Nous étions à proximité d'une série de jungles qui se déroulaient au pied de hauteurs boisées, et dont un cours d'eau de moyenne largeur baignait le pied. Nous résolûmes de traquer vigoureusement ce territoire, où, d'après nos renseignements, les tigres devaient abonder.

A chaque extrémité des jungles, on forma une ligne d'éléphants, appuyée d'un côté aux montagnes, et de l'autre à la rivière. De nombreux traqueurs gagnèrent le revers des hauteurs, qu'ils devaient redescendre vis-à-vis de nous, en rabattant les bêtes fauves vers le cours d'eau. Sur la rive opposée de la rivière, on avait rangé une double haie de cavaliers avec ordre d'intercepter le passage. De la sorte, les bêtes sauvages, n'ayant plus d'issue, seraient forcées de déboucher sur les points gardés par les chasseurs et les éléphants.

Bientôt tout le monde fut à son poste. Je pris place sur la ligne de l'ouest, où il n'y avait que onze éléphants, tandis que l'autre, où était le gouverneur, en comptait treize.

De longues clameurs, les sons métalliques du tam-tam et des cymbales s'élevant sur les hauteurs, nous annoncèrent que la battue commençait. Les cavaliers, postés le long de la rivière, y répondirent aussitôt par un tapage infernal, afin de chasser de notre côté les bêtes féroces qui descendaient vers eux. Les chevaux frissonnaient de terreur ; les éléphants relevaient leurs trompes et montraient de l'agitation.

Alors il nous fut donné de jouir du spectacle d'un défilé d'animaux de toute espèce. Des bataillons de singes s'élançaient de la jungle, et, passant au-dessus de nos têtes en sautant d'arbre en arbre, gagnaient la campagne ou d'autres bois. Des daims, des hyènes, des chacals, des buffles, se précipitèrent ensuite avec impétuosité par les issues, et nous les laissâmes s'échapper. Il n'y eut qu'un rhinocéros, que nous saluâmes au passage de deux coups de feu ; mais les balles rebondirent sur sa peau comme sur une cuirasse de fer.

De sourds et rauques mugissements, la chute d'arbres brisés ou déracinés, l'agitation croissante de nos éléphants nous avertirent de l'approche d'animaux plus redoutables.

Deux éléphants sauvages ne tardèrent point à paraître. Une salve de mousqueterie les accueillit ; mais elle n'eut d'autre effet que de leur faire rebrousser chemin. Ils rentrèrent dans les jungles, puis se montrèrent de nouveau sur la rivière qu'ils franchirent ; ensuite, renversant tout devant eux, ils rompirent la double haie de cavaliers, qui céda prudemment, et ils prirent la fuite.

Je ne pus m'empêcher de manifester mon désappointement.

“Soyez tranquille, me dit le major, et tenez-vous prêt ; car, si j'en crois mes oreilles, nous allons avoir affaire à forte partie.”

Il ne se trompait pas ; le bruit d'une vive fusillade, qui éclatait de l'autre côté des jungles, nous apprit que la lutte s'engageait chaudement par là. En même temps, des rugissements si formidables retentirent presque à nos pieds que deux de nos éléphants se rejetèrent en

arrière, et, plusieurs chasseurs, croyant déjà le tigre sur eux, déchargèrent leurs armes au hasard.

A l'exemple de mes compagnons, j'épaulai ma bonne carabine, et, les yeux attentivement fixés sur la ligne où finissaient les arbres, je me tins prêt à faire feu sur le premier tigre qui se présenterait.

Soudain, mon éléphant poussa un barril sinistre, auquel le major Bedlan répondit par un cri douloureux. L'officier, assis à ma gauche, se pencha vivement et lâcha ses deux coups de feu à la fois.

“ Nous avons un tigre sur nous, me dit rapidement Brompton ; Bedlan a été touché ! ”

Là-dessus, le lieutenant, avec une imprudence que son trouble expliquait, tira ses deux coups de fusil tellement près de ma figure que je regardai comme un miracle de n'avoir eu que la barbe et les cheveux brûlés. Une minute, je restai aveuglé par la poudre et la fumée. Quand je fus à même de distinguer quelque chose, un horrible spectacle s'offrit à mes regards : le sang ruisselait du flanc gauche de l'éléphant ; un tigre de la plus grande taille, qui s'était glissé jusqu'à nous, je ne sais comment, broyait de ses dents la jambe du malheureux major en même temps qu'il déchirait de ses ongles les côtés de notre monture. L'éléphant, continuant de barrir, s'efforçait, mais en vain, d'arracher l'ennemi à son vaste flanc. Les coups de feu de Brompton n'avaient pas porté, ceux de Bedlan avaient seulement labouré l'échine du tigre et ne l'avaient rendu que plus terrible. Le major, je puis lui rendre cette justice, luttait avec un courage surhumain pour se dégager ; mais ses tentatives ne servaient qu'à rendre la bête fauve plus acharnée à sa proie.

Depuis le commencement du combat, l'officier sike placé derrière nous cherchait à intervenir ; mais, gêné tantôt par les parois de la caisse que nous occupions, tantôt par le major dont le corps lui cachait celui du tigre, il ne trouvait pas moyen d'ajuster. A la fin, cependant, ayant réussi à tirer, il lâcha ses deux coups de feu avec la même imprévoyance que mes deux compagnons. Les deux balles se logèrent dans l'arrière-train de l'animal. Celui-ci, poussant un affreux rugissement, abandonna la jambe de Bedlan, et glissa le long de l'éléphant, dont il laboura les chairs plus profondément encore. Le colosse, hurlant de douleur, s'agitait avec des mouvements si brusques, que je redoutais à chaque instant qu'il ne nous précipitât à terre et que nous ne fussions écrasés sous son énorme masse.

Seul, désormais, j'étais en mesure de mettre un terme à cette affreuse situation, car il n'y avait plus que moi d'armé. Après avoir pris la précaution de me coucher à plat ventre sur le dos de l'éléphant, j'appuyai le canon de ma

carabine sur le front du tigre et je tirai. Je crus mon coup manqué ; la bête féroce enfonçait avec un redoublement de rage ses dents et ses griffes dans le flanc de notre monture ; mais c'était sa dernière convulsion ; ses membres se détendirent, son regard ardent s'éteignit, ses rugissements cessèrent, et elle retomba, inerte, sur le sol, où l'éléphant se mit à la percer de ses défenses et à la piétiner avec furie.

Ce dramatique incident ne nous avait pas permis de nous occuper du reste de la chasse où la partie devait également être chaudement engagée, à en juger du moins par le bruit qui retentissait à nos oreilles : les rugissements des fauves, les barrits des éléphants, les clameurs des hommes se mêlaient aux coups de feu qui éclataient sans interruption. Et, en effet, lorsque nous promenâmes nos regards autour de nous, il nous sembla qu'une véritable légion de tigres, traqués par nos gens, s'étaient élancés des jungles. De toutes parts ils bondissaient entre les cavaliers, se suspendaient aux flancs ou aux jambes énormes des éléphants, fuyaient à travers la campagne ou rentraient sous bois.

Tout près de nous, un tigre de la plus belle venue, s'acharnant sur la trompe d'un éléphant, faisait courir un immense danger aux officiers qui montaient ce dernier. Le colosse, attaqué dans la partie sensible de son corps, fou de douleur et hors de lui, imprimait d'effroyables secousses au fardeau qu'il portait, en cherchant à se débarrasser de son impitoyable agresseur à qui s'adressait l'unique coup resté dans ma carabine ; mais, empêché d'ajuster avec précision par les secousses que les mouvements saccadés de l'éléphant imprimaient à mon bras, je fus loin, probablement, d'atteindre le but.

L'officier sike, qui se tenait toujours derrière nous, et qui avait rechargé son arme, tira de nouveau. Cette fois, son projectile atteignit la tête de l'éléphant, dont cette blessure augmenta la colère et l'agitation désordonnée. Je ne sais ce qu'il serait advenu, si l'un des nombreux cavaliers qui couraient autour des éléphants, n'eût transpercé le tigre de sa lance.

Les fauves ne cessaient de sortir des jungles. Deux tigres vinrent encore nous attaquer, mais sans nous faire courir de péril sérieux, car nous étions au milieu d'une troupe de cavaliers dont les lances, longues et parfaitement affilées, formaient un rempart inexpugnable. Nous tuâmes aisément les bêtes féroces par-dessus les têtes de nos hommes. Les tigres commencèrent bientôt à s'éloigner. Comme le jour touchait à sa fin et que nous nous préparions à quitter le champ de bataille, nous en aperçûmes un de proportions énormes, rasé dans un buisson. Profitant de la halte de notre éléphant, qui demeurait immobile de surprise,

je visai la bête fauve au défaut de l'épaule, je lâchai la détente. Le tigre, atteint, voulut bondir ; mais ma seconde balle l'arrêta dans son élan, et il retomba mort sur le sol.

Dût-on inculquer ma modestie, je dirai que ce coup eut les honneurs de la journée. Lord Bentinck voulu bien me féliciter le soir de cet exploit, dans un souper homérique qui fut servi non loin du théâtre de la lutte. Ce début, qui nous coûtait cher, fut considéré comme magnifique. Notre bilan s'établissait ainsi : dix-sept tigres tués, onze léopards, trois panthères, deux rhinocéros, un éléphant sauvage et quelques autres bêtes de moindre importance ; mais, par contre, nous avons perdu trois de nos éléphants, dont plusieurs, en outre, étaient blessés ; un lieutenant et un enseigne avaient péri sous la griffe des tigres ; une dizaine d'officiers, parmi lesquels le major, avaient été atteints plus ou moins grièvement. Il fallut amputer le malheureux Bedlan deux jours après.

Malgré ces pertes, la chasse se poursuivit durant cinq jours encore ; mais nous n'eûmes plus d'incidents aussi dramatiques ni de parties aussi terribles.

Au bout de onze jours d'absence, nous rentrâmes dans Barrackpour, rapportant plus de trois cents peaux de fauves de toute espèce. Il est vrai que nous avons causé plus de dégâts dans les cantons traversés par nous que n'eussent causé pendant un siècle toutes les bêtes éroces tombées sous nos coups.

### III

#### DES TIGRES COMME ON EN VOIT PEU

Il y avait cinq mois que je me reposais sur mes lauriers, à Barrackpour, jouissant, parmi les officiers de mon corps, d'une estime qui s'accroissait tous les jours, bien que je n'eusse pas changé mon régime de vie et que je n'eusse accompli aucun nouvel exploit.

A cette époque, j'eus à faire un petit voyage à Calcutta, où le gouverneur était rentré depuis six semaines. La mission dont j'étais chargé m'obligeait à voir sir Ewart Mackensie, l'un des principaux secrétaires du gouvernement.

Sir E. Mackensie était un des plus aimables gentlemen de Calcutta ; je l'avais vu deux fois à Barrackpour, entre autres à la chasse officielle qui avait suivi les fêtes de Ram-Lila ; cependant je n'avais pas eu de rapports personnels avec lui, mais il avait beaucoup entendu parler de moi, et il me demanda de lui raconter en détail le pari que j'avais tenu contre Bedlan ainsi que ce qui s'en était suivi. Parfois il s'étonnait de mon inaction présente ; il affirmait en plaisantant que j'étais né tueur de tigres, et que j'avais une étoile pour cette redoutable profession.

“ Tenez, mon cher Mac-Dowgal, me dit-il un matin que j'entraï chez lui, voici pour vous une excellente aubaine.

— Qu'avez-vous donc à me communiquer ? demandai-je étonné.

— Il s'agit d'une lettre que je viens de recevoir de mon frère. Il commande, vous le savez, la station de Ramgur, et il me parle de faits étranges, dont je veux vous mettre à même de juger.”

Là-dessus, sir E. Mackensie me lut la lettre du major, son frère ; elle mentionnait, effectivement, un phénomène singulier, qui se produisait depuis quelques semaines dans la contrée qu'habitait l'officier. Cette région, qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vue très peuplée de tigres, en regorgeait maintenant ; il n'était point de nuit qu'on n'eût à signaler de nombreuses déprédations de leur part dans quelque village de la circonscription. Néanmoins, le jour, on ne remarquait pas plus de fauves que d'habitude. A la différence de leurs confrères des autres pays, les tigres de ces cantons n'exécutaient jamais leurs coups que durant les ténèbres, et il était rare qu'en plein soleil ils donnassent lieu à quelque plainte.

L'effroi et la désolation s'étant emparés de la population hindoue, sir Hardee Mackensie jugea le cas assez grave pour en référer au gouvernement général. Il annonçait que la terreur qu'inspiraient ces tigres avait mis tout en désarroi ; on ne payait plus les impôts, on foulait aux pieds les règlements, et cette situation ouvrait la porte à d'intolérables désordres ; les violences, les vols se multipliaient ; il n'y avait plus ni paix, ni sécurité, ni commerce, et le mécontentement contre les Anglais devenait général.

Le major ajoutait qu'il croyait très difficile de remédier au mal. Les battues organisées de jour avaient été inutiles, et les cipayes se refusaient à une expédition nocturne ; la frayeur, la superstition glaçaient le cœur des plus courageux. S'imaginant que les tigres étaient déchaînés contre eux par les dieux irrités, ils cherchaient à apaiser ces derniers au moyen des sacrifices et des amulettes ; ils se seraient laissé dévorer jusqu'au dernier plutôt que de s'aventurer dans la campagne durant les ténèbres, pour combattre les bêtes fauves.

Le major terminait sa lettre en priant son frère d'agir auprès du gouverneur, afin qu'on lui envoyât un bataillon d'Européens avec lesquels il s'efforcerait de purger son district des ennemis qui l'infestaient.

“ Je vous le répète, mon cher Mac-Dowgal, reprit sir Ewart Mackensie, voilà bien votre affaire ; on assure que, dans la guerre au tigre, vous valez à vous seul une compagnie de soldats. Et comme il est absolument impossible à lord Bentinck de diminuer en ce moment les

forces anglaises qui occupent cette ville, vous lui rendrez un grand service, ainsi qu'à mon frère, si vous consentez à partir pour Ramgur.

Je tâchai, mais en vain, de décliner la mission périlleuse qu'on me proposait. Sir Ewart Mackensie réfuta victorieusement toutes mes objections ; je dus céder, et le secrétaire, ayant immédiatement soumis l'affaire au gouverneur, revint m'annoncer que lord Bentinck comptait sur moi, et m'exemptait du service ordinaire pour un temps illimité ; de plus, il se chargeait de tous mes frais de voyage et de séjour à Ramgur.

Je rentrai deux jours plus tard à Barrackpour, où je pris ma carabine, et je me mis en route sans autre escorte que mon domestique.

Le colonel Fagan, major-général de l'armée du Bengale, et commandant à Barrackpour en l'absence de lord Bentinck, avait donné des ordres pour me faciliter les moyens de transport, et il m'avait offert plusieurs palanquins. Je n'en acceptai qu'un seul, avec douze Behras, porteurs ordinaires de ces véhicules, pauvres diables qui recevaient à peine cinq roupies (12 fr. 50) par mois, pour faire ce rude métier.

Nous primes ce qu'on appelle, sans doute par euphémisme, la *grande route militaire*, construite, il y a quelques années, entre Calcutta et Bénarès. C'est, en effet, le plus affreux chemin qu'on puisse voir. Il est défoncé par les pluies en plusieurs endroits, et il faut faire d'immenses détours, porté non plus sur les épaules, mais sur la tête des Behras.

Heureusement, on a établi sur cette route un relais tous les dix milles ; et, pour la commodité des voyageurs, le gouverneur a fait bâtir, à égale distance, des bengalos, meublés d'un lit, d'une table et d'une chaise.

(A suivre.)

### BON MOT

Examen de baccalauréat.

L'EXAMINATEUR.— Voulez-vous bien nous dire, monsieur, par qui a été sauvé le Capitole ?

Un souffleur, au fond de la salle :

— Par les oies.

Le candidat, dans un bel élan patriotique :

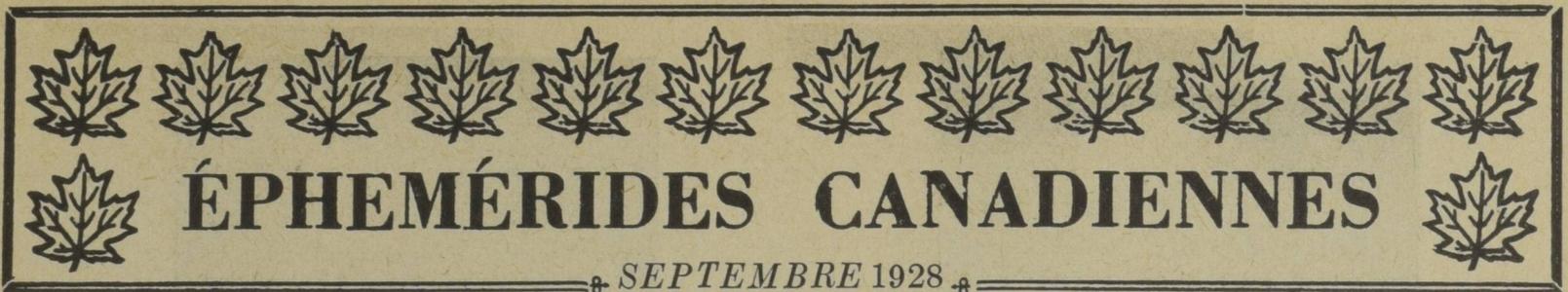
— Par les zoua-ves !



VUE DE LAUSANNE, SUR LE LAC LEMAN.



S. G. MGR CHARLES LAMARCHE, le nouvel évêque de Chicoutimi.



# ÉPHEMÉRIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1928

1 — Son Honneur M. Oscar Auger, maire de Québec, préside l'ouverture officielle de l'exposition provinciale de 1928, qui, cette année sera surtout consacrée à l'aviation.

5 — A Québec s'ouvre le dixième congrès de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord.

— La 15<sup>e</sup> Législature de la Nouvelle-Écosse est dissoute et les élections générales dans cette province auront lieu le 1<sup>er</sup> octobre prochain.

6 — Huit membres de la police de Montréal, au nombre desquels se trouve le chef, Pierre Bélanger, sont suspendus par l'administration municipale de cette ville.

9 — A Québec, a lieu l'ouverture du 7<sup>e</sup> congrès des Travailleurs catholiques. S. Ém. le Cardinal Rouleau assiste à la première séance et apporte aux congressistes une bénédiction du Saint Père.

10 — On apprend que le gouvernement de la Saskatchewan, par un ordre en conseil, approuve l'adoption d'une série de manuels français pour l'usage des écoles de cette province.

— On apprend officiellement que M. l'abbé William-M. Duke, curé de la Cathédrale de St-Jean, N.-B., vient d'être nommé archevêque titulaire de Fasi, et coadjuteur de S. G. Mgr l'Archevêque de Vancouver, avec droit de suc-

cession. Le sacre de Mgr Duke est fixé au 18 octobre prochain.

12 — Le feu se déclare dans le soubassement du Manoir Richelieu, à la Pointe-au-Pic, et ce superbe hôtel est détruit de fond en comble. Le Manoir Richelieu appartenait à la compagnie Canada Steamship Lines.

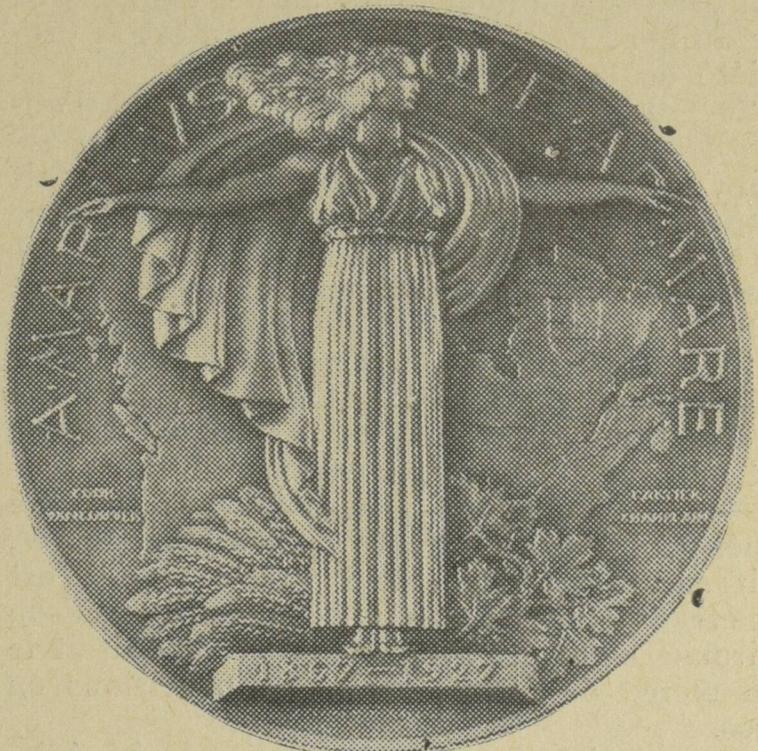
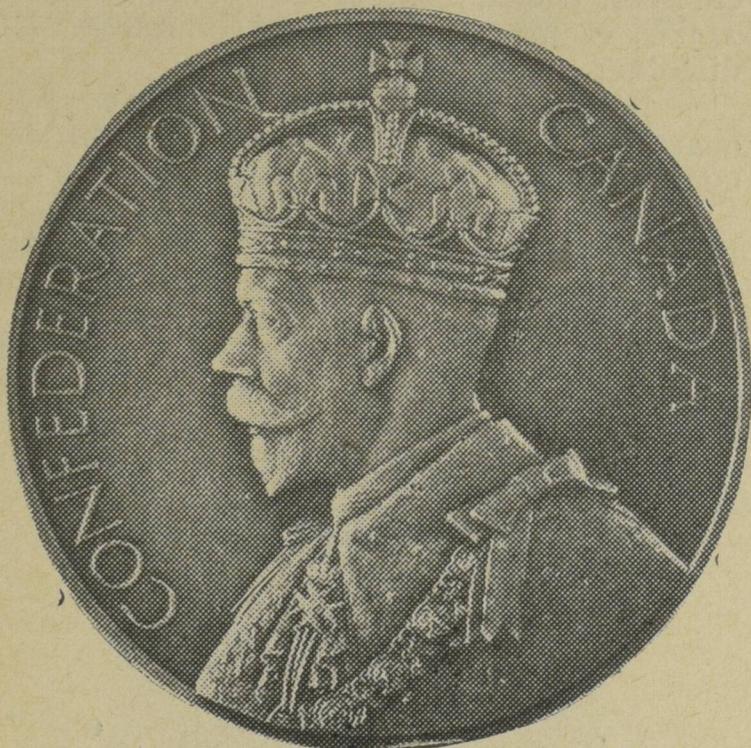
— Le congrès des Métiers et du Travail du Canada, réuni à Toronto, rejette une résolution en faveur de la reprise des relations commerciales avec la Russie.

— On prévoit que la récolte du blé au Canada sera cette année de 550,482,000 boisseaux.

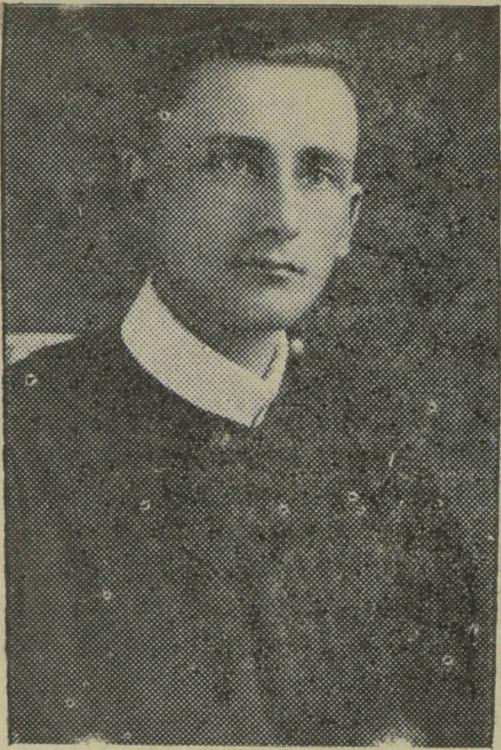
14 — Dans une entrevue accordée à un représentant de l'*Action catholique*, le R. P. Leblanc, C. SS. R., directeur des pèlerinages à Ste-Anne de Beaupré, assure que le nombre des pèlerins cette année, au Sanctuaire national sera de 25% plus élevé que celui de l'année dernière. Ce nombre dépasse actuellement 600,000.

16 — S. Ém. le cardinal L. Sincero arrive à Québec où il passera quelques jours avant de s'embarquer pour l'Europe.

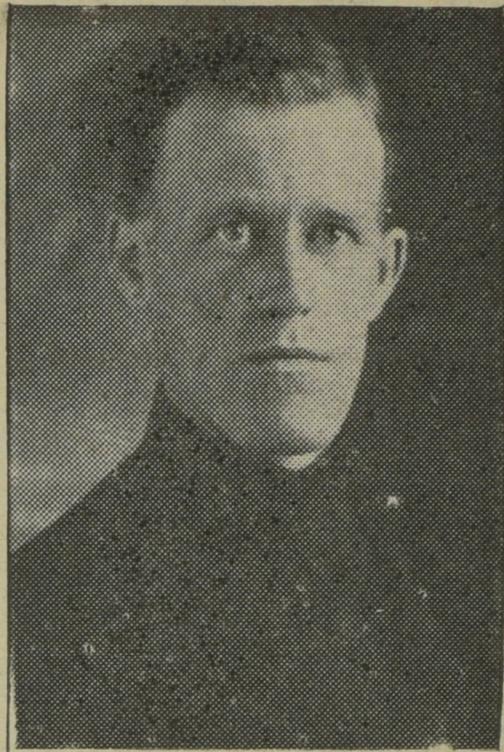
17 — On apprend qu'un vapeur, le "Monasco", s'est échoué, le 15 du courant, au large de l'île Greffith, baie Georgienne, au cours d'une grosse mer, et que cinq personnes seulement sont recueillies sur un radeau, des 17



L'AVERS ET LE REVERS DE LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE OFFICIELLE  
du Soixantième anniversaire de la Confédération canadienne.



LE R. PÈRE GÉRARD MICHAUD, C. SS. R.  
qui vient de partir pour les missions du Tonkin.



LE R. FRÈRE IRÉNÉE, C. SS. R.,  
parti récemment pour les missions du Tonkin.

hommes d'équipage et des 4 passagers qu'il y avait à bord.

— Deux Rédemptoristes de Ste-Anne de Beaupré, le R. Père Gérard Michaud, et le R. Frère Irénée (Baillargeon) partent pour les missions du Tonkin.

18 — A Québec s'ouvre le congrès d'automne de l'Union des Municipalités de la Province sous la présidence de M. Jos Beaubien, maire de la Ville d'Outremont.

19 — Le Pacifique Canadien par l'entremise de son président, M. E.-W. Béaty, offre environ \$22,000,000 pour le réseau des chemins de fer du nord de l'Alberta. Ce réseau est la propriété de la province de l'Aberta.

20 — Le Comité National qui prépara l'année dernière les fêtes du Soixantième anniversaire de la Confédération canadienne, fait frapper une médaille commémorative officielle de ce jubilé de diamant. On verra plus haut des gravures représentant l'avvers et le revers de cette médaille.

21 — Le ministère des postes canadiennes met en vente aujourd'hui même le nouveau timbre-poste d'aviation de 5 sous. Ce timbre est bilingue et de couleur sépia.

— La Compagnie Tanguay Limitée, de Québec, achète tout l'actif de la Compagnie F. Kirouac et Fils Inc., de la même ville. C'est une transaction de près de \$400,000. La maison Kirouac avait été fondée en 1864 et faisait le commerce de farine, grains et provisions en gros.

23 — A l'Ile aux Coudres a lieu la bénédiction et le dévoilement d'une croix, rappelant la première messe en terre canadienne célébrée en

ce lieu, le 7 septembre 1535. On y remarque la présence de S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, qui bénit et dévoile le monument, et y prononce un discours ainsi que Mgr Lapointe, vicaire capitulaire de Chicoutimi, l'hon. M. Lucien Cannon, l'hon. juge P. Demers, MM. les Commandeurs C.-J. Magnan et Georges Bellerive, promoteur de cette fête, MM. les députés Casgrain et Rochette, M. Coursier, consul de France, etc.

— A Montebello, on commémore le centenaire de la mort de Napoléon Bourassa, architecte, peintre, auteur du roman *Jacques et Marie*, et père de M. Henri Bourassa, M.P., directeur du *Devoir*.

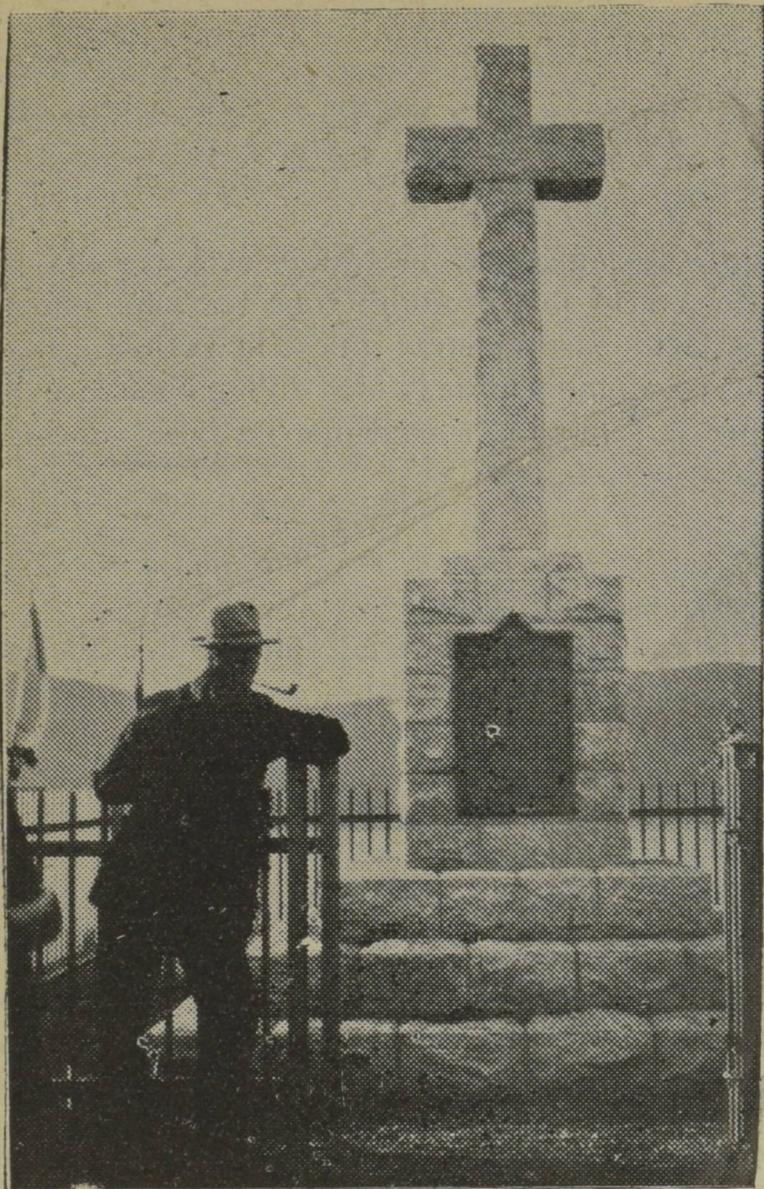
— Les paroissiens de St-Charles de Bellechasse célèbrent le centième anniversaire de la construction de leur église paroissiale.

— La garde Montcalm de Québec fête, par une démonstration à la fois religieuse et patriotique, l'immortel héros dont elle porte le nom. Il y a messe militaire à l'église St-Joseph, et dans l'après-midi démonstration de toutes les gardes de la ville au pied du monument Mont-



LE NOUVEAU TIMBRE CANADIEN D'AVIATION

## Education à la mode



LA CROIX DE PIERRE ÉRIGÉE A L'ILE AUX COUDRES par la Commission des Sites et Monuments historiques du Canada.

calm. M. l'abbé Arthur Robert, du Séminaire, y prononce un discours.

27 — M. le Dr Eudore Bernier, de Beauceville, décède subitement au retour d'une visite aux malades. Il était le frère de M. l'abbé H. Bernier, curé de Lauzon, de M. le juge Alphonse Bernier et de M. Arthur Bernier, organiste de St-Jean-Baptiste de Québec.

29 — A St-Hyacinthe, l'hon. Sénateur Georges-Casimir Dessaulles célèbre le 101e anniversaire de sa naissance.

— A Québec décède M. Israël Montreuil, président de la "Dominion Fish and Fruit Co.", de cette ville, à l'âge de 76 ans.

30 — Les principales villes de la province de Québec qui avaient adopté l'heure avancée au printemps dernier, reviennent cette nuit à l'heure solaire.

Je suppose que vous avez un enfant "bien portant, intelligent" et d'un "bon naturel". Vous voulez en faire un petit être "maladif, égoïste, insupportable", et par-dessus tout, "vicieux"...

La chose est facile et voici la recette en trois formules :

— "Pour avoir raison de cette bonne santé", bourrez-le de gâteaux et de friandises ; — couchez-le dans un lit très mou où il puisse étouffer sous un monceau de couvertures et d'édredons ; — laissez l'y faire tout à son aise la grasse matinée, bien au-delà du temps nécessaire au repos ; — prenez garde qu'en courant, en jouant, en se servant de ses mains pour quelque service utile et viril, il ne développe ses muscles et fouette son sang ; — évitez-lui, selon le temps et la saison, le soleil et le vent, la pluie et la neige ; tenez-le comme une plante de serre-chaude, à l'abri du contact vivifiant de l'air pur, sous prétexte de lui épargner les rhumes et les engelures.

Après cela, soyez tranquille, vous réussirez bien vite à lui faire perdre ses belles couleurs et sa "santé".

— "Pour avoir raison de son bon naturel", ayez soins d'être en admiration perpétuelle devant ce jeune prodige. Pâmez-vous devant ses gestes et ses réparties. Proclamez partout et répétez-lui à lui-même qu'il est un petit modèle de grâce, de bon sens et d'esprit. Faites toutes ses volontés, surtout, et dressez votre entourage à céder à tous ses caprices, jusqu'à ne pas permettre que sa bonne s'il en a une, lui refuse la lune, s'il la demande. Faites, en un mot, qu'il se croie un personnage, le centre de tout ce qui gravite autour de lui.

Après cela, soyez sans inquiétude, ce que vous aurez voulu, vous l'aurez : un petit être bête, égoïste et insupportable.

— "Enfin, pour avoir raison de sa jeune vertu", dites ou laissez dire, en sa présence, mille choses que vous ne devriez même jamais penser ; faites et laissez faire devant lui ce que vous ne devriez jamais faire ni laisser faire ; — soutenez que le "théâtre" est très moral, et menez-le au théâtre ; — soutenez que le "bal" est une récréation innocente, et conduisez-le au bal ; — soutenez qu'il n'y a aucun danger aux gravures immodestes, aux journaux mondains, aux "romans légers", et laissez tout cela tomber entre ses mains. — Donnez-lui enfin, de mauvais camarades ; plutôt ne lui en donnez pas, car il saura en trouver lui-même.

Après cela, soyez parfaitement à l'aise : ce que vous aurez voulu vous l'aurez, c'est-à-dire un "enfant vicieux", qui sans doute abrégera vos jours.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



## LA MACHINE HUMAINE

ET SA DÉFENSE CONTRE CERTAINES  
MALADIES

LES VACCINS



QUAND on parle de vaccins, le premier qui se présente à l'esprit est celui de Jenner, le vaccin antivariolique ; et cette notoriété lui appartient bien, car il a été à l'extrême avant-garde.

Il avait cependant eu un précurseur dans la variolisation volontaire, c'est-à-dire dans l'inoculation de la variole.

Cette dernière maladie qu'on appelle vulgairement grosse picote était passée à l'état de fléau, à cause de sa fréquence, de la mortalité qu'elle causait, et des difformités qu'elle laissait chez ceux qui parvenaient à extraire leur vie de son étreinte. Comme on avait remarqué qu'elle ne récidivait presque jamais chez le même individu, et que celui qui avait été assez heureux pour en guérir pouvait se considérer comme désormais hors de ses atteintes, on fit ce raisonnement : Les heureux sont ceux qui font une variole légère ; donc, faisons en sorte de subir cette maladie dans les meilleures conditions possibles.

On choisissait donc le moment où on était en parfaite santé pour se faire inoculer le pus d'un varioleux dont la maladie paraissait légère. Et l'on avait une variole, qui venait bien à l'heure voulue, mais qui n'avait pas toujours la bénignité voulue.

\* \* \*

Lorsque Jenner fit sa découverte, c'est-à-dire entreprit d'inoculer à l'homme le pus d'une pustule qui se développait chez la vache, il ne conquist pas d'emblée la confiance du public ; il rencontra d'abord une opposition formidable qui se composait de méfiance, de jalousie, et que sais-je ? Cependant l'évidence de la bénignité de la nouvelle méthode sauta d'abord aux yeux, puis ce fut celle de son efficacité. Dès lors les préventions tombèrent les unes

après les autres, et la grande et bienveillante découverte put produire tous ses bons effets. Cette hideuse maladie qu'est la variole disparut pratiquement de la face du monde à mesure que se répandit la coutume de faire vacciner tous les enfants.

La maladie devait renaître de la sécurité générale.

Comme on n'en parlait plus — il était des médecins assez âgés qui n'avaient jamais vu de variole, — la prudence se relâcha, beaucoup de gens négligèrent de se faire vacciner ou revacciner. Et la maladie reparut.

Il faut donc revenir à la méthode de Jenner. Seulement comme la génération d'aujourd'hui n'a guère vu de variole, surtout de variole maligne, elle est peu portée à se donner la peine de subir les quelques inconvénients de la vaccination.

C'est une erreur qui peut avoir des conséquences graves, car l'ennemi est dangereux et il ne serait pas lent à reprendre barre sur nous si nous lui donnions la moindre chance.

Reprenons donc la méthode éprouvée par l'expérience, de faire vacciner les enfants à bonne heure, et de nous faire revacciner nous-mêmes à intervalles réguliers. Nous y gagnerons d'être à l'abri d'une des maladies les plus hideuses et les plus meurtrières.

\* \* \*

Au reste, la vaccination n'est pas employée aujourd'hui que contre la variole. Les savants ont continué de travailler dans le champ où Jenner avait été un pionnier. Tous ne sont pas arrivés au succès ; mais il y a déjà des résultats très appréciables.

Ainsi, maintenant, on vaccine contre la tuberculose.

Seulement, le moment où on peut le faire avec succès est limité aux premiers jours de la vie, ce qui rétrécit le champ d'action ; mais c'est déjà une chose énorme que de pou-

voir assurer des générations entières contre les atteintes de la peste blanche.

Souhaitons que la méthode pour la vaccination anti-tuberculeuse soit vulgarisée au plus tôt ; dans quelques années la tuberculose aura subi le sort de la variole, et de maladie excessivement répandue aujourd'hui, sera devenue une rareté.

On a aussi commencé à vacciner contre la diphtérie, et avec d'excellents résultats. L'opération se pratique durant les premières années, et doit être répétée trois fois pour que l'enfant soit réellement immunisé.

\* \* \*

Cette vaccination devrait se vulgariser, car avec le gonflement des villes et la promiscuité de plus en plus grande, il devient de plus en plus difficile d'élever des enfants sans qu'un jour ou l'autre ils ne deviennent victimes de quelque maladie contagieuse. La diphtérie, à la vérité n'inspire plus l'horreur qu'elle inspirait depuis que la découverte du sérum lui a enlevé une bonne partie de sa malignité. Mais elle est restée tout de même une maladie grave. Et quand il n'y aurait que les ennuis de l'isolement et de la désinfection, que l'absence de l'école ou du bureau, est-ce que cela ne vaut pas quelques précautions ?

Enfin, on immunise encore contre la fièvre typhoïde. Cette immunisation a donné des résultats réellement merveilleux durant la grande guerre. On immunise aussi contre la peste, et quelques autres maladies.

\* \* \*

Vive donc la vaccination immunisante, qui nous met en sûreté contre quelques maladies. Et, malgré que, comme toute chose humaine, cette méthode ne soit pas parfaite, n'allons pas par une maladroite méfiance,

**"Vox populi,..."** La popularité quasi universelle du Thé SALADA doit provenir de sa haute qualité. Vous ne sauriez donc trouver mieux que

**LE THÉ**  
**"SALADA"** 277F

nous priver des bénéfices très réels que nous vaut l'immunisation. Si tous s'étaient donné la peine d'utiliser la découverte de Jenner, il est probable que la variole, que la grosse picote, serait disparue du monde. Si le vaccin anti-tuberculeux a la vogue qu'il mérite, nous avons des chances que la tuberculose disparaisse à son tour.

Faisons-nous vacciner.

Faisons surtout vacciner les enfants.

La négligence n'est pas à sa place, et est plutôt coupable en pareil domaine.

LE VIEUX DOCTEUR.

## AVIS IMPORTANT POUR LES ÉTATS-UNIS

Nous avertissons tous nos lecteurs des Etats-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir de l'argent pour la revue "L'APÔTRE", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.



## Coin de l'ouvrier

### Prions pour nos morts

**U**E demeure dans un endroit enchanteur, tout près de Québec, au haut d'une falaise à pic qui surplombe le Saint-Laurent.

En quittant le tramway, je descends une allée bordée d'arbres séculaires, dont les feuilles en été se rejoignent au-dessus de la chaussée.

Mais voici l'automne ; les rafales ont succédé aux douces brises de l'été, et les feuilles en tournoyant tombent l'une après l'autre, recouvrant de leurs petits cadavres jaunis les tombes du cimetière qui borde la route.

Les feuilles qui tombent, le cimetière, la plainte du vent dans les branches qui se dénudent, tout cela fait penser à la mort, plus ou moins prochaine pour chacun de nous.

La mort, elle est inévitable, personne n'échappe à son étreinte. Pourquoi donc n'y pouvons-nous penser sans quelque terreur ? Qu'est-ce donc, après tout, que la vie, pour que nous y tenions tant ? Notre foi est-elle si chancelante que l'espoir d'une vie meilleure ne puisse nous faire envisager la mort comme une délivrance ?

De prétendus savants, pétris d'orgueil insensé dans le néant de leurs conceptions bizarres, voudraient nous faire accroire que le corps humain n'est autre chose que de la matière qui retourne à la terre d'où elle est sortie, pour de nouveau repasser dans les plantes, puis dans les animaux, pour revenir enfin à l'homme. La voilà, la conception désespérante, qui nous montre après la mort, le néant.

Cette conception de la vie me répugne, me révolte. Je suis autre chose qu'un vil amas de matière, qui s'agite dans un cercle vicieux. Je préfère, de ce mystère insondable pour les humains, l'explication plus simple du Petit Catéchisme, qui me dit que je connaîtrai la vie éternelle.

Les anciens, sur les tombes souvent gravaient ces mots : " Que la terre te soit légère !... "

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Est-ce qu'un cadavre peut sentir le poids de la terre qui le recouvre ?

Ici encore, je préfère la pensée chrétienne : " Que ton âme repose en paix ! " c'est-à-dire dans le sein du Seigneur.

Gardons pieusement la mémoire de ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, dans l'espérance de les rejoindre un jour dans l'au-delà.

\*

\* \*

L'Église célèbre avec éclat les saints inconnus qui peuplent le ciel : *Gaudeamus omnes in Domino !*

Et Elle prie pour les âmes qui languissent dans le purgatoire.

Il y a donc un ciel, il y a donc aussi un purgatoire.

Y a-t-il rien de plus émouvant, mais aussi est-il rien de plus fait pour nous encourager, que ces premières paroles de l'Église au Jour des Morts : " Le repos éternel, donnez-le-leur, ô Seigneur, et que la Splendeur immortelle les éclaire, les imprègne ! "

Le repos éternel, c'est-à-dire l'éternelle jouissance du bonheur !

Quelle différence, reconnaissons-le, entre ces paroles d'amour, d'assurance, d'espoir certain, et ces mots effroyablement vagues : " Que la terre te soit légère ! "

Quelle mère, quelle tendresse elle montre pour ses enfants, la sainte Église, quand, sur les tombes de nos absents bien-aimés, elle écrit : " Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur !— Ici, repose, en attendant la résurrection... "

Elle nous rassure pour nous : mère admirablement aimable, elle nous fait songer aux disparus qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes — rien que satisfaire et souffrir !

Certes, elle est loin de nous faire de la mort un épouvantail ; mais entendez-vous sa prière

ardente, passionnée, pour ceux qui ne sont plus ?

“ Jour de colère, ce jour-là, quand le juge terrible apparaîtra ! ”

Et l'âme, abîmée, après avoir jeté son grand appel de désespérance : “ Ayez pitié de moi, vous du moins qui vous êtes dits mes amis ! ” laisse échapper toute sa terreur dans cet aveu de son néant : “ Que dirai-je, alors, moi, misérable, quel soutien invoquerai-je, si le juste lui-même ne se sent pas tranquille ? ” ...

Voilà pourquoi, après les chants d'allégresse de ceux qui sont dans la joie, l'Église a mis les plaintes douloureuses de ceux qui sont dans la désolation.

Ce sont ces divines et maternelles sollicitudes qui font dire, même à nos frères séparés : “ Quelle est belle, combien suave, que de courage elle donne, l'Église catholique romaine ! ”

Appuyé sur le témoignage des apôtres, et de légions de saints et de martyrs, croyons donc fermement qu'après cette vie périssable, il en est une autre, immortelle celle-là, où chacun recevra la plénitude de justice, des mains mêmes de son Créateur.

O mort, où donc est ton aiguillon ?

\*  
\* \*

Terminons ces réflexions par ces lignes, vibrantes de foi, que Louis Veillot, le grand écrivain français, voulait voir gravées sur son tombeau :

Dites entre vous : “ Il sommeille,  
Son dur labeur est achevé.”  
Ou plutôt, dites : “ Il s'éveille,  
Il voit ce qu'il a tant rêvé ! ”

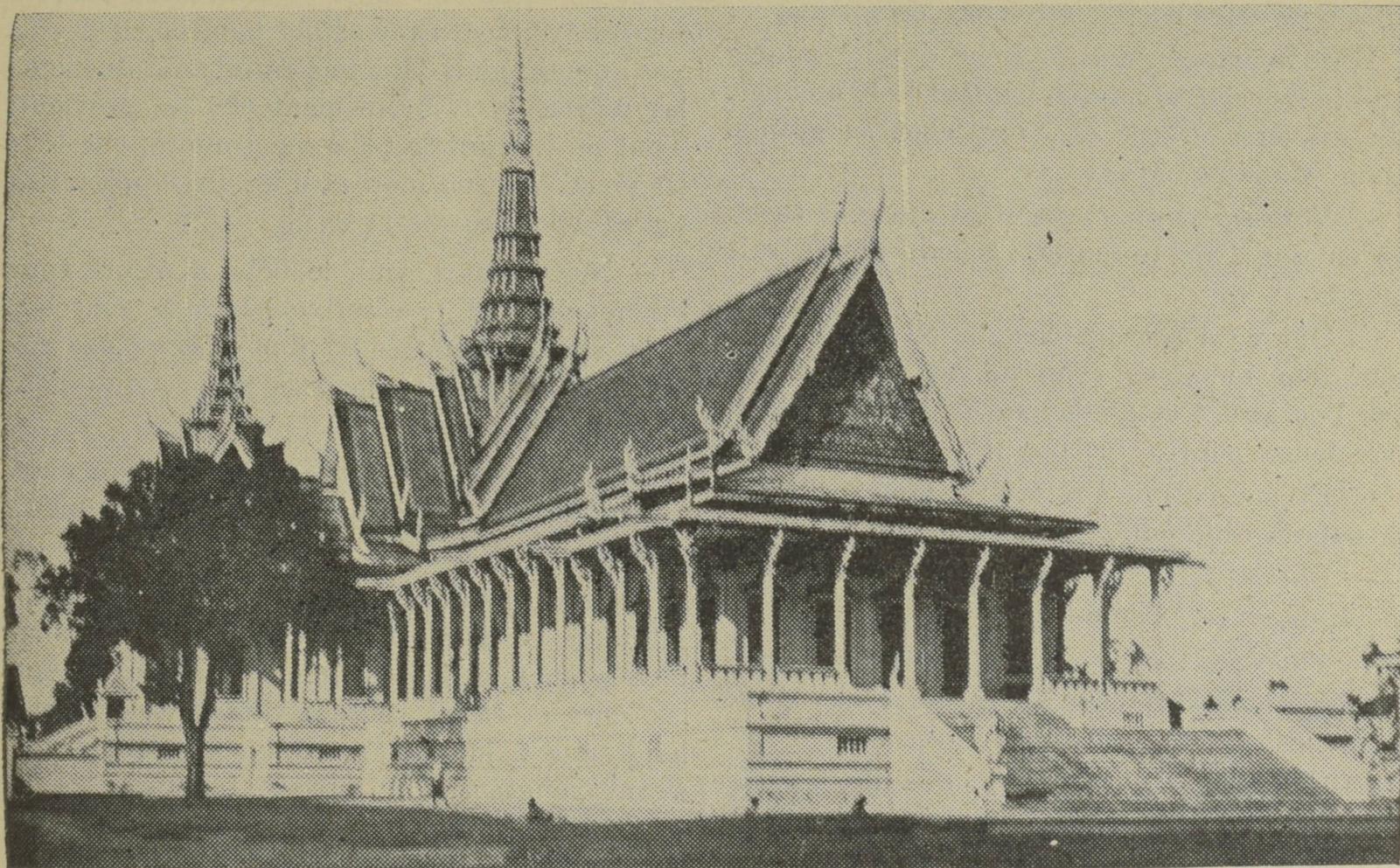
Pierre LÉPINE.

#### LA LETTRE ANONYME

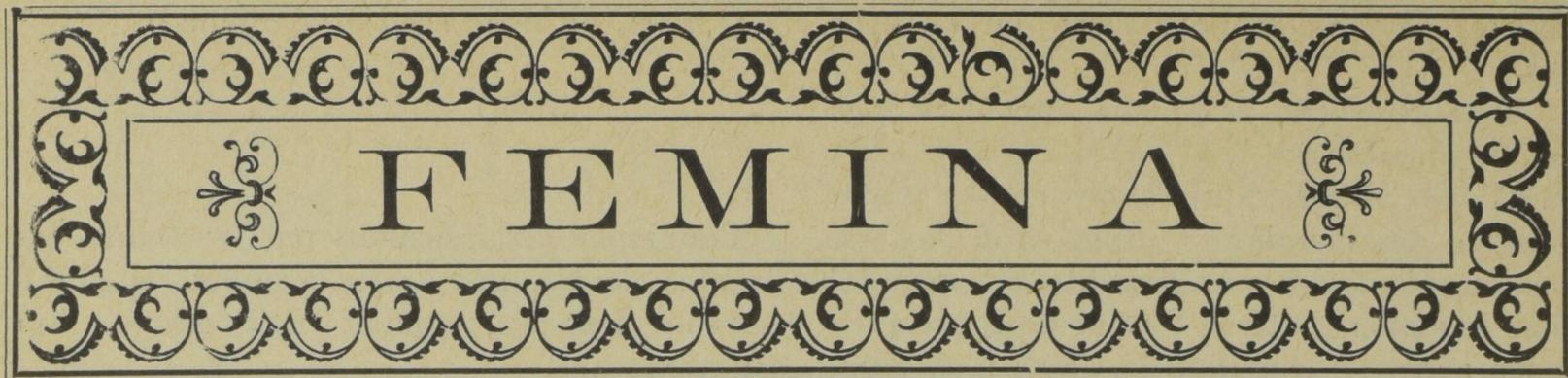
Chalumeau, très perplexe, à un de ses amis :

— J'ai reçu une lettre anonyme, où je suis traité d'idiot... je ne vois pas de qui cela peut venir...

— Cherche dans ton entourage : ce doit être quelqu'un qui te connaît bien !



LE PALAIS ROYAL A PNOM-PENH, CAPITALE DU CAMBODGE



LES PETITS TRAVERS

## La curiosité

**M**ADAME Voitout, à peine est-elle debout le matin, n'a qu'une préoccupation : savoir ce qui se passe chez sa voisine.

La journée d'hier a été fertile en événements : des visiteurs sont arrivés à la maison d'en face, une belle grosse machine qui portait une licence américaine, ce sont probablement les cousins de Boston ou l'oncle de Salem... puis la voisine d'à côté est sortie seule, elle n'est revenue qu'à dix heures du soir... en a-t-elle une idée de laisser ainsi sa maison?... Où est-elle allée? et cette visite, est assez occupant?...

Huit heures du matin. Bébé dort, Madame profite de cette accalmie, laissant là le ménage, elle traverse la rue et court chez sa grande amie Madame Atuvu.

— Vous savez ma chère, c'est des gens chics, ils en ont l'air toujours... mais on ne sait jamais...

— Oui, c'est comme chez M. X. qui doivent tout leur ménage... on ne dit pas tout ce que l'on sait. Cette machine là, ils l'ont peut-être louée pour venir par ici.

— Et ma voisine? le croirez-vous? elle est revenue à dix heures hier soir.

— Elle ira faire la fière ensuite... heureusement qu'on s'y connaît.

— Tiens les Américains qui partent...

Dissimulées derrière les rideaux, nos deux curieuses voient tout ce qui se passe.

— Ils font les gros et dire qu'ils n'ont peut-être pas cent piastres dans leur porte-monnaie.

— Oui, ma chère et ils viennent en touristes pour nous jeter de la poudre aux yeux.

Lentement, l'horloge de la cuisine sonne...

— Onze heures ! il faut que je me sauve, mon dîner qui n'est pas prêt !

En courant Madame revient au logis. Bébé dans son berceau crie à tue-tête, les mouches se sont donné rendez-vous dans un bol de lait oublié sur la table, la chatte, plus heureuse que son maître a dîné d'une tranche de steak déposé dans l'armoire laissée ouverte.

Madame Voitout découragée lève les bras au ciel. Comment faire pour tout remettre à l'ordre et préparer le repas en temps?...

Midi sonne. La vaisselle du déjeuner est encore sur la table, Bébé n'est pas consolé, le ménage n'est pas fait et le mari arrive... En entrant il a tout vu, il sait bien qu'il devra se passer d'un bon repas et dîner avec ce qu'il pourra trouver. En homme habitué, il ne dit pas un mot, mais Madame craint tout de même les reproches... habilement elle les prévient. Tout en berçant le bébé qui soupire, elle lève les yeux vers son mari et d'un air suppliant et navré elle lui dit :

— Mon pauvre ami, le bébé a pleuré tout l'avant-midi et je n'arrive pas à le consoler, si tu savais comme c'est dur d'élever des enfants... et puis tu ne sais pas ce que c'est que tenir une maison... !

Et le mari qui sait à peu près ce qui c'est passé, n'a pas répliqué, il n'a pas répondu... C'était mieux ainsi.

Pendant que le cher homme dîne tristement, Madame se demande pourquoi la voisine ne reste pas à la maison au lieu de sortir ainsi tous les soirs et si les visiteurs américains seront longtemps à leur voyage, choses qu'elle saura avant longtemps.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

**MARTHE.**— Votre petit mot a été le bienvenu comme toujours. Les mois de l'année scolaire passeront vite et bientôt vous serez en possession de ce brevet si ardemment désiré. Ensuite ce sera la vie qui commencera pour vous, car les années d'étude ne sont qu'une préparation sérieuse à cette vie, que chacune rêve heureuse et libérée de toute entrave. Je souhaite la persévérance à vos bonnes résolutions et je suis certaine que vous ne regretterez pas d'avoir été toujours une élève studieuse et fidèle au devoir.

**MARIETTE.**— Votre billet m'est arrivé trop tard pour le dernier courrier, c'est regrettable puisque vous attendez depuis longtemps une réponse qui ne vient pas... A l'avenir il faudra adresser votre lettre avant le 15 du mois précédant la publication du dernier No. Vous n'aurez pas ainsi à attendre tout un mois pour une petite réponse toujours la bienvenue me dites-vous?... J'en suis heureuse et je souhaite avec vous que l'attaque de grippe s'est envolée... car un mari qui a la grippe ce n'est pas aimable... ni facile à soigner... Il faut toujours se rappeler que les hommes sont de grands enfants et les soigner en conséquence avec toute notre douceur et notre patience.

Je serais heureuse de vous lire de nouveau.

Jeanne LE FRANC.

## Le pauvre

As-tu compris le pauvre et sa toute misère ?  
As-tu sondé son cœur et scruté son esprit ?  
As-tu bien regardé, d'un œil juste et sincère,  
Tout ce qui, dans sa vie étroite, le meurtrit ?

Le pauvre ! L'être humain qui n'a droit qu'à la vie !  
Que la malchance aligne en son troupeau d'élus !  
Et si découragé qu'il ignore l'envie,  
Tellement loin de tout bonheur qu'il n'y croit plus !

L'aurore qui se lève est l'heure de sa tâche :  
Il n'a pas le loisir d'en goûter la fraîcheur.  
Et la splendeur du jour à son regard se cache  
Sous les haillons salis et troués du malheur.

Ses très rares plaisirs sont infiniment tristes ;  
Il n'a jamais appris le secret d'être heureux,  
Et puis, il sait trop bien qu'il est des égoïstes  
Pour blâmer le bonheur gênant des miséreux.

Il souffre dans son corps que la fatigue brise,  
Constamment il a faim, comme il est toujours las ;  
Manger, se reposer ; son existence grise  
Ne peut pas désirer autre chose ici-bas.

Il souffre en son esprit que sans cesse humilie  
Le sentiment obscur de son indignité.  
Peut-on lui demander qu'un moment il oublie  
Sa peine pour monter vers un peu de clarté ?

Il souffre dans son cœur. Il se dévoue, il aime,  
Et pour les êtres chers il demeure impuissant ;  
Il ne peut rien donner, puisqu'il n'a rien lui-même,  
Lui qui parfois voudrait donner jusqu'à son sang !

Il souffre dans son âme où la divine empreinte  
S'effacerait bientôt à l'user du travail,  
Si ces pleurs ne faisaient briller l'image éteinte  
Comme après un orage étincelle un vitrail.

Il vit toujours penché sur une tâche vile,  
Sans connaître jamais le succès de l'effort.  
Il n'est qu'un inconnu dans un faubourg de ville,  
Qui travaille, qui peine et tombe... et c'est la mort.

Et pourtant il est doux : d'une âme résignée  
Il accepte son sort ; s'il est triste, il est bon.  
Admire la beauté de sa force enchaînée ;  
Toi, l'heureux d'ici-bas, mérite son pardon.

\*  
\* \*

As-tu compris le pauvre et sa toute misère,  
Toi qui n'as jamais su ce que c'est que la faim,  
Qui n'as pas épargné ni ton feu ni ton pain,  
Toi qui connus toujours plus que le nécessaire ?

As-tu compris le pauvre ? As-tu voulu parfois  
Faire moins solitaire et moins triste son âme ?  
As-tu bien su trouver et le mot et la voix  
Qu'il fallait pour que brille en son regard la flamme ?

As-tu compris le pauvre ? Il est ton frère, il a  
Un cœur, une raison, une âme, une pensée.  
Pour lui, le Christ est mort. As-tu compris cela ?  
Et pauvre était le Christ sur l'humble croix dressée.

Aussi, pour lui parler, au pauvre soupçonneux,  
Sois humble comme lui, qu'il sente que tu l'aimes.  
Avant d'ouvrir ta main, souris au malheureux,  
Et fais-toi pardonner tes bontés elles-mêmes.

Pénètre bien en lui d'un regard bien loyal,  
Prends sa place un moment, Dieu la rendit auguste.  
La souffrance du pauvre en a fait ton égal :  
Même avant d'être bon pour lui, sache être juste !

Charles LEMERCIER.

(La Maison)

## ÉTAT CIVIL

La petite Germaine est allée avec sa mère reprendre sa poupée chez le raccommodeur où on l'a donnée à réparer. Le marchand bouleverse tout son magasin sans pouvoir retrouver la fameuse poupée.

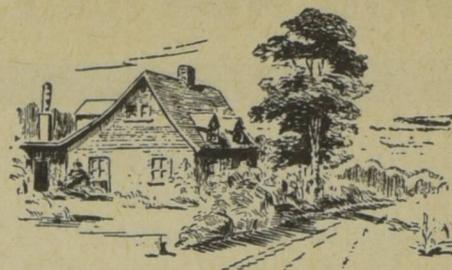
— C'est curieux, dit-il, j'y avais pourtant mis un numéro.

■ Germaine, tout anxieuse, suit des yeux tous les mouvements du marchand, puis, d'une voix timide :

■ — Monsieur, elle s'appelle Louise.

# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

### DEVINETTES

- 1o C'est de s'éteindre lui-même et de refuser toute pompe à son enterrement.
- 2o C'est de dévorer l'espace.

### DOUBLE ACROSTICHE

S A B R E  
A F F U T  
I M A G E  
N O Y E R  
T R A I N  
E N N U I  
T E I N T  
É C O L E

formant les deux mots : *Sainteté et éternité.*

### MOTS EN TRIANGLE

DIDON  
IDES  
DES  
OS  
N

### ANAGRAMME

Gisèle, église, seigle.

### RÉBUS

Il faut commander à l'argent et non lui obéir.

Mot à mot : — Ile — faux — Com en D —  
A large — an — E — Non luit — OB IR.

Nous ont envoyé des solutions incomplètes : M. Lucien Faguy, Séminaire de Québec ; L'Hôpital Civique, Québec ; M. N.-A. Morncy, 202, rue Ste-Thérèse, Québec ; A. M. C., 64, rue Lachevrotière, Québec ; Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Germaine Léonard, Casier postal 355, Rimouski ; M. A.-B. Deschênes, Rimouski ; M. J.-E. Robitaille, 22, rue de l'Église, Québec ; M. Chs-Henri Dufresne, 391, rue Richardson, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 101 1-2, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. Chs-E. Bellavance, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; M. Georges Monier, 82, rue de la Reine, Québec ; R. Fr. Antoine, 262, rue St-François, Québec ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chem. Ste-Foy, Québec ; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, Québec ; M. R. Gobeil, 99, rue Richardson, Québec ; M. G. Langlois, 93, rue de la Reine, Québec ; M. Georges Larivière, St-Zacharie, Beauce ; M. Marcel Noël, 80, 2e avenue, Limoilou ; M. Ls-Rob. Wagner, 4, rue Ferland, Québec.

A trouvé toutes les solutions : R. Sœur Woods, SS. Grises de la Croix, 9, rue Water, Ottawa.

Le rebus a été l'écueil de la plupart de nos correspondants. Quelques-uns ont donné la solution suivante : "Il faut commander à Satan et non lui obéir." D'autres : "Il faut commander à l'enfant et non lui obéir." Dans ces deux réponses on ne tient pas compte de la lettre A qui était suffisamment large, il nous semble, pour que cette particularité dût entrer dans la solution.

Un prix a été envoyé à la R. Sœur Woods.

## JEUX D'ESPRIT No 113

### DERNIÈRES PAROLES

Quel est le grand poète qui, moribond, et, apprenant que l'ennemi avait conquis sa patrie s'écria : "Au moins je meurs avec elle !"

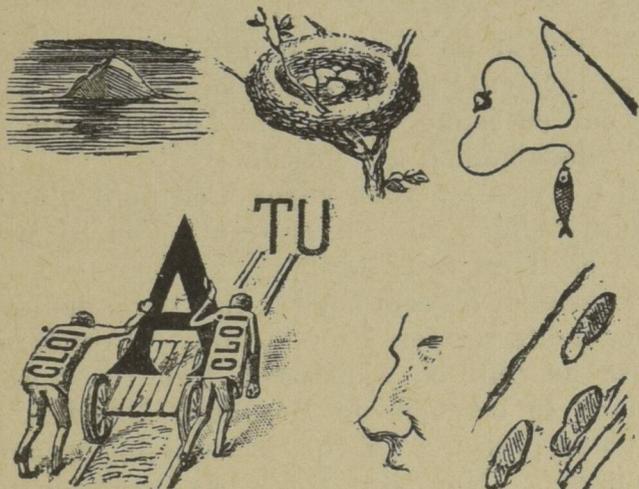
## ANAGRAMME

Dans cette phrase : *Thérèse un nom ami*  
trouver un seul mot.

## ENIGME

Dans ta blanche robe unie  
Qu'apportes-tu, petite amie ?  
Vapeurs exquises, douces torpeurs,  
Mais ces dons sont empoisonneurs.

## RÉBUS



## LES LIVRES

### NOS DEVOIRS ENVERS LES SEPT SACREMENTS.

Par G. Létourneau. Un volume in-8 couronne. Prix : 6 frs. Chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape, Avignon, France.

Ce petit volume, qui constitue la première partie de l'ouvrage, traite des quatre premiers sacrements dans l'ordre du catéchisme : baptême, confirmation, pénitence et eucharistie. Ces sujets, avant d'être publiés, ont fait l'objet d'instructions prêchées au cours de Retraites adressées aux fidèles de Saint Sulpice dont M. G. Létourneau était curé. L'auteur a laissé dans sa paroisse le souvenir d'un homme pondéré, éclairé et visant aux réalisations pratiques de la vie chrétienne. C'est dire dans quel esprit ont été conçues ces instructions, où rien n'est laissé au vague ou à l'indécis, où tout tend au contraire à obtenir un rendement immédiat.

### UNE METHODE DE VIE SPIRITUELLE.

Par l'abbé F. Neyen. Un volume in-8 couronne de 160 pages. Prix : 8 frs. Chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape, Avignon, France.

M. l'abbé Neyen, en songeant à ce livre, voulait l'écrire à l'intention des personnes du monde, il avait en vue ce que nous pourrions, pour user d'une expression à la mode, appeler le chrétien moyen, mû par la bonne volonté et malgré tout sujet aux chutes. Qu'allait-il leur proposer pour guide ? Louons son choix et soyons-lui en reconnaissants : Il nous présente saint François de Sales. Quel guide plus au courant de la vie des personnes du monde ? Quel saint a su mieux que lui appliquer la formule de saint Paul *suaviter et fortiter*. Car si l'évêque de Genève est renommé pour sa dou-

ceur, il ne faut pas oublier qu'il ne pactise pas avec le mal. Mais comme il sait s'y prendre pour amener doucement à persuasion les âmes auxquelles il s'adresse ! M. l'abbé Neyen a su s'assimiler sa méthode douce et puissante, au cours d'une longue carrière il en a fait l'épreuve. Les âmes ne pourront que gagner beaucoup à le suivre avec confiance.

### LES FEMMES DE L'EVANGILE.

Par G. Létourneau. Un volume in-8 couronne. Prix : 6 frs. Chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape, Avignon, France.

L'Eglise, après avoir relevé la condition de la femme si méprisée avant le christianisme, s'est toujours efforcée d'imprimer à son action un caractère de haute moralité et d'utilité pratique. Et agissent de même tous ceux qui se pénètrent de son esprit d'apostolat et qui comprennent l'importance du rôle de la femme dans la société.

C'est à cette préoccupation que répond le petit livre de M. G. Létourneau. Curé de Saint-Sulpice, l'une des plus importantes paroisses de Paris, l'auteur a été appelé à diverses reprises à prêcher à ses paroissiennes des Retraites spéciales où il pût attirer leur attention sur certains aspects de la vie chrétienne qui ne sont pas ceux de tous, mais qui sont particuliers à leur sexe et à leur condition. C'est le substantiel de ces instructions que l'on trouvera publié dans ce petit ouvrage.

### THE FRENCH CANADIAN HOMESPUN INDUSTRY.

Ottawa, Département du Commerce. Jolie plaquette de 20 pages, illustré.

Le Département du Commerce d'Ottawa vient de publier une intéressante plaquette sur nos industries féminines canadiennes françaises. Écrite par M. Henri Turcot, assistant-commissaire du Commerce canadien à Milan, cette brochure nous donne tout l'historique de nos anciens travaux domestiques : cardages de la laine, filage, tissage au métier, foulage de l'étoffe, etc. Tous ces travaux sont illustrés de belles gravures.

Écrite pour les étrangers, cette plaquette a été publiée en anglais. Souhaitons, que le Département du Commerce nous en donne au plus tôt, une bonne édition française.

### ST-PAUL DE LA CROIX.

Par M. le chanoine R. de Thomas de St-Laurent. Vol. in-8. Prix : 6 francs franco. Chez Aubanel frères, Avignon, France.

C'est une vie très attachante que l'auteur a su en peu de pages faire ressortir avec tout ce qu'elle offre de netteté caractéristique : le Fondateur, l'Apôtre, le Mystique, tels sont les aspects qu'il a choisis pour nous mettre sous les yeux dans toute sa lumière, la personnalité de saint Paul de la Croix.

Le beau émane directement de Dieu ; il a pour mission d'élever l'âme et le cœur vers cette Beauté créée dont nous avons soif ici-bas...

PAULINE-MARIE JARICOT.

Un esprit qui se répand au dehors est comme une de ces citernes, dont parle Jérémie, qui ne retiennent point l'eau, parce qu'elles sont entr'ouvertes de tous côtés ; les grâces que le saint Esprit y verse, les bonnes pensées et les saintes affections s'écoulent incontinent.

ABBÉ PERREYVE.

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## ANITA &amp; Par M. DELLY

2

## II

Entourés d'une profusion de lumières, cachés sous les tentures lamées d'argent, deux cercueils reposaient au rez-de-chaussée de la maison Handen... Les deux cousins n'avaient pas été séparés dans la mort. Peut-être à l'heure même où Bernhard rendait le dernier soupir, la fin subite suspendue sur la tête du professeur le saisissait la plume à la main. Anita avait été trouvée endormie entre deux cadavres.

Le parfum violent des fleurs amoncelées sur l'un des cercueils emplissait le vestibule. L'autre ne montrait qu'un drap nu... A Conrad Handen, le savant professeur, l'homme universellement honoré, entouré de considération et d'amitié, allaient toutes les sympathies, tous les honneurs. L'appareil pompeux des funérailles était dû au nom porté par Bernhard, mais les fleurs de l'affection ou de la considération personnelle étaient refusées à l'aventurier, au parent renié et méprisé.

Près de celui-ci, cependant, était agenouillée une petite créature aux longues boucles brunes, dont le visage disparaissait dans les plis de la lugubre tenture. Aucun de ceux, parents ou amis, qui s'étaient succédé devant le cercueil du professeur, n'avait aperçu cette petite figure pâle. Un moment vint où le vestibule se trouva désert. Alors, deux grands yeux douloureusement cerclés de noir se levèrent empreints d'un navrant désespoir. Ils se fixèrent sur la floraison brillante et parfumée couvrant la dernière demeure de Conrad Handen, et se reportèrent avec désolation vers le drap tristement dénudé sous lequel dormait Bernhard.

— Pourquoi les a-t-il toutes ? murmura-t-elle avec une sorte de colère. Attends, mon père chéri, je vais te donner des fleurs.

Elle se leva et se dirigea vers le monceau de gerbes et de couronnes. Ses petites mains adroites détachèrent quelques grappes de lilas et deux roses pourpres, et, les ayant réunies, elle vint les déposer pieusement sur le cercueil délaissé.

— Voleuse ! murmura près d'elle une voix méprisante.

Toute saisie, elle tourna la tête et son regard rencontra deux yeux bleus étincelants de colère,

— Oui, vous n'êtes qu'une voleuse, une misérable créature, répéta la même voix dure qui appartenait à Ary Handen, fils aîné du défunt professeur. Remettez ces fleurs !

Elle recula d'un pas en le regardant avec un peu d'effroi.

— Remettez-les, répéta Ary d'un ton frémissant de colère.

Anita baissa un instant la tête, puis ses beaux yeux se levèrent, pleins d'une supplication pathétique, sur ce jeune cousin qui l'enveloppait d'un regard dédaigneux et hostile.

— Il n'a rien... vous voyez bien qu'il n'a rien ! murmura-t-elle d'un ton navrant. J'en ai pris si peu... et il en reste tant !

— Vous aller les reprocher à mon père, peut-être ? fit-il les dents serrées. Et pourtant, s'il est là, c'est à cause de celui-ci, ajouta-t-il d'un ton âpre, en désignant le cercueil de Bernhard Handen. Oui, c'est votre père qui l'a tué, et vous lui prenez ses fleurs pour... Non, non, il n'a pas besoin de fleurs, celui qui nous a séparés de notre père bien-aimé, murmura-t-il avec un accent d'implacable ressentiment.

Brusquement, il s'empara des fleurs et les jeta au loin... Le regard navré d'Anita suivit la petite gerbe composée par elle pour son père abandonné et méprisé, et ses mains se tordirent douloureusement.

— Maintenant, sortez d'ici, dit durement Ary, et faites qu'on ne vous voie pas.

Elle obéit, et se glissa le long d'un couloir sombre jusqu'à la lingerie où Charlotte travaillait... La femme de chambre cousait activement de lugubres étoffes noires, en s'interrompant parfois pour essuyer une larme. Ce fut à un de ces instants qu'Anita entra, et Charlotte eut un cri en voyant ce petit visage altéré par la douleur.

— Mademoiselle Anita, qu'avez-vous ? Où êtes-vous allée ? Seigneur ! je parie que vous venez de... là-bas ?

L'enfant eut un signe affirmatif, et Charlotte leva les mains au ciel.

— Miséricorde !... Ma pauvre petite, pourquoi êtes-vous restée là ? Et... il n'y avait personne ?

Un éclair de ressentiment traversa le beau regard de la petite fille.

— Si, dit-elle d'une voix frémissante, il y avait celui que vous appelez Ary. Il m'a dit que... que mon père avait tué le sien, acheva-t-elle d'une voix basse, pleine de sanglots.

— Oh ! le malheureux ! s'exclama douloureusement Charlotte. Dire cela à une pauvre mignonne comme vous !... Voyez-vous, il est tellement désolé, ce pauvre M. Ary, il aimait tant son père !

— Moi aussi, j'aimais le mien ! dit doucement Anita.

— Il est très vif, il ne pense pas toujours à ce qu'il dit dans ces moments-là.

— Alors, ce qu'il m'a dit n'était pas vrai ? demanda anxieusement l'enfant.

— Non, vraiment ! M. le professeur était malade depuis longtemps et la première émotion très forte pouvait lui être funeste. Il s'est trouvé que c'était l'arrivée de son cousin, mais réellement, on ne peut en rendre responsable votre cher père... Allons, ne vous tourmentez pas de cela, ma mignonne... Eh bien ! entrez donc, Mademoiselle Frédérique ?

Anita se retourna, et son regard croisa deux yeux gris durs et haineux... Ces yeux se détournèrent d'elle et la voix brève de Frédérique s'éleva :

— Nos robes sont-elles prêtes ? Charlotte ?

— Oui, Mademoiselle, les voilà... Mais venez donc dire bonjour à votre cousine ?

De nouveau, les yeux gris se fixèrent sur Anita, si hostiles et si méprisants que le cœur de l'enfant se serra... Puis Frédérique s'éloigna en refermant brusquement la porte.

— Quelle nature ! murmura Charlotte, Seigneur ! ne pleurez pas ainsi, ma pauvre petite !

Mais la douleur d'Anita, comprimée jusqu'ici, débordait en larmes amères. Ce cœur délicat, avide d'affection, se heurtait de toutes parts, depuis ces quelques jours, à l'indifférence et à l'animosité, et le rude dédain de Frédérique, de cette cousine de son âge, venait de lui porter un coup cruel.

— Pourquoi... pourquoi me déteste-t-on ? répétait-elle entre ses sanglots. Je veux partir... Père, emmène-moi !

— Là, calmez-vous, pauvre petite, disait la bonne Charlotte consternée. Tout s'arrangera, et vous verrez qu'on vous aimera bientôt. D'ailleurs, je suis là...

— Oh ! sans vous, je m'en irai tout de suite... tout de suite ! cria désespérément l'enfant.

Il fallut quelque temps avant que Charlotte parvînt à la calmer. La petite créature aimante et douce avait été préservée des coups trop rudes de la douleur par la vigilante tendresse paternelle, mais maintenant elle s'y trouvait livrée sans appui, et cette âme d'enfant fléchissait.

Les funérailles s'étaient déroulées avec tout l'apparat désirable... Après le repas, les plus proches parents se réunirent afin de traiter différentes questions d'affaires, les occupations de plusieurs d'entre eux nécessitant un prompt départ. Calme et froide comme toujours, Mme Handen écoutait sans beaucoup parler. On pouvait discerner une légère altération sur ce visage demeuré d'une grande fraîcheur, mais elle n'enlevait rien à l'habituelle placidité de la veuve du professeur.

L'oncle du défunt, le conseiller Handen, semblait présider cette réunion de famille. Ce gros homme à la carrure athlétique, au visage autoritaire et dur, se mettait en toutes circonstances au premier rang, et il avait ici trop belle occasion pour n'en pas profiter.

— Voyons, Messieurs, maintenant que tout est réglé relativement aux enfants de mon neveu, passons à cette petite fille que la tête sans cervelle qui s'appelait Bernhard Handen a eu la prétention d'imposer à notre honorable famille. Je pense, Emma, que vous ne songez qu'à vous en débarrasser au plus tôt ?

Une contraction passa sur le visage de Mme Handen... Elle sortit un papier de sa poche et le tendit au conseiller.

— Ceci a été trouvé sur le bureau où écrivait mon mari quand... quand il a été frappé, dit-elle d'une voix brève. Lisez, mon oncle.

— Ah ! un testament !... ou quelque chose d'approchant. Ma chère, je ne puis parvenir à trouver mes lunettes... Tenez, Heffer, vous seriez bien aimable de nous donner lecture de ceci.

Il tendait la feuille à un homme maigre et blond, au visage sérieux et sympathique. C'était le pasteur Heffer, frère aîné de Mme Handen. Il prit le papier et le parcourut rapidement, puis sa voix grave s'éleva au milieu du silence :

“Ma chère Emma, mon fils Ary, je sens que je n'ai plus beaucoup à vivre. Qui sait?... ne pourrais-je mourir cette nuit même !... J'espère pourtant vous rester encore, mes bien-aimés, mais quelque chose me presse d'écrire ces lignes, mon testament moral... Et d'abord, Ary, je te confie particulièrement ta sœur Frédérique. Tu l'aimes, tu as un peu compris cette inexplicable nature si riche pourtant, si avide d'affection. Oh ! que je la voudrais heureuse, ma fille chérie ! Mais je prévois qu'en fait de bonheur elle sera difficile à contenter... elle exigera trop. Fais de ton mieux, mon fils.

“Ensuite, voici ce que j'ai promis à mon cousin Bernhard. Sa fille restera catholique, elle sera notre fille, Emma, et la sœur de nos enfants. Ceci est ma volonté expresse... Si je viens à disparaître, vous l'accomplirez, toi d'abord, et plus tard Ary, comme chef de famille. Anita a une nature douce et aimante, il lui faut les soins et l'affection d'une mère, et tu sauras les lui donner, Emma, toi qui es si bonne mère !... L'enfant sera élevée dans notre vieille maison, qui est bien un peu la sienne aussi, et vous ferez votre possible afin qu'elle y soit heureuse, pauvre petite orpheline !

“J'ai confiance que vous accomplirez ces volontés et que vous ne violerez pas la promesse faite par moi à un mourant. Oh ! que n'ai-je une foi telle que celle de Bernhard pour m'encourager à ce passage qui me semble si sombre, si effrayant ce soir ! Qu'y a-t-il au delà de la tombe?... Rien ou... tout?... Ary, cherche la vérité, car on souffre trop de ne pas savoir. Je crois...”

La mort avait interrompu là le testament du professeur.

Pendant cette lecture, le conseiller avait donné de fréquentes marques d'impatience, et, aux derniers mots, un sourire sarcastique se dessina sur ses lèvres.

— Vraiment, j'aurais cru mon neveu plus sensé ! dit-il d'une voix mordante. Ne pensez-vous pas qu'un jour il aurait été capable d'imiter ce cerveau fêlé de Bernhard et de se faire catholique ?... Et cette promesse d'élever l'enfant... en vous sommant de lui servir de mère, Emma ?... C'est vraiment parfait, ma parole !

— Monsieur le conseiller, pouvez-vous parler aussi légèrement des désirs sacrés de notre cher Conrad ! s'écria le pasteur avec sévérité. D'ailleurs, ils sont vraiment fort naturels et dignes de ce grand cœur. Cette pauvre orpheline...

Le conseiller frappa un rude coup de poing sur le bras de son fauteuil.

— Vous aussi, Heffer, tombez dans ces idées de sentimentalité ridicule ! N'oubliez pas que cette petite mendicante, qui nous arrive je ne sais d'où, est la fille d'une infime chanteuse et d'un aventurier, car tel était devenu celui que j'ai appelé autrefois mon neveu... Elle n'est rien pour nous qui avons renié son père.

— Vous ne l'empêcherez pas d'être une Handen et votre petite-nièce, dit tranquillement le pasteur.

Le conseiller sursauta.

— Ma petite-nièce !... Vous osez dire !... elle ! fit-il avec colère. Ne répétez pas cela, Heffer, je ne puis supporter cette ridicule plaisanterie.

— Vous devriez pourtant penser, Monsieur le conseiller, que j'ai assez le souci des convenances pour ne pas hasarder une plaisanterie en un tel jour, répliqua gravement le pasteur.

— Je pense... je pense, Heffer, que vous êtes en proie à une étrange aberration, ou alors... Mais songez donc, ce serait une injure, oui, une véritable injure pour moi ! s'écria violemment le conseiller, en redressant avec orgueil sa tête puissante qui évoquait l'idée de celle d'un fauve. Moi, le conseiller Handen, être l'oncle de cette créature !...

— Que vous le vouliez ou non...

Le pasteur s'interrompit sur un geste de sa sœur. La voix calme de Mme Handen s'éleva :

— Il est inutile de discuter là-dessus, mon oncle et toi, Hermann. Je n'ai jamais songé à éluder la volonté de mon mari. Ce testament est sacré pour moi, pour mes enfants...

— Eh quoi ! voulez-vous dire que vous allez garder cette petite, l'élever, la traiter comme votre fille ! s'écria le conseiller avec une indicible stupefaction.

— N'exagérez pas, mon oncle, dit-elle froidement. Je verrai toujours en elle la fille d'une femme qui gagnait sa vie sur les planches, l'enfant de ce Bernhard qui s'est ravalé, par son mariage, au rang d'infimes ouvriers, et surtout qui a été cause de la mort de Conrad. Cela, je ne l'oublierai jamais... Mais le désir de mon mari est que cette enfant soit élevée ici, qu'elle conserve sa religion, et je considère de mon devoir d'y obéir. Elle a d'ailleurs quelque fortune, suffisamment pour son entretien...

— Et alors, vous vous chargez d'élever cette catholique parmi vos enfants ? demanda ironiquement le conseiller.

Une légère expression d'impatience passa sur le visage de Mme Handen.

— Je n'ai nullement l'intention de m'occuper personnellement de cette étrangère. Ceci serait au-dessus de mes forces... Je trouverai une combinaison...

— Eh ! mettez-la dans un couvent, Emma, mais ne vous embarrassez pas de ce fardeau !

— Conrad dit expressément de l'élever ici, dans la vieille maison, répliqua vivement le pasteur.

— Folie ! grommela le conseiller en haussant les épaules. Savez-vous seulement quels défauts, quels vices peut avoir cette petite !... Mais, après tout, arrangez-vous à votre guise, je m'en lave les mains. Seulement, ne venez pas vous plaindre à moi... Je vous prédis que vos scrupules pourront vous mener loin.

Il se leva et sortit du salon. Le pasteur le suivit, tandis que les autres parents prenaient congé de Mme Handen. Ils entrèrent tous deux dans la salle d'étude où se trouvaient réunis les enfants. Ils étaient là sept, car les deux derniers, trop jeunes, demeureraient confiés aux soins de Charlotte. Quelques-uns travaillaient, d'autres s'occupaient à des jeux silencieux, mais sur tous ces visages régnait la tristesse.

Ary lisait, assis dans l'angle d'une fenêtre, mais, fréquemment, son regard se dirigeait vers le grand fauteuil du père — ce fauteuil qui ne servirait plus. Debout près de lui, Frédérique était plongée dans une rêverie douloureuse. Ses nattes noires, ramenées de chaque côté de son visage irrégulier et sombre, semblaient l'encadrer d'une parure de deuil. Parfois, un frisson soulevait ses épaules, et une sorte de sanglot passait dans sa gorge... Elle eut un tressaillement à l'entrée quelque peu bruyante du conseiller.

— Quelle statue du désespoir ! s'écria la rude voix de ce dernier. Allons, Frédérique, du nerf ! du courage ! Je t'aurais crue une fille d'énergie, mais tu es une femmette comme les autres, vraiment ! Ah ! les femmes !

Et le corpulent conseiller se laissa tomber sur un siège. Il faisait profession de dédain pour le sexe féminin tout entier, et, en conséquence, avait si bien maltraité sa femme, que la malheureuse était morte à la peine. Depuis lors, il vivait seul, n'ayant pu trouver une seconde victime pour son féroce égoïsme.

Le pasteur s'approcha de Frédérique et lui prit doucement la main.

— Tu peux regretter et pleurer un tel père, enfant, dit-il affectueusement ; mais, je t'en prie essaye de réagir. Songe que nous sommes encore, plusieurs qui t'aimons. Ta mère...

— Ma mère, interrompit Frédérique d'un ton bas, avec un accent d'indicible amertume et une lueur farouche dans le regard, vous savez bien qu'elle ne m'aime pas, mon oncle !

— Que dis-tu, ma fille ?

— Non, elle ne m'aime pas, parce que je suis laide et que je n'ai pas un caractère agréable comme Bettina, par exemple. Mon père m'aimait tant, lui !

murmura-t-elle, d'une voix frémissante de douleur. Et je n'aimais que lui... Ary et vous me comprenez un peu, mais ce n'est pas lui... lui, mon père !

Elle retira sa main de celle de son oncle, et, allant s'asseoir dans un coin obscur de la salle, elle cacha sa tête entre ses mains... La fière, l'orgueilleuse Frédérique ne voulait pas qu'on la vît pleurer.

Le pasteur Heffer la suivit d'un regard de compassion, et, se retournant, il surprit la même expression dans les yeux d'Ary.

— Cela est dur pour elle, murmura-t-il avec un triste hochement de tête.

— Oui... et pour nous tous ! répliqua l'adolescent d'un ton frémissant d'émotion contenue. C'est un vide affreux, mon oncle !

— Eh bien ! que chuchotez-vous donc là-bas ? dit le conseiller avec quelque impatience. Voilà Ary qui imite l'air lamentable de Frédérique et...

Il s'interrompit brusquement... Une porte venait de s'ouvrir, laissant apparaître une petite fille aux grands yeux bleu sombre, et dont les épaisses boucles noires se confondaient avec la teinte lugubre de sa robe de deuil. Derrière elle se montrait Charlotte qui la poussait doucement en avant... Mais en apercevant le conseiller, la femme de chambre eut une exclamation de surprise craintive et un mouvement de recul.

— Eh bien ! avancez donc ! cria l'irascible personnage. Qu'est-ce que vous nous amenez là ?

— C'est la fille de M. Bernhard, dit timidement Charlotte.

— Ah ! ah !... voyons donc ! Avance, enfant, fit-il impérieusement.

Elle obéit, bien que son cœur battît de terreur en voyant dirigés vers elle tous ces regards curieux ou hostiles. Elle s'arrêta non loin de Bettina, la jolie fillette blonde, qui lui semblait sans doute moins malveillante que le reste de la famille.

— Ainsi, tu es la petite Espagnole ? dit le conseiller en l'examinant curieusement. Quelle figure de martyr ! Tu composeras le trio avec Frédérique et Ary, ma parole !

— Ce sont des cœurs qui savent aimer, commença le pasteur, et...

Un éclat de rire l'interrompit.

— Toujours sentimental, Heffer ! Parce qu'on regrette quelqu'un, a-t-on besoin de rendre la vie insupportable aux autres en leur présentant des visages éplorés ?... Moi, par exemple, quand j'ai perdu ma femme...

— Que fait ici cette enfant ? demanda une voix sèche.

Mme Handen venait d'entrer et s'était arrêtée brusquement en apercevant Anita.

— C'est vous qui l'avez amenée ici ? ajouta-t-elle en se tournant vers Charlotte.

— Oui, Madame. La pauvre petite était si triste si seule !... J'ai pensé qu'elle sentirait moins son chagrin et qu'elle pourrait se distraire un peu au milieu de ses cousins.

— Voyez-vous, cette Charlotte ! s'exclama ironiquement le conseiller. Elle a jugé cela opportun et

elle l'accomplit aussitôt, sans rien demander ! Si vous étiez à mon service, ma fille...

— Mais elle n'y est pas, Monsieur le conseiller, dit la voix grave du pasteur, et son bon cœur l'a bien servie en cette circonstance. La place de cette enfant est ici, au milieu de sa famille.

Il s'était rapproché et posa doucement sa main sur la noire chevelure d'Anita. Celle-ci leva les yeux et regarda avec un évident soulagement cette physionomie sympathique, empreinte d'une affectueuse pitié.

Aux derniers mots de son frère, Mme Handen tressaillit, et une sorte de colère traversa son paisible regard.

— Tu as des idées étranges, Hermann, dit-elle sèchement. Je croyais t'avoir fait comprendre que jamais... jamais la fille de Bernhard Handen ne serait considérée comme faisant partie de ma famille. J'accomplis la volonté de mon mari... je suppose qu'on ne peut rien exiger de plus... Charlotte, emmenez cette petite.

Le pasteur eut un mouvement pour retenir l'enfant, mais Anita fit soudain un pas en avant... Ce n'était plus la petite créature triste et effacée de tout à l'heure. Sa tête fine se redressait fièrement, et cette même fierté étincelait dans les beaux yeux qui se fixaient sur Mme Handen.

— Je vais partir, Madame, dit une petite voix résolue. Mon père chéri m'avait dit que je trouverais ici une mère pour remplacer celle... qui est au ciel, mais il s'est trompé. Puisque vous ne voulez pas de moi, je vais partir... oui, tout de suite !

— Voyez-vous, ce petit coq !... Quand je vous disais, Emma, qu'elle pourrait vous causer des désagréments ! Regardez ces yeux furieux, cette mine de chatte en colère !... Eh ! petite malheureuse, que ferais-tu, si on te mettait à la porte ? Tu n'es qu'une étrangère, sans parents, sans rien, enfin !

— Sans parents, sans rien ! répéta Anita avec désolation... Mais il y a bien des gens qui sont bons, dit-elle en relevant soudain la tête, et puis, j'aime mieux mourir de faim que de rester ici. Je vais partir...

En prononçant ces mots, elle regardait Mme Handen, et ce regard était plein d'une inconsciente et pathétique supplication... La veuve du professeur ne détourna pas les yeux de ce doux visage d'enfant, mais sa voix s'éleva, paisible et froide.

— Ne jouez pas le comédie, petite. Vous devez rester ici, nous tacherons de nous habituer à votre présence... Maintenant, allez avec Charlotte.

Anita courba la tête. Plus que les dures et méprisantes paroles du conseiller, la glaciale indifférence de cette femme, de cette mère, venait d'infliger une douloureuse blessure à son cœur chaud et aimant. Elle se dirigea vers la porte, et Charlotte, l'attirant à elle d'un geste plein de tendre pitié, l'entraîna hors de la salle.

En traversant le vestibule, la fillette lâcha tout à coup la main de la femme de chambre et s'élança vers un angle obscur. Elle revint, portant une mince petite gerbe composée de lilas blanc et de roses

rouges. Les pauvres fleurs étaient à demi flétries mais leur parfum délicatement pénétrant subsistait toujours. L'enfant y posa ses lèvres et les pressa ensuite tendrement sur sa poitrine.

— Ce sont les fleurs que... qu'il n'a pas voulu laisser à mon père, dit-elle d'une voix pleine de larmes. Mais je les garde... Charlotte, ce n'est pas voler, n'est-ce pas ?

— Non, non, bien sûr, ma petite chérie. M. le professeur aurait été si heureux de partager ses fleurs avec le cousin qu'il aimait tant !

Après le départ d'Anita, le silence régna quelques instants dans la salle d'étude. Le conseiller avait sorti sa pipe et la préparait avec un soin méticuleux. C'était pour lui une importante opération, qui, seule, mettait un terme, pour un peu de temps, à sa verve bruyante. Le pasteur arpentait lentement la pièce, mais il s'arrêta bientôt devant sa sœur qui s'était assise à sa place accoutumée et attirait à elle une corbeille à ouvrage.

— Crois-tu vraiment, Emma, accomplir de cette manière l'exacte volonté de ton mari ? demanda-t-il gravement. Ce qu'il a promis pour l'enfant, c'est l'affection, ce sont les soins d'une mère...

— Non !... mais Heffer, vous êtes incroyable ! s'exclama le conseiller.

Pour le coup, il avait abandonné sa pipe et, dans l'excès de sa stupéfaction, se soulevait à demi sur son fauteuil.

— Oui, véritablement, vous avez quelque chose là, mon ami ! fit-il en se frappant le front. Selon vous, Emma serait obligée d'aimer cette étrangère, de la traiter comme sa fille, de l'avoir toujours sous les yeux, elle qui lui rappelle de si lamentables souvenirs ! Elle doit pourtant s'estimer bien heureuse, cette fille d'aventuriers, qu'on la reçoive, qu'on l'héberge dans l'honorable maison Handen, sans encore prétendre à autre chose ! N'est-ce pas ton avis, Ary ?

Ary jouissait, de la part de son grand-oncle, d'une certaine considération due tout à la fois à la fermeté orgueilleuse de son caractère et au précoce talent qui flattait l'immense vanité et les goûts de mélomane du conseiller. A cette question, il se leva et se rapprocha du groupe formé par sa mère et ses oncles.

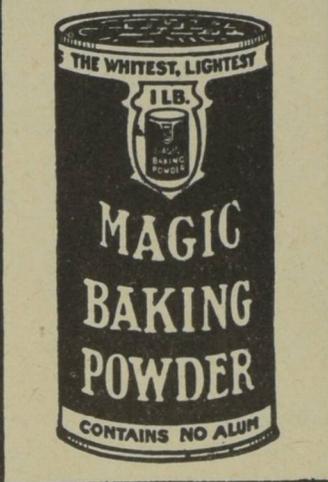
— Certes, dit-il vivement. Il serait vraiment intolérable d'avoir sans cesse au milieu de nous cette petite fille aux yeux effarés qui semblent toujours demander quelque chose. Comme vous le dites, mon oncle, nous la supporterons pour remplir la promesse faite par mon père bien-aimé, mais elle est et elle doit rester une étrangère.

Les yeux de Frédérique se levèrent vers son frère, pleins d'une approbation tacite... Une lueur de satisfaction traversa le regard de Mme Handen.

— A la bonne heure, Ary, tu as compris la situation. Maintenant, laissons cette ennuyeuse question c'est assez s'occuper de cette petite.

— C'est aussi mon avis ! déclara le conseiller en reprenant sa pipe. Eh bien ! vous partez, Heffer ?

# LA POUDRE A PATE MAGIQUE



**EST TOUJOURS  
FIABLE**

**LA CIE. E.W. GILLET LEE.**  
TORONTO MONTREAL QUEBEC

— Oui, j'ai un mot à dire au docteur Rusfeld. Je reviendrai un instant avant de reprendre le train... car je vois que tu n'as pas besoin de moi, Emma, dit-il avec une imperceptible ironie.

Elle fit de la tête un signe négatif, sans arrêter la marche de son aiguille. Hermann Heffer avait toujours vu sa sœur en possession de cette impassibilité, de ce calme imperturbable qui était attribué souvent à un cœur sec et indifférent. Mais lui savait qu'en ces quelques jours, une des plus grandes souffrances qui pussent atteindre Mme Handen avait fondu sur elle.

Le pasteur Heffer eut un soupir de soulagement en mettant le pied dehors.

— C'est curieux ! murmura-t-il, combien cette maison me paraît froide ! Il semble que la vie en soit partie avec Conrad... Et cette pauvre petite qui va vivre au milieu d'une telle hostilité !

Quelque chose d'humide mouilla sa paupière en songeant aux deux belles petites filles qui étaient la joie de son logis, à la douce créature qui était sa femme et qui, elle, eût si bien accueilli la petite orpheline.

(A suivre)

Dans une vacherie parisienne :

— Votre vache donne, dites-vous, dix litres de lait par jour... et combien en vendez-vous ?

— Environ une trentaine.